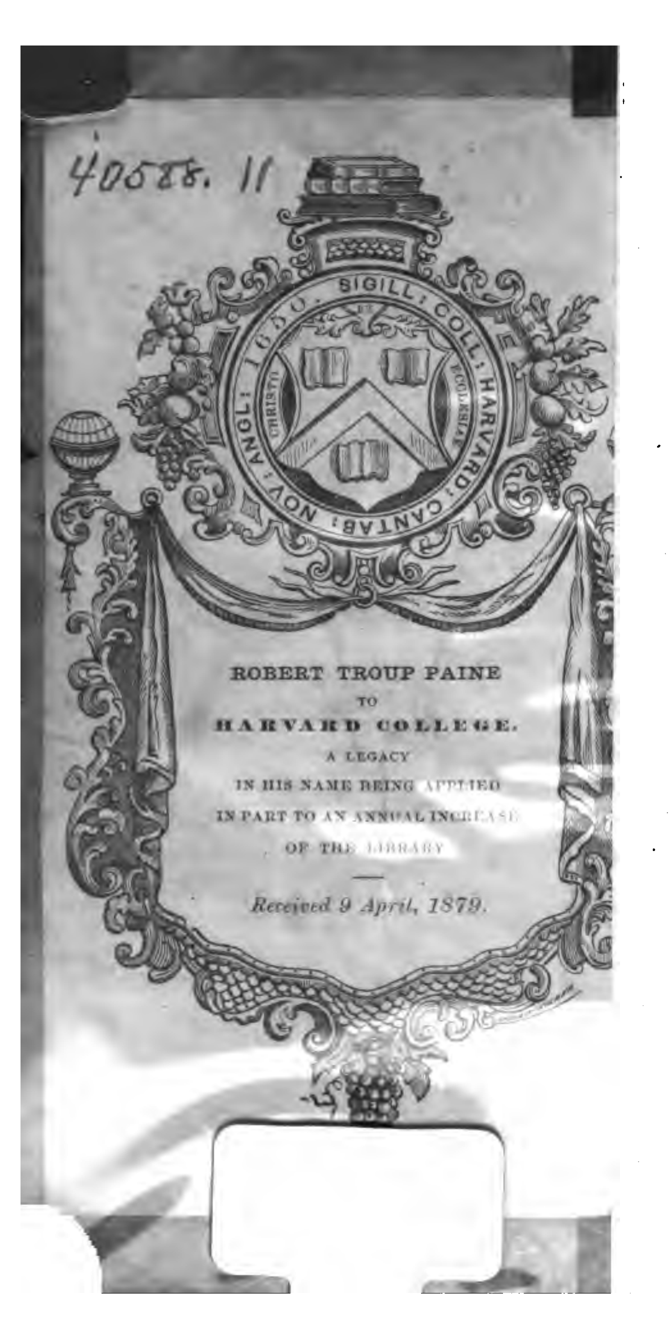
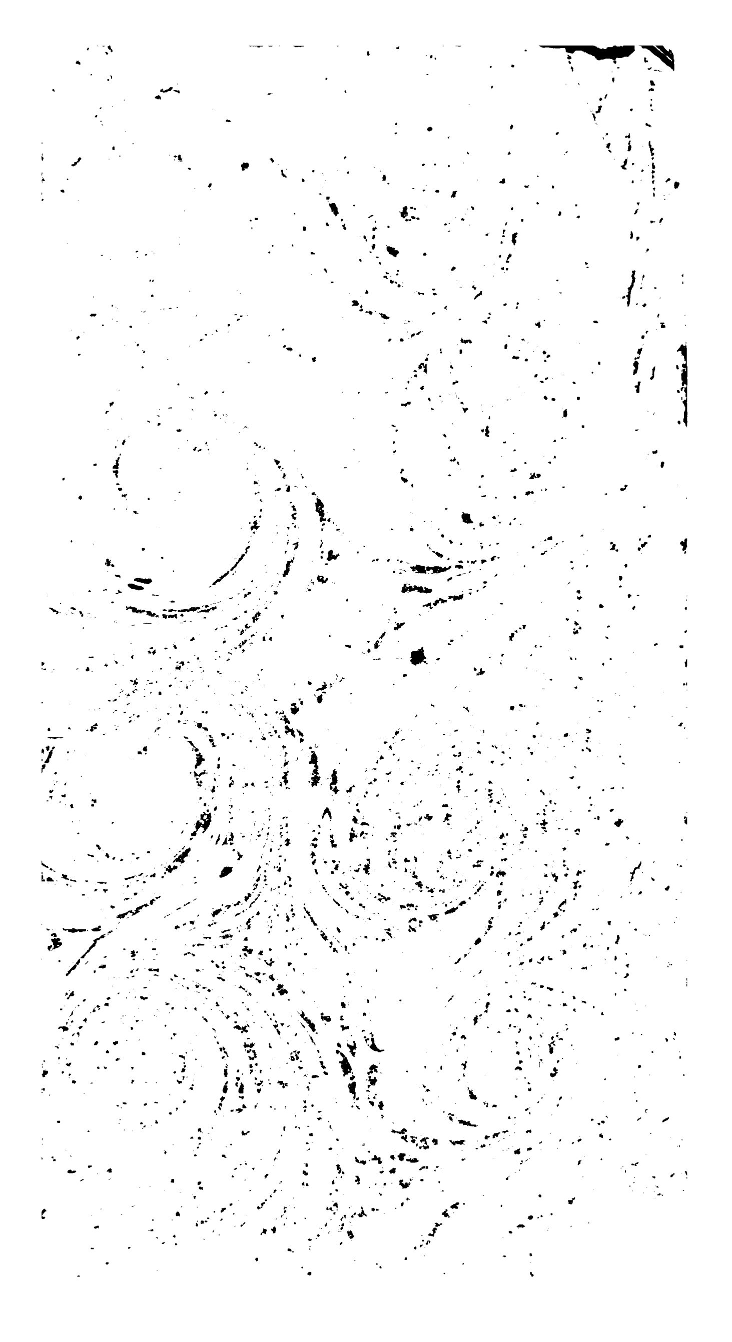
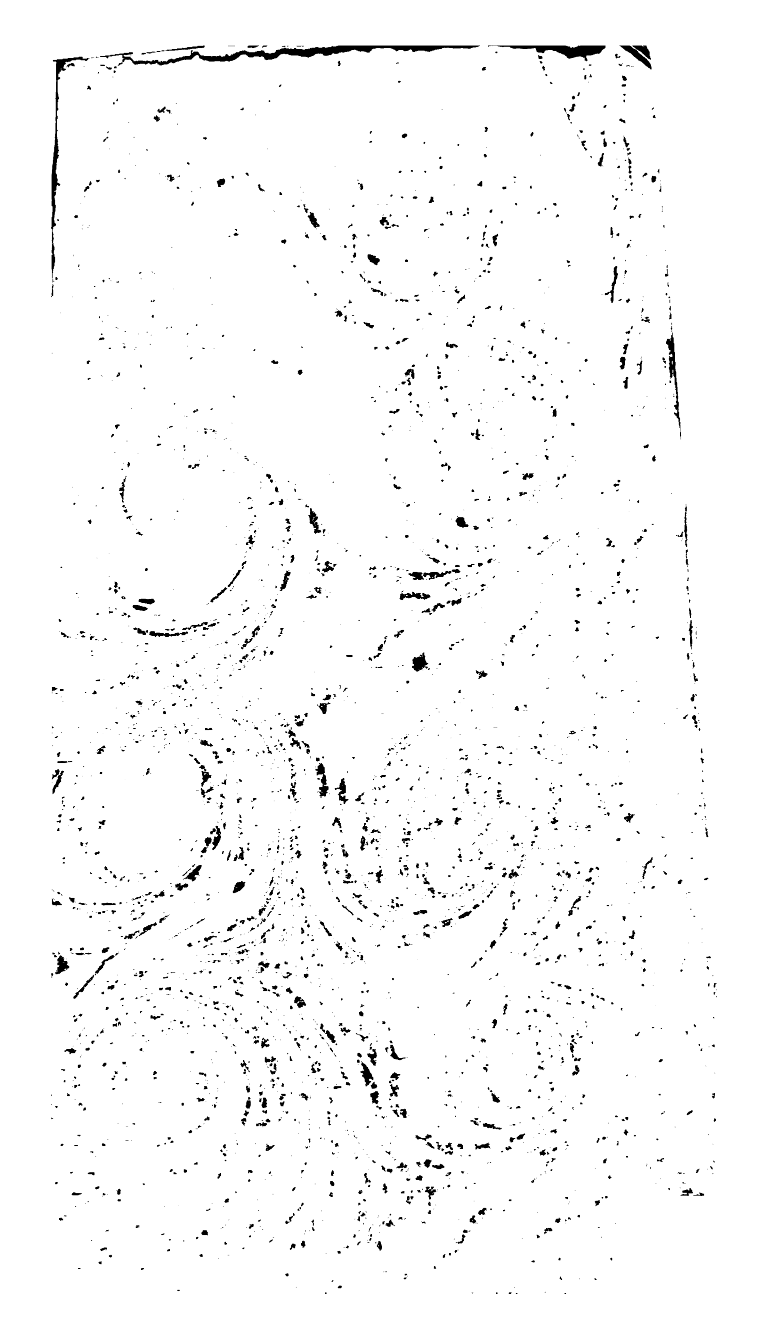

40588. 11
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ECCLESIAE
ROBERT TROUP PAINE
TO
HARVARD COLLEGE.
A LEGACY
IN HIS NAME BEING APPLIED
IN PART TO AN ANNUAL INCREASE
OF THE LIBRARY
Received 9 April, 1879.





Simmons

1K

2.

THÉATRE D'ÉDUCATION.

TOME QUATRIEME.

THÉATRE
A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES,

Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, *Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

TOME QUATRIEME.

Robert Troup Paine to Harvard College

A PÁRIS,

Et ſe trouve

A MAESTRICHT,

Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & privilége du Roi.

PRÉFACE.

BEAUCOUP de livres traitent de l'éducation ; mais, jusqu'ici tous les Auteurs de ces différents ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe : les principes généraux de morale & de vertu conviennent sans doute à tous les hommes ; cependant chaque état doit avoir encore des préceptes particuliers, & chaque personne doit tâcher d'acquérir les qualités qui peuvent la distinguer dans sa condition.

Ce Volume est uniquement destiné à l'éducation des enfants de Marchands, d'Artisans ; & même les personnes au-dessous de cette classe pourront y trouver encore des leçons : les femmes-de-chambre, les jeunes filles de boutique y verront le détail de leurs obligations & de leurs devoirs. Elles y verront en action, une vérité dont on desire qu'elles soient frappées : c'est que le moyen le plus certain de réussir, c'est d'être honnête ; & que l'intérêt personnel, bien entendu, nous conseille de suivre le même plan de conduite que la vertu prescrit & fait chérir.

Il est au pouvoir de l'honnête homme d'ennoblir, tel qu'il soit, l'état où le ciel l'a placé ; qu'il en apprenne les devoirs, qu'il les remplisse ; &, aux yeux de la raison, cet

homme est un objet digne d'intérêt, d'estime & de vénération.

L'Auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail, la classe de citoyens à laquelle ce Volume est offert : cette étude n'a fait que redoubler le desir qu'elle avoit de lui consacrer un ouvrage : on trouve, en général, dans cette classe, de la piété, des mœurs pures, & l'union la plus touchante dans les familles; & l'Auteur peut ajouter, avec vérité, que les personnages vertueux de ces petites Pieces ne sont point des caracteres chimériques, mais qu'ils existent, & sont ici représentés sans aucune espece d'exagération.

Puisse ce Volume être lu seulement par les Citoyens estimables pour lesquels il fut fait! puisse-t-il occuper les moments de loisir des bonnes meres qui chérissent leurs enfants! Qu'il soit trouvé, non dans une vaste Bibliotheque, mais sur un comptoir : voilà le sort & le succès que l'Auteur lui desire, & le seul but qu'elle se soit proposé.



LA ROSIERE
DE SALENCY,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR imagine qu'on lira avec plaisir quelques détails sur Salency, & l'institution respectable de la fête de la Rose ; il est impossible de satisfaire d'une maniere plus intéressante la curiosité des Lecteurs à cet égard qu'en citant le Mémoire qui a paru dans l'année 1774, en faveur de la Rosiere, & qui est signé Me. TARGET, Avocat, & Me. TARGET, Procureur. On en a tiré tout ce qui avoit rapport à la Rosiere & aux Salenciens.

» Il est un lieu sur la terre, où la vertu » simple & naïve reçoit encore quelques » honneurs publics. Ce lieu est loin de la po» litesse & du luxe des villes. C'est un village » de Picardie. Là, s'est maintenue, à tra» vers les révolutions de douze siecles, une » cérémonie touchante qui fait couler des » larmes, une solemnité auguste par sa vé» nérable antiquité & par ses salutaires in» fluences : là le pur éclat des fleurs qui » couronnent tous les ans l'Innocence, en » est à la fois le prix, l'encouragement & » l'emblême. L'ambition y dévore aussi les » jeunes cœurs ; mais c'est une ambition » douce : la conquête est un chapeau de

» roſes. L'appareil d'un jugement public ;
» la pompe de la Fête, le concours qu'elle
» attire ; les regards fixés ſur la pudeur,
» qui s'en honore en rougiſſant ; la ſimpli-
» cité du prix, image des vertus qui l'ob-
» tiennent ; la tendre amitié des rivales,
» qui, en relevant le triomphe de leur
» Reine, cachent au fond de leur ame hon-
» nête, la timide eſpérance de régner à
» leur tour ; tous ces traits enſemble don-
» nent à ce ſpectacle unique un appareil
» impoſant & gracieux qui fait palpiter tous
» les cœurs, fait briller dans tous les yeux
» les larmes de la vraie volupté, & change
» en paſſion la ſageſſe. Ce n'eſt pas tout
» d'être irréprochable : il eſt un genre de
» nobleſſe, il eſt des preuves qu'on exige ;
» nobleſſe, non de dignité & de rang, mais
» d'innocence & d'honnêteté. Ces preuves
» doivent embraſſer pluſieurs générations du
» côté du pere & de la mere. Ainſi, toute
» une famille eſt couronnée ſur une tête,
» le triomphe d'une ſeule eſt la gloire de
» tous. Et le vieillard, en cheveux blancs
» qui pleure de tendreſſe ſur la victoire rem-
» portée par la fille de ſon fils, reçoit en
» effet lui-même, à côté d'elle, le prix de
» ſoixante années de vertus.

» Par-là, l'émulation devient générale
» pour un honneur commun ; chacun craint,

» par une action moins délicate, de dé-
» trôner ou sa sœur ou sa fille. La rose,
» promise à la plus sage, attendue avec
» émotion, distribuée avec justice, fixe
» la bonté, la droiture & les mœurs dans
» toutes les maisons; elle attache le meil-
» leur des peuples au plus plaisible des sé-
» jours.

» L'exemple, le puissant exemple,
» agit même à distance : il y développe
» le germe des actions honnêtes; & le
» voyageur qui approche de ce territoire,
» s'apperçoit avant d'y entrer, qu'il n'est
» pas loin de Salency. Depuis tant de
» siecles accumulés, tout a changé autour
» d'eux; eux seuls transmettront à leurs
» enfants, l'héritage pur qu'ils ont reçu
» de leurs peres : institution grande, à
» force d'être simple; puissante, sous une
» apparence de foiblesse : tel est le pou-
» voir presque méconnu des distinctions;
» telle est la force de ce ressort facile qui
» peut gouverner tous les hommes : se-
» mez l'honneur, & vous recueillerez les
» vertus.

» Si l'on consulte la possession, cette
» Fête est la plus antique cérémonie
» qui existe. Si l'on s'attache à l'objet,
» c'est la seule, peut-être, qui soit dé-
» diée à la vertu pure. Si la vertu est

» l'avantage le plus utile & le plus cher
» à la ſociété univerſelle, cet établiſſe-
» ment, qui l'encourage, eſt un bien
» public, national, & qui appartient à
» la France....

» Suivant une tradition perpétuée d'âge
» en âge, Saint Médard, né à Salency,
» propriétaire, plutôt que Seigneur du
» territoire de Salency, car il n'y avoit
» point de fiefs alors, eſt le premier inſ-
» tituteur de cette belle Fête, qui a fait
» fleurir la vertu durant tant de ſiecles.
» Il eut la douce conſolation de jouir lui-
» même du fruit de ſa ſageſſe, & ſa Mai-
» ſon fut honorée de la couronne qu'il
» venoit de fonder. Sa ſœur obtint le cha-
» peau de Roſes...

» Depuis le cinquieme ſiecle, la Fête
» touchante & précieuſe de la Roſe
» s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours. A
» cette Roſe eſt attachée la pureté des
» mœurs, qui, de tems immémorial,
» n'a jamais ſouffert la plus légere at-
» teinte; à cette Roſe, ſont attachés
» le bonheur, la paix, la gloire des
» Salenciens.

» Cette Roſe eſt la dot, ſouvent la
» ſeule dot que la vertu apporte avec
» elle; cette Roſe forme le lien aimable
» & doux d'un mariage concordant. La

» fortune, elle-même, la recherche avec
» empressement, & vient avec respect la
» recueillir des mains d'une honorable in-
» digence. Une possession de douze cents
» ans, & de si magnifiques avantages,
» voilà le plus beau titre qui existe sur la
» terre.

» Un grand moment pour la Fête de
» la Rose, ce fut quand Louis XIII en-
» voya, du Château de Varennes à Salen-
» cy, le Marquis de Gordes, son Capi-
» taine des Gardes; quand ce Prince fit ap-
» porter de sa part à la Rosiere, le Cor-
» don bleu, & une bague d'argent. C'est
» depuis cette époque honorable qu'un ru-
» ban bleu, à bouts flottants, entoure la
» couronne de Roses, qu'une bague y est
» attachée, & que les jeunes filles de son
» cortege portent sur leurs robes blanches
» un ruban bleu passé en écharpe....

» Monsieur de Morfontaine assura, en
» 1766, une rente annuelle de cent vingt
» livres, en faveur de la Rosiere; & cette
» rente, dont elle jouira toute sa vie, n'est
» reversible qu'après sa mort à chacune des
» filles qui seront couronnées, pour en
» jouir pendant un an. Cette noble généro-
» sité ne peut être payée que par les hom-
» mages publics, & l'honneur seul en est la
» digne récompense.

» Quelques jours avant la Fête de Saint
» Médard, les habitants s'assemblent en
» présence des Officiers de la Justice. Là,
» cette honnête compagnie délibere sur
» l'importante affaire d'un choix dont l'é-
» quité fait toute la force. Ils connoissent
» toutes les vertus qu'ils ont à couron-
» ner; ils sont instruits de tous les dé-
» tails domestiques de leur paisible Village;
» ils n'ont & ne peuvent avoir d'autre in-
» tention que d'être justes : l'enthousiasme
» & le respect pour la mémoire du Saint
» Instituteur, & pour la beauté de l'insti-
» tution, sont encore tous vivants parmi
» eux. Ils nomment trois filles, trois ver-
» tueuses Salenciennes; les trois plus ver-
» tueuses des plus estimables familles...

» A l'instant, la nomination est portée
» au Seigneur, ou à celui qu'il a préposé
» pour le représenter; & le Seigneur, li-
» bre de choisir entre les trois filles, mais
» forcé de nommer l'une des trois, pro-
» clame la reine de l'année....

» Huit jours avant la cérémonie, le
» nom de celle qui triomphe est annoncé
» au Prône....

» Le grand jour arrive : c'est le huit
» juin de chaque année.

» Le Seigneur peut revendiquer l'hon-
» neur de conduire la Salencienne, qu'on

» va couronner. Dans ce beau jour, elle
» eſt plus grande que tout ce qui l'entoure,
» & ſa grandeur eſt d'une nature qui n'a
» rien de commun avec les rangs. Le Sei-
» gneur a le beau droit d'aller prendre la
» vertu dans ſa chaumiere, pour la mener
» en triomphe.... Appuyée ſur le bras du
» Seigneur, ou de celui qu'il a choiſi pour
» le remplacer, la Roſiere s'avance de ſa
» ſimple demeure; elle eſt eſcortée de
» douze jeunes filles vêtues de blanc, dé-
» corées du cordon bleu, & de douze
» jeunes garçons portant les livrées de la
» Roſiere; elle eſt précédée d'inſtruments
» & de tambours qui annoncent ſa ſortie;
» elle paſſe dans les rues du Village, entre
» les haies des ſpectateurs que la Fête at-
» tire de quatre lieues. Le Public la cou-
» vre des yeux & l'applaudit; les meres
» pleurent de joie; les vieillards retrouvent
» des forces pour ſuivre leur Roſiere ché-
» rie, & la comparent à celles qu'ils ont
» vues dans leur enfance. Les Salenciens
» ſont fiers de ſa vertu qu'ils couronnent;
» elle eſt à eux; elle leur appartient; elle
» regne par leur choix, elle regne ſeule,
» elle efface tout....

» La Roſiere arrive à l'Egliſe; c'eſt
» toujours au milieu du Public que ſa
» place eſt marquée, nulle autre ne pour-

» roit l'honorer : en sa présence, il n'y a
» plus de distinction pour personne ; tout
» disparoît devant la vertu. Un Prie-Dieu
» posé au milieu du chœur, à la vue de
» tous, est préparé pour la recevoir ; son
» cortege se range des deux côtés ; elle
» est le seul objet du jour ; tous les yeux
» restent fixés sur elle, & son triomphe
» continue.

» Après Vêpres, elle reprend sa mar-
» che ; le Clergé la précede ; le Seigneur
» reçoit sa main ; son cortege l'accompa-
» gne ; le peuple suit & borde les rues : des
» habitants sous les armes, soutiennent les
» deux lignes ; nouvelles acclamations, nou-
» veaux hommages ; elle parvient ainsi à
» la Chapelle de Saint Médard ; les por-
» tes, sans doute, doivent rester ouver-
» tes : les bons Salenciens n'abandonne-
» ront pas leur Rosiere, au moment où
» le prix de la vertu va être délivré ; c'est
» ici, sur-tout, qu'il est doux de la voir,
» qu'il est glorieux pour elle d'être vue.
» L'Officiant bénit le chapeau de Rose, ac-
» compagné de ses ornements ; il se re-
» tourne du côté de l'assemblée ; il fait un
» Discours sur l'objet de la Fête ; quelle
» imposante gravité, quel auguste caractere
» ne prennent pas les paroles du Pasteur
» qui célebre en un tel moment la Sagesse !

» Il tient à sa main la couronne ; la Vertu
» qui l'attend, est à ses pieds ; tous les spec-
» tateurs sont émus, tous les yeux humides,
» la persuasion est déjà dans les cœurs : c'est
» l'instant des impressions durables. Il pose
» la couronne.

» Commence ensuite un *Te Deum*, pen-
» dant lequel on se remet en marche.

» Le front orné de cette couronne, &
» accompagnée comme elle l'étoit quand
» elle alloit la recevoir, la Rosiere repasse
» par les mêmes lieux qu'elle vient de par-
» courir ; son triomphe va toujours crois-
» sant ; elle rentre dans l'Eglise, occupe
» la même place au milieu du chœur, &
» acheve d'entendre l'Office.

» Elle a de nouveaux hommages à re-
» cevoir, elle sort, est conduite sur une
» piece de terre, où l'Innocence couron-
» née trouve des vassaux tout prêts qui
» l'attendent pour lui offrir des présents.
» Ce sont des dons simples, mais dont la
» singularité même prouve l'antiquité de
» cet usage : un bouquet de fleurs, une
» fleche, deux balles, &c. &c.

» De-là cette fille est conduite & ra-
» menée avec la même pompe chez ses pa-
» rents, dans sa demeure, où elle offre,
» si bon lui semble, à son conducteur &
» au cortege, une collation champêtre.

» Cette Fête eſt d'un genre unique ; elle » n'a point de modele ailleurs. Il s'agit d'en» courager la ſageſſe par des honneurs pu» blics ; ils doivent être ſans bornes. Où la » vertu regne, il n'y a point de rival : ſe » réſerver des diſtinctions en ſa préſence, » ce n'eſt point ſentir tout ce qu'on doit à » ſon triomphe.

» Le premier caractere de cette Fête, » eſt que tout s'y rapporte à la Roſiere, » que tout ſoit éclipſé par ſa préſence, que » ſon éclat ſoit direct & non réfléchi ; que » ſa gloire n'emprunte rien de la diſtinction » des rangs, qu'elle n'ait beſoin de perſonne » pour être grande & reſpectable ; en un » mot, c'eſt l'image de la vertu qui brille : » tout eſt effacé devant elle.

» Le Paſteur (*) eſt auſſi reſpectable que » le troupeau eſt pur. En ſe montrant le » protecteur d'une Fête qui a garanti les » mœurs de la contagion générale, il rem» plit le ſeul rôle qui puiſſe lui convenir. Il » eſt beau d'avoir à gouverner des hommes » droits, ſimples & laborieux, heureux » dans leur médiocrité, paiſibles dans leurs » affaires réciproques, dont il eſt ſans exem-

(*) Monſieur Sauvel, Prieur de Salency, bien digne en effet de cet éloge, par ſes mœurs, ſes vertus & ſon amour véritablement paternel pour ſes paroiſſiens.

» ple *qu'une seule* ait jamais été portée en
» justice, des hommes dont la pureté n'a
» jamais été souillée par un crime, jamais
» ternie par une bassesse, jamais altérée
» par une seule condamnation; des hom-
» mes, dont les humbles toits présentent,
» au sein d'une indigence active, les vertus
» des deux sexes reunies pour le bonheur
» commun.



PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR de Salency.
LE PRIEUR de Salency.
MONIQUE, *vieille Payſanne de Salency.*
GENEVIEVE, *Fille de Monique.*
HELENE, *Fille de Genevieve, nommée Prétendante à la Roſe.*
THÉRESE, URSULE, } *Prétendantes à la Roſe.*
BASILE, *Fils de Genevieve.*
MARIANNE, *voiſine de Genevieve.*
Madame DUMOND, *Marchande Epiciere de Noyon.*
MIMI, *Fille de Madame Dumond.*
LE BAILLI, *perſonnage muet.*
Troupes de jeunes Salenciennes, Ménétriers, &c.

Les trois Prétendantes doivent être vêtues de blanc, & cheveux épars.

La Scene eſt à Salency.



LA ROSIÈRE DE SALENCY,

COMÉDIE.

La vertu sous le chaume, attire nos hommages.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une grande chambre de paysan. On voit d'un côté une armoire.

MARIANNE, HELENE.

MARIANNE.

Me v'là pourtant revenue pour la fête, Dieu merci.

HELENE.

Vous avez été bien long-tems à Noyon.

MARIANNE.

Vraiment oui ; mon oncle étoit si malade !

Enfin, il est presque guéri, & il m'a dit comme ça : Marianne, v'là le huit juin, va-t-en à Salency voir le couronnement, tu reviendras demain.... Ma fine, là-dessus je suis partie, & par bonheur j'ai trouvé une Dame (une grosse marchande Epiciere de la ville) qui venoit aussi pour la fête, & qui m'a amenée. Oh, c'est une brave femme; a m'a ben fait jaser le long du chemin toujours, & sur Salency, & sur les rosieres.... a vient loger chez M. le Prieur avec sa petite fille, Mademoiselle Mimi, qui est résolue, ah dame, faut voir, quoiqu'a n'ait que sept ans.... al a de l'esprit pus qu'a n'est grosse... Mais, dites moi donc, Hélene, eh bien, vous êtes des prétendantes, n'est-ce pas ?

HELENE.

Oui; j'ai été nommée, il y a huit jours, avec Ursule & Thérese...

MARIANNE.

C'est vous qu'aurez le chapeau, je le gagerois ben.

HELENE. (*)

Pourquoi ? Ursule & Thérese sont de si

(*) On ne fait point parler tout-à-fait en langage paysan les prétendantes à la Rose, parce qu'à Salency toutes les jeunes filles qui peuvent y prétendre, sont très-distinguées par les Dames de la famille de leur Seigneur, qu'elles vont sans cesse au château, & que cette communication leur ôte absolument cette espece de grossiéreté villageoise. On peut connoître à Salency, seulement par le langage & les manieres, celles qui

bonnes filles !... Oh, je ne ſerai pas dépitée, je vous aſſure, ſi l'une ou l'autre obtient la roſe... Thérese, ſurtout; je l'aime tant! Vous le ſavez, Marianne, nous avons toujours été enſemble comme deux ſœurs.....

MARIANNE.

Thérese eſt une gentille fille, ben douce, ben ſerviable, ben appriſe; mais avec tout ça, vous *valais* mieux qu'elle; il n'y a qu'une *voix là*-deſſus.... Et puis vot mere a eu la roſe dans ſon tems; & puis Monique, vot grand'mere, a été Roſiere auſſi; tout ça compte, dame, c'eſt juſte.... c'eſt vrai qu'on ne trouvera pas, dans Salency, une pus brave famille que la vôtre.... Défunt vot pere étoit le plus digne homme !... A propos, Baſile, vot frere, eſt ben joyeux, je parie... v'là Thérese prétendante : quand a n'auroit pas la roſe c'eſt toujours un grand honneur d'avoir été nommée parmi les trois; ça l'y aſſure quaſiment la Roſe d'ici à deux ans. Baſile aime Thérese, & vot mere n'entend pas raiſon là-deſſus; a m'a dit pus de cent fois : *n'gnia qu'une Roſiere qu'aura mon garçon*; a n'en démordra pas, déjà... Alle vous a une tête, ma voiſine Genevieve... oh, c'eſt une

ont eu le chapeau de Roſes, ou celles à qui la voix publique le deſtine. Et d'ailleurs, en général, tous les habitants de Salency ſont auſſi diſtingués des autres payſans par leurs manieres & leur langage, que par leurs mœurs & leurs vertus.

maîtresse femme !.... Mais dites donc, Hélene, al est sortie, vot mere ?

HÉLENE.

Oui, elle est allée chez M. le Prieur.

MARIANNE.

Et vraiment oui ; M. le Prieur & M. le Bailli, (*) v'là les Juges des Rosieres ; faut ben leux conter ses raisons.... Mon Dieu, c'est comme si j'entendois Genevieve ; alle en dégoise tout des plus belles sur vot compte, je vous en réponds... Hélene par-ci, Hélene par-là... ah, je la vois d'ici... A n'oubliera pas de défiler tout du long la kirielle de Monique, vot grand'mere, que vous avez tant soignée, gardée, veillée.

HÉLENE.

Non, non, ma mere ne parlera pas de ça ; est-ce qu'il y a de quoi se vanter donc ?... Est-ce qu'on peut faire autrement ? Quand on a une grand'mere, faut bien l'aimer & la soigner peut-être...

MARIANNE.

Apparemment, ça va sans dire : mais pourtant, n'gnia pas de fille à Salency pus révérencieuse à sa grand'mere, que vous l'êtes au vis-à-vis de Monique.... car on ne vous voit

(*) Le Prieur sur-tout connoissant mieux les jeunes filles qu'aucun autre, par le compte qu'il en rend, contribue plus que personne au couronnement. Le Seigneur nomme la Rosiere ; mais c'est d'après les dépositions qui sont portées chez le Prieur & le Bailli.

voit preſque jamais les Fêtes & Dimanches venir danſer ſur la grande place, & ça pour reſter à la maiſon avec Monique ; & ſi vous aimez la danſe très-bien, & vous n'avez que dix-ſept ans ! Oh, dame, à votre âge, c'eſt ben édifiant... ça fait plaiſir à un chacun... ça mérite la Roſe.... Auſſi moi, dès tout-à-l'heure, je m'en vas auſſi chez M. le Prieur faire comme les autres mes dépoſitions, & je l'y conterai tout ce que j'ai ſu le cœur.... & toutes les jolivetés que je ſais de vous.

HÉLENE.

Ma voiſine, je vous en prie, parlez-lui de Thérèſe.

MARIANNE.

Mais, Dieu me pardonne, on croiroit qu'ou ſeriais, faut y dire, fâchée d'avoir la Roſe !

HÉLENE.

Ah, ſûrement, Marianne, je le deſire plus que perſonne ; quand je penſe que je l'aurai peut-être aujourd'hui, le cœur me bat d'une force... Tenez, depuis huit jours, je n'en ferme pas l'œil...Je me dis comme ça : mon Dieu, ſi l'on me couronne ; quelle joie ici dans la maiſon !... Quel contentement pour ma mere !.... Et ma pauvre grand'mere, qu'eſt-ce qu'elle dira ?.... ça la rajeuniroit de vingt ans !... Ah, Seigneur, que je ſerois donc heureuſe !... Et mon frere, & ma marraine, & mon couſin Félix !... comme y ſeroient

tous joyeux !.... & Thérese aussi, soyez-en sûre, Marianne : elle est prétendante ; mais quoique ça, elle me verroit donner la Rose avec plaisir... Ursule ne m'envieroit pas non plus ; ainsi, voyez donc combien je dois souhaiter la Rose, puisque mon bonheur ne chagrineroit personne, & qu'il donneroit tant de satisfaction à ma famille !

MARIANNE.

Sans compter pour vous un mari dans l'année... Eh, ne faut pas rougir ; vous savez ben que dès qu'une fille est couronnée, c'est à qui l'aura, & que tous les garçons du village la demandent : la meilleure dot ici, c'est le chapeau de roses ; pardi, c'est naturel que la plus sage soit la mieux aimée. Les hommes seroient ben nigauds, s'ils ne pensoient pas comme ça. Mais j'entends la voisine, je crois ?...

HÉLENE.

Ah, oui ; vlà ma mere...



SCENE II.

GENEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE.

MARIANNE, *à Génevieve*,

EH, *bon* jour donc, voisine...

GENEVIEVE.

Ah, ah, la comere Marianne !... & depuis quand ?

MARIANNE.

J'arrive pour voir couronner Hélene...

GENEVIEVE.

Marianne, quel jour que celui-ci !... J'ai été Rosiere, il y a aujourd'hui vingt ans ; je m'en ressouviens comme d'hier ; j'étois ben tremblante, j'avois ben des inquiétudes ; jusqu'au moment de la déclaration, j'étois ni plus ni moins qu'une hébétée.... mais tout cela n'étoit rien au prix des angoisses d'une pauvre mere qui souhaite la couronne pour sa fille !... Il me paroît que je recevrai mille fois plus d'honneur du couronnement de cette chere enfant, que je n'en ai eu du mien. Si vous saviez toutes les pintes de mauvais sang que j'ai fait depuis quinze jours, depuis hier sur-tout !.... Ah, Marianne, faut être mere pour comprendre ça...

MARIANNE.

Pourtant, vous me disiez, il y a six semaines, que vous étiez comme sûre qu'Hélene auroit la Rose.

GENEVIEVE.

J'avois tort de dire ça ; il y a tant de filles à Salency qui valent ben Hélene !....Le bon Dieu punit les orgueilleux, Marianne, vla une terrible pensée...Enfin, plus en plus le moment approche, & plus en plus je suis craintive !...

MARIANNE.

Avez-vous trouvé M. le Prieur ?

GENEVIEVE.

Non, il étoit sorti... J'y retournerai.

MARIANNE.

Il est bien affairé aujourd'hui.

GENEVIEVE.

Ah, je vous en réponds.

MARIANNE.

Dame, il est juge, & ça donne du tintoin...

GENEVIEVE.

Et puis il est si consciencieux !... Avec ça, il nous aime tous comme si nous étions ses enfants !...

MARIANNE.

On l'y donneroit tout l'or du Pérou, qu'il ne quitteroit pas Salency...

GENEVIEVE.

Oh ! c'est ben sûr... Le digne cher hom-

me !... Que le Seigneur nous le conſerve..... Mais, Hélene, dis-moi donc où eſt not' mere.

HÉLENE.

Elle s'eſt couchée, elle dort.... Elle n'a pas clos l'œil la nuit paſſée...

GENEVIEVE.

Elle eſt dans des tranſes ſur le couronnement !... Ah, Sainte Vierge, pourvu qu'a n'en tombe pas malade !... (*Se retournant.*) Qu'eſt-ce qui taſticote donc autour de la porte ? Vas voir, Hélene.

HÉLENE *va ouvrir la porte.*

Ma mere, c'eſt Thérefe.

SCENE III.

GENEVIEVE, MARIANNE, THÉRESE, HÉLENE.

THÉRESE.

MADAME Genevieve, je viens vous avertir que M. le Bailli eſt chez lui, ſi vous voulez y aller... ma mere & celle d'Urſule y ſont...

GENEVIEVE.

En te remerciant, mon enfant, j'y vais.

THÉRESE.

Il y a déjà tout plein de monde ſur la

place, & des étrangers, & des Messieurs, & des belles Dames !...

GENEVIEVE.

Ah, Jesus !...

MARIANNE.

Faut que j'aille voir ça...

GENEVIEVE.

Venez, ma comere, donnez-moi le bras; vous me conduirez chez M. le Bailli; car je suis si assottée, que je ne saurois quasiment marcher; y me paroît que tout tourne à l'entour de moi...

MARIANNE, *lui donnant le bras.*

Allons, allons, voisine, je vous soutiendrai.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

HÉLENE, THÉRESE.

THÉRESE.

Ah, nous vlà donc toutes fines seules; j'en suis bien aise, Hélene; j'avois bonne envie de jaser avec toi sur not' aventure d'hier... J'y pense & repense toujours du depuis... Ah, Sauveur, quelle repentance j'aie eue de t'avoir comme ça laissée à l'abandon !... Si on savoit ça, je serois une fille perdue, ma pauvre Hélene.

HÉLENE.

Va, sois tranquille, je t'ai promis le secret, n'y a pas de crainte que j'y manque.

THÉRESE.

Vois-tu, Hélene, ce n'est pas que j'en veuille à la Rose; c'est toi qui l'auras, tout le Village s'y attend, n'y a pas seulement une ame qui aille à l'encontre de ça... Je sais ben même qu'Ursule devroit passer avant moi; mais pas moins j'ai été nommée prétendante, vlà toujours un grand bonheur... Hélene, je te dis tout... Basile !... enfin ma mere seroit toute glorieuse si j'épousois Basile... Basile, fils, petit-fils, & frere de Rosieres, car tu vas l'être, c'est sûr : eh ben, si cette malheureuse histoire est sue, tout est dit... me vlà rayée des prétendantes, me vlà exclue de la Rose pour toujours !.... ma mere en mourroit, & moi aussi, Hélene... Ça me fige le sang, d'y penser seulement !...

HÉLENE.

Exclue de la Rose !... ne dis donc pas ça, Thérese, c'est terrible à entendre !.... Au bout du compte, tu n'as pas fait un si grand mal.... ah ben, t'as eu peur, tu étois lasse, y falloit faire ben du chemin, & puis repasser par ce bois qui est noir comme un four; tu n'a pas osé.... vlà tout pourtant...

THÉRESE.

Et la bonne action que t'ai laissée faire toute seule ! & toi donc, qui as eu le cou-

rage de reconduire la vieille femme jusqu'à Chauni !... Je suis pourtant fâchée, Hélene, qu'on ne sache pas ça de toi ; mais, Dieu merci, ça t'est inutile pour gagner la Rose... Seigneur, quand je pense qu'il t'a fallu repasser par ce bois à la nuit close !...

HÉLENE.

Oh, j'y ai eu ben peur ; je me ressouvenois de toutes les histoires de revenants de la comere Marianne !.... Je n'avois pas une goutte de sang dans les veines !...

THÉRESE.

Et justement, la vieille Mathurine qu'est morte samedi dernier, & qu'alloit toujours-là ramasser des feuilles.

HÉLENE.

Faut qu'a me soit venue dans l'esprit pus de vingt fois.

THÉRESE.

Pas moins tu n'as rien entendu ?

HÉLENE.

Si fait...J'entendois de tems en tems comme un bruit de feuille !... *Fri*, *frou*, *fri*, *frou*, tout à l'entour de mes oreilles !...

THÉRESE.

Ah, Sauveur !... ça fesoit *fri*, *frou*.

HÉLENE.

Tout comme quand on ramasse des feuilles !

THÉRESE.

Quelle pitié !... c'étoit l'ame de la pauvre

Mathurine... T'es ben heureuse encore de ne l'avoir pas vue !... Nanette avec sa mere, avant-hier au soir, l'y ont parlé...

HÉLENE.

Oui, je le sais ben... Elles l'ont vue sous la figure d'un grand mouton blanc.

THÉRESE.

D'un mouton gros comme un veau, à ce que m'a dit Nanette... Pour moi, j'en serois morte... Mais, conte-moi donc, à quelle heure es-tu revenue à la maison? Qu'a dit ta mere?

HÉLENE.

Ah, Thérese, pour ne te pas faire tort, j'ai menti pour la premiere fois de ma vie.... vlà ce qui m'a le plus coûté. Je suis arrivée à neuf heures; ma mere étoit toute transie de crainte: *Et pourquoi donc si tard, Hélene? Et pourquoi donc est-ce que tu reviens sans feuilles? Et où est donc Thérese?*... A toutes ces questions là j'étois ben ahurie; mais j'ai répondu comme nous en étions convenues: *Ma mere, j'ai laissé Thérese à deux pas d'ici; mon âne est tombé dans un fossé, nous avons été je ne sais combien de tems à l'en retirer*, & puis d'autres raisons encore. Ma mere a cru tout cela, j'en étois ben aise; & pourtant ça me fesoit de la peine de voir qu'elle donnoit là-dedans.... Ça m'alloit au cœur, Thérese, si bien que j'en pleurois... Et toi, comment t'en es-tu tirée?

THÉRESE.

Je suis revenue par le petit chemin qui est derriere le village, & qui est si plein d'orties, que personne n'y passe, & puis je me suis rendue à not'maison en sautant par-dessus la haie du jardin, pour n'être pas vue; ensuite je me suis cachée dans not'grange jusqu'à la nuit, où j'ai eu aussi peur que si j'avois été dans le bois; c'est-là que je pensois à toi; que je me repentois, que je sanglotois...Je me disois : si j'avois eu plus de courage, je serois avec Hélene, & nous serions rentrées toutes deux la tête levée & bien glorieuses dans le Village !... Au-lieu de ça, faut qu'Hélene cache sa bonne action pour cacher ma faute... Et je pleurois, & je pleurois, Dieu sait !... Enfin, quand la nuit a été tout-à-fait tombée, je suis ressortie par le jardin, je suis rentrée dans la maison par le Village, & j'ai dit à ma mere le même conte que t'as fait à la tienne.

HÉLENE.

Personne ne nous a vues revenir séparément; la bonne femme de Chauni ne sait pas nos noms : ainsi jamais, au grand jamais on ne découvrira cette aventure. Et je te jure encore, ma chere Thérese, que de la vie je n'en ouvrirai la bouche, telle chose qui arrive.

THÉRESE, *l'embrassant.*

O Hélene ! que je t'aime.

HÉLENE.

Va, tu n'aime pas une ingrate ! Mais on frappe à la porte, je crois... (*Elle crie.*) On y va...

THÉRESE.

C'est, Dieu me pardonne, la voix de M. le Prieur !... Eh vraiment oui, c'est lui... Et avec cette Dame marchande de Noyon, qu'a amenée Marianne.

SCENE V.

M. LE PRIEUR, Madame DUMOND; MIMI, HÉLENE, THÉRESE.

HÉLENE.

AH, mon Dieu, ma mere qu'est sortie !...

LE PRIEUR.

Bon jour, Hélene ; voilà Madame Dumond qui est venue exprès de Noyon pour voir la fête...

Madame DUMOND.

Et pour faire connoissance avec les prétendantes...

LE PRIEUR.

En voilà deux.

Madame DUMOND.

Il faut que je les embrasse ; comme elles sont jolies !... (*Hélene & Thérese font la révérence.*)

HÉLENE.

Je t'en prie, Thérese ; vas voir si tu pourras retrouver ma mere...

THÉRESE.

J'y cours. (*Elle sort.*)

MIMI, *en montrant Hélene.*

Maman, n'est-ce pas que c'est celle-là qui sera Rosiere ?

HÉLENE.

Oh, Mameselle, je ne suis pas la plus méritante, tant s'en faut...

MIMI.

Oh, Maman, priez M. le Prieur qu'il lui donne la Rose !

Madame DUMOND.

Oui, oui, cela se fait bien comme cela...

MIMI.

Dame, voilà pourtant la plus jolie & la plus blanche encore ; les autres sont noires comme tout.

Madame DUMOND.

Ecoute donc, Mimi, tu n'aimes pas la petite Gogo, la fille de notre voisine ?...

MIMI.

Pardi non, elle m'égrafigne toujours, je ne l'aime pas du tout.

Madame DUMOND.

Elle est pourtant bien jolie & bien blanche...

MIMI.

Oui, mais elle est méchante comme je ne sais quoi...

Madame DUMOND.

Il vaut donc mieux être bonne que d'être *belle* ?

MIMI.

Mais, est-ce qu'on ne peut pas être belle sans égrafigner ?

Madame DUMOND.

Oh, si fait. Mais la beauté passe & la bonté dure ; & puis c'est par la bonté qu'une petite *fille* fait le contentement de son papa & de sa maman ; c'est la bonté qui fait aimer : tu vois donc bien que c'est elle seule qui mérite des récompenses.

MIMI.

Ah, oui, c'est juste, je me souviendrai de cela. Ainsi, maman, c'est donc la plus bonne qu'on va couronner ?

Madame DUMOND.

Sûrement. Mais, Monsieur le Prieur, vous m'aviez promis que vous me feriez voir dans cette maison-ci ce qu'il y a de plus curieux à Salency.

LE PRIEUR.

Cela est vrai. Tenez, Madame Dumond, regardez-bien cette armoire !....elle renferme de précieuses richesses.

Madame DUMOND.

Comment donc ?

MIMI.

Ah, que je voudrois bien qu'on l'ouvrît ?...

LE PRIEUR.

Hélene, pourroit-on en avoir la clef?

HÉLENE.

Je vais voir si ma grand'mere veut me la donner.

MIMI.

Maman, voulez-vous bien que j'aille avec elle?

Madame DUMOND.

Oui, vas.

(*Hélene prend Mimi par la main & sort.*)

LE PRIEUR.

Cette famille, Madame Dumond, est bien, en effet, une des plus considérables de Salency; si vous connoissiez la piété, la charité de ces gens-là!... & comme ils sont respectés dans le Village!... car ici les vertus seules impriment le respect.

Madame DUMOND.

Vous êtes bien heureux, M. le Prieur, d'avoir de bonnes ames comme cela à gouverner.

LE PRIEUR.

Ah, j'en bénis tous les jours la Providence! Imaginez, Madame Dumond, que depuis vingt ans que je suis ici, je n'ai pas vu faire une mauvaise action, je n'ai pas connu un malhonnête homme!... Pour vous donner une idée de la pureté de leurs mœurs & de leur morale, il faut que je vous conte la raison qui a fait refuser l'année passée la Rose à une jeune

fille. Elle étoit parfaitement sage & modeste, il n'y a pas d'exemple qu'ici l'on soit autrement ; mais des témoins déposerent, & il fut prouvé qu'elle avoit passé presque tout un jour ouvrier dans l'oisiveté, & que son frere s'étoit moqué d'un vieillard ; & elle fut exclue tout d'une voix.

Madame DUMOND.

Les fautes des parens comptent donc aussi ?

LE PRIEUR.

Vraiment oui : ce qui fait que cette Rose tient en respect les garçons comme les filles ; vous sentez bien que les peres & les freres prennent garde à eux... Tenez, ce jeune garçon dont je viens de vous parler, qui contribua à l'exclusion de sa sœur, étoit au moment de se marier, & sur cela les parents de la fille rompirent tout.

Madame DUMOND.

Oh, je comprends cela ; & qu'une Rosiere honore toute la famille....

LE PRIEUR.

Sûrement, chacun en particulier pouvant se flatter qu'il a contribué de quelque chose au couronnement.

Madame DUMOND.

Mais il y a un article qui m'embarrasse ; ceux qui déposent contre les prétendantes, sont les Salenciens ?

LE PRIEUR.

Oui...

Madame DUMOND.

Eh bien, cela doit faire parmi eux des piques, des haines ?...

LE PRIEUR.

Nullement. Toute déposition dénuée des preuves les plus positives, ne seroit pas reçue ; ce n'est ni l'envie, ni l'aversion qui déposent, c'est le noble desir que la Rose ne tombe pas sur un objet médiocre....L'ambition des honneurs & des richesses produit souvent les cabales & les noirceurs ; mais cette Rose, ce prix simple & champêtre, offert à la vertu, ne fait naître qu'une louable émulation, & ne peut qu'épurer encore les cœurs innocens qui brûlent de l'obtenir. Mais j'entends revenir Hélene... Ah, la bonne Monique, sa vieille grand'mere, est avec elle.

SCENE VI.

M. LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, MONIQUE, HÉLENE, THÉRESE.

(*Monique, soutenue par Hélene, qui, de l'autre côté, tient Mimi par la main.*)

LE PRIEUR.

BON jour, mere Monique ; comment va la santé ?

MONIQUE.

Eh, M. le Prieur, tout doucement... Dame, j'aurai vienne la Saint Louis, quatre-vingts ans sonnés ; on se sent de ça....Les jambes me manquent ; j'ai ben du mal pour marcher.

Madame DUMOND.

Il faudroit lui donner une chaise.

MONIQUE.

En vous remerciant, Madame, je m'assterai donc, sous vot'bon plaisir. (*Hélene lui donne une chaise auprès de l'armoire. Elle s'assied.*)

LE PRIEUR.

Mere Monique, nous avions envoyé Hélene pour demander la clef de votre armoire.

MONIQUE.

Oh, vraiment, je ne donne pas comme ça la clef de not' trésor à une jeunesse : c'est bon quand elle sera Rosiere, s'il plaît au bon Dieu que je vive assez pour voir ça ; mais je vous l'ai apportée, la clef ; la vlà, M. le Prieur.

LE PRIEUR. (*)

Vous allez voir, Madame Dumond, les

(*) Ces détails ne sont point imaginés, ils sont exactement vrais, ainsi que tout ce qui est dit dans cette piece relativement aux mœurs & aux coutumes des Salenciens.

plus beaux titres de famille qui existent sur la terre; tenez, regardez.

Madame DUMOND, *regardant dans l'armoire.*

Ah, ah, qu'est-ce que c'est donc qu'il y a sous toutes ces petites niches de verre?

LE PRIEUR.

Des roses seches!...

MONIQUE.

Ah, oui, a sont seches; car il y en a qui ont ben pus de cent ans!

MIMI.

Ah, maman, c'est joli...c'est comme des reliquaires!

LE PRIEUR.

Eh bien, Madame Dumond, vous ne dites mot?

Madame DUMOND.

Je suis toute saisie!.... Comment! il y a eu autant de Rosieres dans cette famille, que je vois-là de roses?

MONIQUE.

Ah, il y en a ben pus; j'ai eu une autre fille qu'est morte, & qu'a eu une troupe de filles; toutes les Roses de ce côté-là nous manquent: & puis mon pere s'étoit remarié; & ses enfans, comme de juste, ont hérité des Roses; nous n'avons que celles de la droite ligne.

Mme. DUMOND, *regardant toujours dans l'armoire.*

Elles ont toutes des étiquettes.

LE PRIEUR.

Oui, ce sont les noms des Rosieres.

MONIQUE.

M. le Prieur, vous qui connoissez tout ça comme vot' Pater, montrez à Madame la Rose de Marie-Jeanne Bocard; c'est la plus ancienne, à ce que je crois.

LE PRIEUR.

N'est-elle pas tout en haut?

MONIQUE.

Oui, pouvais-vous l'avindre?

LE PRIEUR.

Oui, je la tiens. Voyons la date.... (*Il lit:*) 1520.

Madame DUMOND, *tenant cette Rose qui est sous un verre.*

Mil cinq cent vingt!...

MONIQUE.

Vlà une riche piece, pas vrai?....

MIMI, *regardant la Rose.*

Quoi! c'étoit-là une Rose? comme ça change!...

MONIQUE.

Hélene, montre un peu celle de Catherine Javelle, qui est là en-bas...

HÉLENE.

Oui, ma mere...

MONIQUE.

Catherine Javelle étoit la sœur de ma mere, & a mourut toute jeune; son histoire est drôle...

LE PRIEUR.

Contez-nous-la, mere Monique.

MONIQUE.

Faut donc qu'ou sachiez qu'a lavoit son linge au grand étang; a n'avoit avec elle qu'un petiot garçon de sept ans d'âge, pour porter le linge, vlà que tout d'un coup Jeannot... (y s'appelloit Jeannot, c'étoit le fils de la pauvre Michelle.)

LE PRIEUR.

Et il vit encore ce Jeannot, c'est le bonhomme Roussel?...

MONIQUE.

Tout juste... Mais, Monsieur le Prieur, vous savez l'histoire!...

LE PRIEUR.

N'importe, allez toujours...

Madame DUMOND.

Oh, je vous en prie, Madame Monique.

MONIQUE.

Eh ben donc!... j'ai perdu le fil...

HÉLENE.

Ma mere, vous en étiez à *Vlà que tout d'un coup, & au bord de l'étang.*

MONIQUE.

Ah... Vlà que tout d'un coup Jeannot tombe dans l'étang la tête premiere; *floque*, le vlà dans l'eau...Ma fine là-dessus ma tante Catherine Javelle n'en fait pas à deux, a s'y jette aussi à corps perdu; puis a repêche Jeannot comme un goujeon, & revient avec lui sur le bord.

Madame DUMOND.

Ah, Ciel!

LE PRIEUR.

Il eſt bon de ſavoir que cet étang eſt très-profond.

MONIQUE.

Oh, c'eſt un abyme... Enfin, le vlà donc ſur le gazon; mais Jeannot avoit tant bu d'eau, *qu'il étoit* comme pâmé... Ma tante *ſe prit* à dire: qu'eſt-ce que je vas faire de cet enfant, & puis de mon linge?...y ſe feſoit tard, y falloit revenir à la maiſon, y falloit faire une demi-lieu, à n'avoir point d'aide, alle étoit toute tremblante, toute boulverſée; malgré ça, a prend Jeannot à califourchon ſur ſes épaules, alle abandonne tout ſon linge, & alle revient comme ça au Village.

Madame DUMOND.

Et j'eſpere qu'elle fut Roſiere dans l'année.

MONIQUE.

Oh, mon Dieu, oui. Il n'y a qu'heur & malheur, comme on dit: c'eſt ben heureux pour une jeune fille de trouver des occaſions comme ça; dame, ça n'arrive pas tous les jours.

Madame DUMOND.

Ah, Monſieur le Prieur, le plus curieux de Salency, ce n'eſt pas le ſpectacle de la Fête; c'eſt de voir, c'eſt d'entendre tout cela.

LE PRIEUR.

Je vous l'avois bien dit... (*Il regarde à sa montre.*) Mais il est midi, il faut nous en aller.

Madame DUMOND.

Je ne peux pas ôter les yeux de dessus cette armoire.

LE PRIEUR.

En effet, ces titres respectables, ces preuves de vertu, valent bien ces vieux morceaux de parchemins, dont certaines gens tirent tant de vanité.

Madame DUMOND.

Ma foi, je verrois tous les parchemins du monde d'un œil sec; & quoi que j'en aie, en regardant ces Roses desséchées, je sens les larmes me rouler dans les yeux! Ah, combien je suis fâchée que Mimi n'ait pas cinq ou six ans de plus!...elle auroit senti cela.

MIMI.

Maman, faudra me ramener quand je serai plus grande.

LE PRIEUR.

Elle a raison: c'est un bon air à respirer pour une jeune fille, que celui de Salency!.. Adieu, mere Monique....

MONIQUE.

Mon Dieu, Monsieur le Prieur, Genevieve sera bien fâchée...

LE PRIEUR.

Je reviendrai...

MONIQUE.

Monsieur le Prieur, la déclaration sera toujours à cinq heures?....

LE PRIEUR.

Oui, mere Monique. (*Il lui prend la main.*) Ma bonne femme, tranquillisez-vous...je vous en prie...

MONIQUE.

O bon Sauveur !

LE PRIEUR.

Adieu... à tantôt..

Madame DUMOND.

Adieu, ma chere Madame Monique.

MONIQUE.

Vot' servante, Madame.

(*Madame Dumond & le Prieur sortent.*)

HÉLENE *va leur ouvrir la porte, & leur fait plusieurs révérences, que Madame Dumond lui rend après l'avoir embrassée. Pendant ce tems, Monique reste seule sur le devant du Théâtre.*

MONIQUE.

Monsieur le Prieur dit comme ça que *je me tranquillise*, c'est bon signe !.... (*A Hélene qui revient.*) Hélene, as-tu entendu M. le Prieur ?...

HÉLENE.

Mon Dieu oui, ma mere, j'en suis encore toute sans-dessus-dessous... Il vous tenoit la main.

MONIQUE.

Et il me la serroit, mon enfant... Je n'ai pas osé lui parler de toi, à cause de cette Dame.

HÉLENE.

O ma mere... j'ai, à présent, de bons pressentimens!

MONIQUE.

Et moi aussi... Seigneur, je te verrois aujourd'hui, dans cinq heures, avec la couronne de Roses!... Après ça je mourrai tranquille... Mais écoute donc, ma fille, ne vas prendre de la gloriole pour ça, ne vas pas croire que tu vaux mieux qu'Ursule ou Thérese, ça gâteroit tout.

HÉLENE.

Pourquoi est-ce que j'en serois glorieuse? Si je suis couronnée, c'est à vous, c'est à ma mere que je le devrai; je ne suis vaniteuse que d'être votre fille à toutes les deux...

MONIQUE.

Pauvre petite!... viens me baiser... Dieu te bénira, tu le mérites... Mais, quoi donc!.. tu pleures, je crois?

HÉLENE.

C'est vrai... je pense qu'à présent que vous vous flattez que j'aurai la Rose, si par malheur je ne la gagne pas... vous serez si chagrine... si chagrine...

MONIQUE.

Ne sanglotte donc pas comme ça... Eh bien, mon enfant, si tu ne l'as pas, faudra

ben

ben se soumettre ; est-ce qu'il faut être rétif contre la divine Providence, donc ?... Mais M. le Prieur m'a dit d'être tranquille, y n'a pas jetté ça pour rien, je t'en réponds... Allons, ma fille, ferme l'armoire, car y faut que tu ailles préparer le dîner... Ton frere n'est pas encore revenu ?

HÉLENE.

Non, ma mere, il est toujours à l'autre bout du Village, chez ce pauvre Robert, qui est ben malade, & qui n'a de consolation que dans la compagnie de Basile ; & mon frere, qui aime Robert comme ses yeux, veut rester avec lui, du moins jusqu'à l'heure de la cérémonie.

MONIQUE.

C'est ben fait, c'est ben fait. Rends-moi ma clef... J'espere que je rouvirai encore ce soir cette armoire pour y serrer ta couronne.

HÉLENE.

O ma chere mere !

MONIQUE.

Donne-moi ton bras, ma fille. Allons ; viens. (*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRIEUR, GENEVIEVE, HÉLENE.

LE PRIEUR.

OUI, ma chere Genevieve, il faut que je vous parle en particulier.

GENEVIEVE.

Mon Dieu, M. le Prieur, vous avez un air, tout je ne sais comment...ça m'interdit...

LE PRIEUR.

J'ai de l'inquiétude, je vous l'avoue...

GENEVIEVE.

Vous allez m'annoncer quelque malheur...

LE PRIEUR.

Vous savez l'affection particuliere que j'ai toujours eue pour votre famille ; je vais vous dire une chose qui vous fera beaucoup de peine, ma chere bonne femme, & cela me coûte cruellement.

GENEVIEVE.

Ah, Jesus Maria !...ça regarde Hélene ?

LE PRIEUR.

Justement.

GENEVIEVE.

C'eſt poſſible ?... Y a des dépoſitions contre elle ?

LE PRIEUR.

Cela eſt vrai, &... d'aſſez graves !...

GENEVIEVE.

Ah, Monſieur le Prieur, ce ſont des menteries...

LE PRIEUR.

Ne pleurez pas, ma chere Genevieve.... peut-être Hélene ſe juſtifiera-t-elle. Il faut l'entendre.

GENEVIEVE.

Mais enfin, qu'eſt-ce que c'eſt donc ?...

LE PRIEUR.

On l'a vue revenir hier à la nuit toute ſeule.

GENEVIEVE.

C'eſt faux, Thérefe étoit avec elle...

LE PRIEUR.

Non. Thérefe eſt revenue ſur les cinq heures furtivement; elle s'eſt cachée, mais elle a été vue.

GENEVIEVE.

Eh ben, M. le Prieur, c'eſt faux... c'eſt faux...Hélene... où eſt-elle ? (*Elle crie de de toute ſa force.*) Hélene, Hélene...Ah, la voilà.

HÉLENE, *accourant.*

Ma mere.

GENEVIEVE, *au Prieur.*

Ah, ça, je ne l'y parle pas en cachette;

je ne l'y fais pas le bec...Interrogez-la, M. le Prieur.

HÉLENE, *à part.*

Mon Dieu, qu'a donc ma mere ?...

GENEVIEVE.

Hélene mentir ! Hélene !.... Ah, c'est trop fort pour me faire peur... puisque c'est ça qu'on dit, je n'ai pas de crainte.

LE PRIEUR, *à Hélene.*

Approchez, mon enfant, & répondez-moi sans détour.

GENEVIEVE.

A n'est pas subtile, je vous en réponds ; je mets ma main au feu qu'elle n'a jamais barguigné à dire la vérité une seule fois dans sa vie.

HÉLENE, *à part.*

Je tremble...

LE PRIEUR.

Hélene, vous avez été jusqu'ici l'exemple du Village, je vous crois encore les mêmes vertus ; je suis persuadé qu'une fausse apparence a trompé ceux qui vous accusent aujourd'hui : mais enfin, tout-à-l'heure, plusieurs témoins viennent séparément de déposer la même chose contre vous...

GENEVIEVE.

Vous la tenez sur le gril ; faut pas tant de lanternages.... Eh ben, Hélene, y disent que t'es revenue toute seule du bois hier à la nuit, & que Thérese s'étoit cachée... Sei-

gneur, la couleur lui manque !... C'eſt de ſurpriſe, M. le Prieur, je la connois... je ſuis ſûre d'elle !...

LE PRIEUR.

Mais, répondez, Hélene...cette imputation eſt-elle fauſſe ?... Vous avez un moyen bien facile de vous juſtifier ; je vais, ſi vous voulez, vous nommer les témoins, & vous confronter avec eux.

GENEVIEVE.

Eh ben, Hélene !

HÉLENE, *à part.*

Ah, quel martyre !...

LE PRIEUR.

Si le fait eſt vrai, & ſi vous le niez ; ſongez que vous traiterez de calomniateurs ceux qui n'ont dit que la vérité !...Pourquoi ces larmes, pourquoi ce déſeſpoir, ſi vous êtes innocente ?...

HÉLENE.

Oui, je ſuis innocente.

GENEVIEVE.

Eh, parle donc, dis donc tes raiſons...Je commençois, Dieu me pardonne, à trembler quaſiment, le froid m'en court par tout le corps... Explique-toi, Hélene.

HÉLENE.

Je ne ſaurois... (*A part.*) ô Thérese !...

GENEVIEVE.

Comment, vous ne ſauriais ?... Mais ça ne ſe peut pas !... C'eſt qu'al eſt ſi niaiſe...,

Répondez-moi tant ſeulement.... M'as-tu menti hier ?... (*d'un ton ſévere.*) Hélene !... ſeroit-il vrai ?... Non, alle eſt toute affarouchée, al a perdu la tramontade... Hélene !... ma fille, parle donc, tu me mets dans des angoiſſes !...

HÉLENE.

O ma mere !... je ſuis innocente.

GENEVIEVE.

Tu n'as donc pas menti ?...Les témoins ſont des calomnieux, pas vrai ?...

HÉLENE.

Oh, non, non...

GENEVIEVE.

Comment, malheureuſe....

HÉLENE.

Ma chere mere, ſi vous ſaviez !...

GENEVIEVE, *avec emportement.*

Toi, ma fille !... Je te renonce....Ah, Seigneur, que ne ſuis-je morte avant d'avoir vu ça... (*Elle tombe en ſanglottant ſur une chaiſe.*)

HÉLENE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Eh ben, ma mere, écoutez-moi !....

GENEVIEVE, *la repouſſant.*

Laiſſe-moi de repos.

LE PRIEUR, *prenant la main de Genevieve.*

Pauvre chere femme !....

GENEVIEVE.

Ah, Monſieur le Prieur, ayez pitié de nous, ſauvez l'honneur d'une brave famille;

j'ai un garçon ; faudra-t-il qu'il soit entaché ?...
j'en mourrois !...

LE PRIEUR.

Par respect pour votre famille, j'assoupirai cette aventure, le fond en sera ignoré ; je vous promets que Thérese ne sera point interrogée, elle seule pourroit tout découvrir...

HÉLENE, *sanglottant.*

On ne découvriroit rien à mon déshonneur, toujours !...

GENEVIEVE.

Tais-toi, indigne !...

LE PRIEUR.

En effet, Hélene, pouvez-vous avoir le front de vous soutenir innocente, quand vous avouez que vous avez menti, que vous êtes revenue seule, que vous avez renvoyé Thérese ?...

HÉLENE.

Ah, M. le Prieur, je ne l'ai pas renvoyée; elle est revenue de son plein gré, je peux dire ça, du moins.

GENEVIEVE.

Impudente !.... Enfin, toute la trame sort donc de ta bouche !.... T'es revenue après Thérese à la nuit !... T'as fait cent mensonges ! & faut que j'entende ça de mes deux oreilles !.... O ma pauvre mere ! comme elle va tomber de son haut !....

LE PRIEUR.

L'heure de la déclaration s'approche.....

GENEVIEVE.

La déclaration !... & j'espérois que cette malheureuse...Ah, n'y a pus de joie pour moi !....

HÉLENE.

C'est trop, c'est trop, faut que je parle....

GENEVIEVE.

Ne m'approche pas !...

HÉLENE.

Ma mere, ma mere, écoutez !...

GENEVIEVE.

Insolente ! (*Elle la repousse rudement; Hélene tombe à quelques pas sur ses genoux. Elle leve les mains au Ciel, en s'écriant* : ô mon Dieu !)

GENEVIEVE *en larmes, s'approche d'elle & la releve.*

Elle s'est fait mal !... y me manquoît ça !....

HÉLENE.

Non, ma mere... mais écoutez...

LE PRIEUR.

Ne perdons plus de tems, Genevieve; venez chez M. le Bailli, pour l'engager à ne pas ébruiter cette malheureuse affaire; les témoins eux-mêmes, par égard pour vous, se prêteront volontiers à ce ménagement....

GENEVIEVE.

Sauvez ma famille, M. le Prieur, ayez compassion de nous.

LE PRIEUR.

Hélene, que ceci vous fasse rentrer en vous;

même ; j'entrevois dans votre conduite, des fautes dont je n'ai point vu encore d'exemples à Salency : sans vos respectables parents, vous n'en seriez pas quitte pour la perte de la couronne... & dites-vous bien que les dignes exemples que vous avez toujours reçus, vous rendent encore plus coupable. Allons, partons, ma chere Genevieve...

HÉLENE.

Un moment... ma mere....

GENEVIEVE.

Effrontée ! si tu bouges, t'auras ma malédiction.

HÉLENE, *tombant sur une chaise.*

Je n'en puis plus !...

GENEVIEVE.

Allons, Monsieur le Prieur ; oh, Seigneur, quel jour de désolation !... (*Elle sort avec le Prieur.*)

SCENE II.

HÉLENE *seule, se soulevant.*

MA mere !... (*Elle retombe.*) Le cœur me manque !... Elle est partie !... j'allois peut-être tout dire, & Thérese étoit perdue...& mon frere au désespoir !... Y s'aiment, y s'épouseront du moins ; y seront heureux !..... Mais moi, que deviendrai-je ?... Je n'ai rien à me reprocher, ça me soutiendra ! Ma plus

rude peine, c'est le chagrin de ma mere !... vingt fois j'ai voulu lui avouer la vérité... & pourtant j'avois promis le secret à Thérese !.... mais ma mere ! la voir si courroucée contre moi ; ça me perçoit le cœur....seulement d'y penser, j'en frissonne !... O que la colere d'une mere est terrible ! & que doit-elle donc être quand on la mérite ?...Ma mere, dont je n'ai jamais eu que des paroles de douceur, comme elle m'a traitée ! mon Dieu, comme j'ai tremblé de la tête aux pieds, lorsqu'elle m'a dit : *je te renonce* !... Ah, Sauveur, j'aurai toujours ce son-là dans l'oreille !...ça m'a été au fond de l'ame... dans ce moment j'étois prête à tout déclarer ; mais par bonheur pour la pauvre Thérese, ma mere n'a pas voulu m'entendre...Mais aussi j'ai eu tort, j'aurois pu cacher la faute à Thérese, & conter l'histoire de la femme !...Non, on auroit toujours su que j'étois revenue seule ; & puis on auroit envoyé à Chauni chez la femme, qui auroit dit que Thérese l'avoit abandonnée !... N'y avoit pas moyen de se tirer de là... Enfin, le bon Dieu voit mon innocence, ça doit me consoler !...Pourtant je n'aurai jamais la Rose, & ma mere, & ma pauvre grand'mere qui croyent que je serai couronnée !... Ah, que je suis malheureuse !... non, non, je ne trahirai point Thérese, je l'ai promis....mais quand son mariage sera fait, je dirai tout à ma mere ; je ne pourrois pas vivre sans ça !...

O Basile ! ô Thérese, que vous me coûtez cher ! Ciel, quelqu'un vient ; ah, cachons mes larmes !

SCENE III.

HÉLENE, MARIANNE.

MARIANNE.

HÉLENE !...mais tu pleures, mon enfant... Qu'est-il donc arrivé ?...

HÉLENE.

Je n'ai rien, Marianne.

MARIANNE.

Et mais... t'es pâle comme un linge !...

HÉLENE.

Faut que j'aille retrouver ma grand'mere... Adieu, Marianne... (*A part en s'en allant.*) Allons-nous cacher jusqu'après le couronnement. (*Elle sort.*)

MARIANNE, *seule.*

Je reste sotte comme un babu !... Quéque tout ça signifie ? La comere Genevieve, d'un autre côté, qu'est toute tremblante, & comme une écheveleé !... & Basile... Oh, y a quéque chose là-dessous... Ah, vlà Thérese.

SCENE IV.

MARIANNE, THÉRESE.

MARIANNE.

DITES-moi, Thérese, avez-vous vu Genevieve ?

THÉRESE.

Non ; pourquoi ?

MARIANNE.

Oh, c'est que je viens de la rencontrer, moi...Alle alloit chez M. le Bailli, j'ai voulu l'y parler, mais a ne voyoit ni n'entendoit... &, tout d'un coup son fils Basile, qui revenoit de chez Robert pour la cérémonie, s'est approché d'elle !... *Va-t-en*, l'y a-t-elle fait, *va-t-en, mon pauvre garçon, retourne chez Robert...* Et puis a l'y a marmoté je ne sais quoi à l'oreille ; Basile a rougi, pâli, & pleuré ; il a mis comme ça ses deux mains sur ses yeux ; il s'est assis sur une pierre. M. le Prieur, qu'étoit avec Genevieve, l'y a parlé aussi tout bas...Et enfin, M. le Prieur & Genevieve ont continué leur chemin.

THÉRESE.

Est-il possible ?... Et Basile, qu'est-il devenu ?...

MARIANNE.

Oh, il est resté là un bon bout de tems à

rêvasser, les yeux fichés en terre...J'étois à deux pas, je me suis approchée : quand y m'a vu il a fait un frisson, y m'a jetté un regard tout effaré ; & puis il a pris ses jambes à son cou, & s'est enfui du côté de la maison de Robert.

THÉRESE.

Ciel !....où est Hélene ?

MARIANNE.

Hélene pleure ; quand je suis arrivée, a s'est sauvée.

THÉRESE.

Comment !...

MARIANNE.

Thérese, le cœur m'en saigne ; mais je vois ben qu'Hélene a fait quelque faute qui va l'y ôter la Rose...

THÉRESE.

Elle ! Hélene !...Pourriez-vous le croire?....

MARIANNE.

C'étoit la perle du Village...Je sais ben ça...Pas moins je gagerois qu'il y a des dépositions contre elle.

THÉRESE.

Des dépositions...Ah ! courons. (*Elle sort en courant de toutes ses forces.*)

MARIANNE, *seule*,

En vlà ben d'un autre !..., je crois qui sont tous foux ; c'est comme un vertigo... (*On entend appeller derriere le theâtre.*) Hélene, Hélene !

MARIANNE.

J'entends la voix de Monique; oui, c'est elle.....

SCENE V.

MARIANNE, MONIQUE.

MONIQUE.

HÉLENE... où est-ce qu'elle est donc ?

MARIANNE, *allant donner le bras à Monique, qui marche avec peine.*

Je ne sais, mere Monique ; mais asitez-vous, je vais l'appeller.

MONIQUE.

Vlà la premiere fois que je ne la trouve pas quand j'en ai besoin.

MARIANNE.

Mais est-ce qu'a n'étoit pas avec vous tout-à-l'heure ?

MONIQUE.

Non ; & j'ai voulu venir ici, Marianne, parce que la porte donne sur la place, & que vlà bientôt le moment de la déclaration.... Si mon Hélene est Rosiere, j'entendrai les Ménétriers un peu plutôt... O Marianne, comme mon cœur saute !

MARIANNE, *à part.*

La pauvre femme ne sait rien ; faut pas l'y dire, ça la tueroit.

MONIQUE, *criant.*

Hélene, Hélene...

MARIANNE, *criant aussi, & s'avançant dans le fond du Théâtre.*

Hélene, Hélene, vot' grand'mere vous appelle... J'entends son pas... alle accourt.

SCENE VI.

MONIQUE, MARIANNE, HÉLENE.

MONIQUE.

VIENS donc, ma fille.....

MARIANNE, *à part.*

Comme al a l'air triste !...

HÉLENE.

Ma mere...

MONIQUE.

Eh ben, mon enfant, y s'en va cinq heures !... t'es toute pensive ; pour moi, grace au Ciel, je n'ai point d'inquiétude.... Mon Dieu, qu'est-ce qui vient ?

MARIANNE.

C'est Genevieve.

SCENE VII.

MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE.

HÉLENE, *à part.*

JE n'ai pas une goutte de sang dans les veines !...

MONIQUE.

Approche, Genevieve ; sais-tu des nouvelles ?

GENEVIEVE, *à part.*

Ma mere, ô Ciel !...& Marianne !... faut se taire. (*Haut.*) Ma mere, que faites-vous là ? vous seriais mieux dans vot' chambre.

MONIQUE.

Non, ma fille... C'est ici, il y a aujourd'hui vingt ans, que j'ai vu not' Seigneur te venir prendre par la main.... C'est ici que je t'ai vue couronner, Genevieve.... t'en souviens-tu, comme tu te pendis à mon cou,... comme nous pleurions... O que le bon Dieu m'envoie encore une joie pareille, & puis qu'il dispose de moi !.... Je sortirai de ce monde sans avoir rien à souhaiter davantage...

GENEVIEVE, *à part.*

Elle m'arrache l'âme !

HÉLENE, *à part.*

O quelle épreuve !...

MONIQUE.

Viens ici contre moi, Hélene, donne-moi ta main : c'étoit comme ça que je tenois ta mere, quand toute la bande arriva chez nous...Ma fille, tu la vaudras ta mere ; prudente, véritable, modeste comme elle... N'est-ce pas, Genevieve ?....

GENEVIEVE, *à part.*

O mon Dieu, mon Dieu...

MONIQUE.

Mes enfants, vous êtes saisies, vous ne sonnet mot, c'est naturel... moi qui ai eu deux filles & une sœur Rosieres, je suis un peu plus hardie, mais pas moins le cœur me bat bien fort. (*Elle regarde Hélene dont elle tient la main.*) Comme t'es rouge !...a tremble comme la feuille !.... Genevieve, viens donc la rassurer, cette pauvre petite ; viens la baiser, je t'en prie !....Hélene, vas à ta mere...

HÉLENE, *se jettant au cou de Monique en sanglottant.*

O ma chere mere, y n'y a plus que vous que j'ose embrasser !...

GENEVIEVE.

Hélas !...

MONIQUE.

Pourquoi donc, mon enfant ?.... Genevieve, à qui en as-tu ?... Je ne t'ai jamais vue comme ça ?

MARIANNE, *à part.*

Oh, sûrement, il y a de terribles choses là-dessous !...

MONIQUE.

Allons encore une fois, Genevieve, venez embrasser not' enfant ; cours vers elle, Hélene !

HÉLENE, *d'un ton suppliant à sa mere.*

Ma mere !... (*Elle fait un pas. A part.*) Ah, quel regard !... (*Elle s'arrête.*)

MONIQUE.

Et ben...

GENEVIEVE.

Ma mere.... c'est que je suis fâchée que vous croyiez si fort qu'alle sera couronnée !

MONIQUE.

Comment ?...Sais-tu de mauvaises nouvelles ?... Tu te tais... la Rosiere est nommée ?...

GENEVIEVE.

Je l'ignore.

MONIQUE.

Ah, vous me faites queuques cachoteries.. Et Basile, à l'heure qu'il est, pourquoi n'est-il pas ici ?... Marianne !... vous pleurez toutes !...

GENEVIEVE.

Ciel ! j'entends du bruit... Ah, que va-t-on nous annoncer ? O ma mere, si vous m'aimez, ayez du courage, de la résolution...

MONIQUE, *en pleurant.*

Ah, mon enfant, on n'en a plus à mon âge...

HÉLENE.

O Dieu, protegez-moi !...

SCENE VIII.

MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE, THÉRESE, *hors d'haleine, les cheveux en désordre, accourant précipitamment.*

THÉRESE.

HÉLENE !...

GENEVIEVE.

Que signifie cette grande hâte ?...

THÉRESE, *voyant Hélene, se précipite dans ses bras.*

Hélene, t'es nommée Rosiere !

HÉLENE.

Comment !

MONIQUE.

Dieu !...

GENEVIEVE.

Se peut-il ?

MARIANNE.

Quel bonheur !

THÉRESE, *embrassant Hélene à plusieurs reprises.*

Hélene, Hélene est couronnée !... Madame Genevieve, j'étois seule coupable ; j'ai tout déclaré, Hélene est Rosiere !

GENEVIEVE.

Je me meurs !

HÉLENE, *la recevant dans ses bras.*

O ma mere !...

MONIQUE.

Genevieve ?...

HELENE, *tenant toujours sa mere.*

Hélas, ma mere !... de l'eau, Thérese..... Marianne !...

MONIQUE.

Ça l'a trop saisie !...

THÉRESE.

La vlà qui revient !....

HÉLENE.

Elle ouvre les yeux !...

GENEVIEVE.

Hélene !... ma fille !..

MONIQUE.

Al te tient... al est Rosiere...

GENEVIEVE.

Ah, c'est-y vrai ?...

THÉRESE.

Vous le verrez ; on va venir la chercher ; j'ai laissé la marche à trois cents pas d'ici, je n'ai fait qu'un saut, & eux qui sont en cortege vont lentement.

GENEVIEVE, *embrassant Hélene.*

Chere Hélene !... ma pauvre enfant... t'es innocente !... t'es Rosiere !... O Seigneur, on ne meurt ni de chagrin ni de joie !...

MONIQUE.

Mais qu'est-ce qu'on me cachoit donc ?...

GENEVIEVE.

Mais, Thérese, qu'as-tu donc déclaré ?... Hélene pourtant hier est revenue seule, a m'a menti ?

THÉRESE.

Vlà l'histoire : Hier nous sommes parties pour aller ramasser des feuilles dans le petit bois ; là nous avons trouvé une vieille femme tombée dans un fossé ; elle étoit blessée, a pleuroit, nous l'avons tirée de là, & puis a nous a dit qu'elle étoit de Chauni, mais qu'elle ne pouvoit pas y retourner ; moi, j'ai proposé de la mettre su not' âne, & de l'amener chez nous. Et qu'est-ce qui la pansera, a fait Hélene ? Y a des Chirurgiens à Chauni, c'est-là qu'il faut la mener. La bonne femme là-dessus a sanglotté de joie, en disant qu'elle voudroit ben retourner à Chauni. Allons, allons, dit Hélene, c'est comme fait, & puis alle la met sur son âne... Mais si je, y a pus d'une lieue d'ici à Chauni ; nous ne serons pas revenues à neuf heures....faudra traverser le bois à la nuit... Je sais que t'es peureuse, dit Hélene ; eh ben, vas-t-en, j'irai seule...mais Hélene, t'es peureuse aussi... Je ne la suis

plus...Enfin, nous nous sommes débattues encore quelque tems, & puis finalement le cœur m'a manqué ; j'ai laissé là Hélene & la femme, après être convenues qu'Hélene cacheroit ça, & que je ne me montrerois dans le Village qu'à la nuit.

GENEVIEVE.

O Hélene !... je n'étois pas digne d'avoir un enfant comme toi ; je t'ai accusée, rebutée, maltraitée...

HÉLENE.

Eh, ma mere, pouviez-vous faire autrement, quand les apparences...

GENEVIEVE.

Les apparences !... je ne devois pas les croire...

MONIQUE.

Je suis toute émerveillée !...

MARIANNE.

Ça coupe la parole !...

HÉLENE.

Mais, ma mere, voyez donc ce que Thérese a fait pour moi, elle est allée s'accuser...

MARIANNE.

Ah, pardi, sans barguigner ; quand je l'y ai dit qu'ou pleuriais tretous, al a deviné la cause du grabuge, & al est partie comme un éclair.

GENEVIEVE.

Cette chere fille !...

MONIQUE.

La bonne ame !...

GENEVIEVE, *à Thérese.*

T'as donc été trouver M. le Prieur ?...

THÉRESE.

Oui ; au moment où l'on alloit s'assembler pour le dernier jugement, j'ai demandé à parler, sur la grande place, devant tout le monde ; on ne vouloit pas m'entendre ; mais j'ai fait tant de train, qu'on n'a pu me refuser ; y se sont tous assemblés, & là j'ai conté mon histoire de bout en bout ; au même moment on a crié : *Vive Hélene, not' Rosiere.* Not' Seigneur, M. le Prieur, M. le Bailli, l'ont déclarée tout de suite, & je suis accourue.

GENEVIEVE.

Va, cette action-là répare celle d'hier, qui, après tout, n'étoit qu'une peur d'enfant que l'âge corrigera... Thérese, Basile t'aime, je le sais ; demain, ma fille, j'irai te demander pour lui à ta mere...

THÉRESE.

O Madame Genevieve !...

HÉLENE, *embrassant Thérese.*

Chere Thérese !...

MONIQUE, *à Genevieve.*

Tu m'as prévenue, Genevieve, j'allois dire ça...

GENEVIEVE.

J'étois ben sûre, ma mere, que vous ne

m'en dédiriez pas... Mais, qu'est-ce que j'entends ?

THÉRESE.

Ce sont les Ménétriers...c'est toute la bande....

GENEVIEVE, *à Hélene.*

Mon enfant... va demander à ta grand'mere sa bénédiction.

HÉLENE, *courant se jetter aux genoux de Monique.*

Que mes deux cheres meres me bénissent, & que le Seigneur me conserve ! (*Monique & Genevieve l'embrassent.*)

MONIQUE.

Je ne saurois parler !... mais le bon Dieu lit dans mon cœur, il voit tout le bien que je te souhaite !...

GENEVIEVE.

Sois toujours pieuse & sage comme tu es, vlà tout ce que nous pouvons lui demander de mieux pour not' chere & digne enfant !...

MARIANNE.

L'heureuse famille !...

THÉRESE.

O Basile !... où est-il ?...

GENEVIEVE.

Faut l'envoyer chercher, Marianne.......

MARIANNE.

J'y vas !... Ah, le vlà avec tout le monde...! (*On entend une musique champêtre dans le lointain.*)

SCENE

SCENE IX & derniere.

LE SEIGNEUR, LE PRIEUR, LE BAILLI, MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE, BASILE, THÉRESE, Madame DUMOND, MIMI, *quelques autres Dames, Troupe de jeunes Filles, Ménétriers, &c.*

BASILE, *accourant & devançant tout le monde, va se précipiter au coup d'Hélene, toujours à genoux devant sa grand'mere & sa mere. Monique est assise.*

MON Hélene !... ma sœur !...

GENEVIEVE & MONIQUE.

Mon fils !... (*Ils s'embrassent en pleurant. Le reste des Spectateurs s'arrête pour contempler ce tableau.*

MONIQUE.

Mes enfants, aidez-moi à me lever... (*Ils lui donnent le bras. Le Seigneur, le Prieur & le Bailli s'avancent.*)

LE SEIGNEUR.

Ma chere Madame Monique, quel beau jour pour vous & pour Salency !... car une bonne action d'une Salencienne nous honore tous !... (*Toutes les jeunes filles entourent*

Hélene pour l'embrasser avec l'air de la joie & de l'attendrissement. Le Seigneur, au Prieur, en montrant les jeunes filles.) Un étranger, en voyant ce spectacle, devineroit-il qu'Hélene, dans ce moment, n'est entourée que de ses rivales ?....

LE PRIEUR.

Heureux l'homme qui sait apprécier l'inestimable bonheur de posséder ce fortuné coin de la terre !...

MONIQUE, *au Seigneur.*

Pour que rien ne manque à not' satisfaction, nous vous demandons la permission, not' bon Seigneur, de marier Basile à Thérese ?...

BASILE.

O Ciel !....

LE SEIGNEUR.

Vous ne pouvez mieux faire, mere Monique; Thérese est digne d'être votre fille. Je ne l'admire pas d'avoir déclaré la vérité; elle eût été un monstre en la taisant : mais je la loue de la maniere noble & franche dont elle a fait l'aveu de sa faute. Elle auroit pu ne confier ce secret qu'a deux ou trois personnes, c'en étoit assez pour faire rentrer Hélene dans ses droits à la Rose; au lieu de cela, elle a voulu faire éclater le triomphe de son amie à tous les yeux; c'est dans la grande place qu'elle a conté son histoire, ne cherchant point à s'excuser, ne songeant qu'à

faire valoir Hélene, & croyant, par cette action, perdre à jamais la Rose & sa réputation. Voilà ce qui mérite l'estime, les éloges des bons Salenciens, & le titre que vous lui offrez... Mais ne différons plus la cérémonie touchante qui doit couronner la vertu: venez, Hélene, separez-vous un instant de vos dignes parents; je vais vous conduire à l'Eglise : c'est le plus beau de mes droits; il m'honore trop, pour qu'il me soit possible de le céder même à votre mere. (*Il s'approche d'elle, & lui présente la main; Hélene fait la révérence, & s'appuie sur son bras.*) Genevieve, vous allez nous suivre?... Et vous, mere Monique, pourrez-vous venir?...

MONIQUE.

Oui, oui, not' Seigneur, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

GENEVIEVE.

Ma chere bonne mere, nous allons vous aider, Basile, Thérese & moi.

MONIQUE.

Allons, mes chers enfants, soutenez donc vot' heureuse vieille mere...

LE SEIGNEUR.

Je ramenerai ici la Rosiere, comme je le dois: ensuite j'espere qu'elle voudra bien, avec sa famille & tout le Village, venir au château danser jusqu'à la nuit.

MONIQUE.

Ah, de grand cœur....

LE SEIGNEUR.

Allons, partons.... & marchons doucement, à cause de la bonne mere Monique.... (*Le Seigneur, conduisant la Rosiere, passe devant; ensuite Monique, soutenue par Genevieve, Basile & Thérese. Le Prieur & le Bailli vont sur la même ligne. Les jeunes Filles après; les curieux, les dames étrangeres & les Ménétriers ferment la marche. Aussitôt que la marche commence, les Ménétriers jouent un air champêtre. Madame Dumond & Mimi restent les dernieres. Tout le monde sort, à l'exception de Madame Dumond & de Mimi.*

MIMI.

Eh bien, maman, pourquoi donc ne les suivez-vous pas? c'est si beau!

Madame DUMOND.

Je suis toute abasourdie!... Ah, j'ai fait quatre lieues pour voir ça, & je ne suis qu'une Marchande... Mais vois-tu, Mimi, ça mériteroit la présence d'une Reine; oui, une Reine seroit ravie, extasiée, en voyant ces bons, ces dignes Salenciens... je le gagerois!....

MIMI.

Maman, allons donc les retrouver....

Madame DUMOND.

Allons, viens. Ah, que ne suis-je née à Salency. (*Elles sortent.*)

FIN.

LA

MARCHANDE

DE MODES,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Madame DUPRÉ, *Marchande de Modes.*

JUSTINE, *premiere fille de Boutique.*

ANNETTE,	*Filles de Boutiques*
MARTHE,	
JOSEPHINE,	
ISABELLE,	

La Marquise DE LINCÉ.

La Baronne D'ELSAC.

La Scene est à Paris, chez Madame Dupré.

LA MARCHANDE *DE MODES*, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un comptoir ; on voit dans le fond une porte vitrée qui donne ſur la rue.

Madame Dupré aſſiſe & travaillant ; Juſtine eſt à côté d'elle ; après Juſtine, Annette ; de l'autre côté ſont rangées Marthe, Iſabelle & Joſephine, travaillant auſſi ; des lumieres ſont poſées ſur les comptoirs.

Madame Dupré, *après un moment de ſilence, leve la tête, & voit vis-à-vis d'elle les jeunes filles qui parlent tout bas.*

EH bien, Meſdemoiſelles, qu'eſt-ce que c'eſt donc que toutes ces chuchotteries-là ?.... Eſt-ce comme cela que vous travail-

lez ?.... Il faut donc toujours avoir l'œil sur vous ?... Ah, dans votre état il est bien nécessaire d'être laborieuses, appliquées...voyez Justine.... a-t-elle jamais l'oreille à guet, le nez en l'air ? Elle ne songe qu'à son ouvrage... & pourtant elle aime à rire comme une autre, c'est de son âge ; mais il y a tems pour tout. (*Ici un grand silence.*) Justine, du fil...

JUSTINE.

En voilà, Madame.

(*Un silence, après lequel les jeunes filles, vis-à-vis Madame Dupré, éclatent de rire, en se cachant, & comme malgré elles.*)

Madame DUPRÉ.

Eh bien ?...

MARTHE.

Mon Dieu, Madame, c'est Mademoiselle Josephine qui nous fait rire...

JOSEPHINE.

Ah, Mademoiselle, c'est vous qui avez commencé....

MARTHE.

Moi !... Je n'ai rien dit...

Madame DUPRÉ.

Je ne trouve point mauvais que vous vous divertissiez, pourvu que l'ouvrage aille son train ; il faut bien, d'ailleurs, passer quelque chose à la jeunesse : mais ce que je vous demande expressément, c'est de ne point me faire de cachotteries, & de ne pas parler bas. Vous devez toutes me regarder comme

votre mere, & vous auriez tort d'avoir des secrets pour moi.

ISABELLE.

Oh, pour cela, Madame, il faudroit que nous fussions bien ingrates, si nous ne vous aimions pas de tout notre cœur!... moi, surtout!... (*Elle soupire.*)

Madame DUPRÉ.

Il est sûr que je ne veux que votre bien... (*Après un silence.*) Allons, il est sept heures, il faut que je sorte... Justine, vas me chercher mon mantelet.

JUSTINE, *se levant.*

Madame, allez-vous sortir seule?

Madame DUPRÉ.

Oui, je vas chez Madame de Clémont. (*Justine sort.*)

MARTHE.

Madame de Clémont, qui demeure dans la rue de Richelieu?...

Madame DUPRÉ.

Justement.

JOSEPHINE.

J'ai été deux fois chez elle; c'est une Dame d'un certain âge, mais bien aimable...

Madame DUPRÉ.

Ah, pour cela oui; j'ai eu l'honneur de la servir pendant quinze ans, je sais ce qui en est... Je lui dois ma fortune; c'est elle qui m'a mariée, établie, & mise à la mode. Aussi il n'y a rien au monde que je ne fisse pour elle.

ANNETTE.

C'eſt bien naturel.

JOSEPHINE.

C'eſt la mere de Madame la Marquiſe de Lincé ?

Madame DUPRÉ.

Oui.

JOSEPHINE.

Oh, quelle eſt jolie, Madame la Marquiſe de Lincé !

MARTHE.

Et bonne !...

ISABBELLE.

Je ne l'ai jamais vue ?

MARTHE.

Non, parce qu'il y a trois mois qu'elle eſt dans ſes terres.

JUSTINE, *revenant à Madame Dupré.*

Madame, voilà votre mantelet & vos gants. Quel carton voulez-vous emporter ?

Madame DUPRÉ, *ſe levant.*

Je n'en veux point. Madame de Clémont n'achete plus de chiffons, elle eſt revenue de cela.

JOSEPHINE.

Pourtant Madame la Baronne d'Elſac eſt bien auſſi âgée qu'elle, & elle les aime !.....

Madame DUPRÉ.

Oui, c'eſt que l'une eſt raiſonnable, & l'autre eſt folle... Ah ça, adieu, car il eſt tard... Adieu, mes enfants, travaillez bien ; Juſtine, ma mere eſt-elle là haut ?...

JUSTINE.

Oui, Madame.

Madame DUPRÉ.

Magdelon est avec elle ?

JUSTINE.

Oui, Madame.

Madame DUPRÉ.

Allons, c'est bon ; je m'en vas. Je reviendrai dans une heure. (*Elle sort.*)

SCENE II.

JUSTINE *se met à la place de Madame Dupré* ; ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

ANNETTE.

Comme elle a soin de sa mere !....

JUSTINE.

Elle lui donneroit son sang.

ISABELLE.

C'est une bonne femme aussi que Madame Moreau.

ANNETTE, *à Isabelle.*

Il n'y a que trois semaines que vous êtes ici ; mais quand vous la connoîtrez mieux, vous l'aimerez cent fois plus. Elle est aussi honnête, aussi charitable, aussi pieuse que sa fille, c'est tout dire.

ISABELLE.

Mademoiselle Annette, dites-moi donc pourquoi elle porte presque toujours des *justes*, & jamais de robes garnies?

ANNETTE.

C'est qu'elle étoit paysanne, avant que Madame Dupré eût fait fortune.

ISABELLE.

Ah, c'est donc ça qu'elle parle un peu patois?....

ANNETTE.

Vraiment oui....

JUSTINE.

Madame Dupré, quand elle se vit en état, la tira de son village, & la fit venir ici....

ISABELLE, *en soupirant*.

C'est bien heureux de pouvoir faire le bonheur de sa mere!....

JUSTINE.

Oui; seulement d'en avoir l'espérance, donne du cœur pour travailler. (*Un long silence.*)

JOSEPHINE.

C'est demain fête, j'en suis bien aise...

MARTHE.

Oui, après l'Office nous irons promener.

JOSEPHINE.

Oh, j'aurai encore un plaisir bien plus grand!

MARTHE.

Quoi donc?

JOSEPHINE.

C'eſt que Madame Dupré m'a prêté un livre qui eſt joli, joli !....

JUSTINE.

Paméla, je parie ?

JOSEPHINE.

Préciſément.

JUSTINE.

Elle me l'a fait lire deux fois ; il m'a bien fait pleurer, toujours.

MARTHE.

Je l'ai lu auſſi...

JUSTINE.

C'eſt Madame de Clémont qui l'avoit donné autrefois à Madame Dupré, quand elle étoit jeune.

MARTHE.

Cela s'appelle un Roman.

JUSTINE.

Oui ; mais Madame Dupré dit que c'eſt le ſeul que nous devions lire, tous les autres ſont mauvais, ſur-tout pour nous.

ANNETTE.

Je me ſouviens qu'elle m'a bien grondée, une fois, parce que je liſois Hypolite, Comte de Duglas... & elle avoit raiſon ; car il n'y a dans celui-là que des fadeurs d'amourettes... Au lieu que dans Paméla, il y a de ſi belles choſes, ſi touchantes.....

JUSTINE.

Paméla eſt ſi vertueuſe ; elle aime tant ſon pere & ſa mere !...

JOSEPHINE.

On ne peut pas lire ça, ſans avoir envie de lui reſſembler...

ISABELLE.

Oh, Mademoiſelle Joſephine, je vous en prie, vous me le prêterez !..

JOSEPHINE.

Oui, je vous le promets.

ISABELLE.

Mademoiſelle Juſtine, on dit que dans le carnaval Madame Dupré fait venir des violons ? Je voulois toujours vous demander cela... (Ah, là mon aiguille caſſée !..) eſt-ce vrai ?....

JUSTINE.

Oui. Madame Dupré veut qu'on travaille ; mais auſſi elle nous procure des amuſements.

MARTHE.

Oh, oui, le lundi & le mardi-gras elle invite ſes connoiſſances, elle nous fait toutes danſer, depuis cinq heures juſqu'à dix.

ISABELLE.

Combien il y a-t-il de tems d'ici au mardi-gras ?

JOSEPHINE.

Hélas ! il y a encore cinq ſemaines.

ISABELLE.

C'eſt bien long.

JOSEPHINE, *ſe levant & ſortant du comptoir.*

Il faut que je marche un moment, j'ai les ds tout engourdis du froid.

ISABELLE, *se levant.*

Et moi aussi.

ANNETTE, *à Justine.*

Justine, n'a-tu pas été ce matin chez Madame la Baronne d'Elsac ?

JUSTINE.

Oui, avec Josephine.

JOSEPHINE.

Mon Dieu, quelle *museuse* que cette Madame d'Elsac ! Elle nous a retenue plus de deux heures. C'est bien drôle, une vieille coquette... Je ne voudrois pas être sa femme-de-chambre, toujours....

ISABELLE.

Est ce qu'elle étoit à sa toilette ?

JOSEPHINE.

Oui, devant un miroir; elle s'y regardoit tristement, & je crois que ça lui donnoit de l'humeur, car elle n'est jamais plus mal gracieuse que lorsqu'on est après à la coëffer !... Elle étoit plus grognon !...elle faisoit un train à son valet-de-chambre, à ses femmes... Elle les ahurissoit tous, que cela faisoit pitié.... Que vous êtes mal-adroite ! Que vous êtes gauche !... Elle n'a que ça à leur dire, & puis un ton si brusque, les yeux si furibonds !... O la méchante Dame !....

ISABELLE.

Et vous a-t-elle acheté des modes ?

JOSEPHINE.

Oui, tout notre carton; mais falloit voir

de quel air !... avec une mine dédaigneuſe & nonchalante, comme pour dire qu'elle n'avoit envie de rien.... (*Elle la contrefait.*) Mademoiſelle, de quel prix eſt cela ?... Deux louis, Madame... C'eſt horrible !... c'eſt hideux !... d'un goût... baroque !...

(*Toutes les jeunes Filles rient, à l'exception de Juſtine.*)

ISABELLE, *riant toujours.*

Elle fait toutes ces ſimagrées-là ?

MARTHE.

Oh, c'eſt vrai; c'eſt comme ſi on la voyoit.

JOSEPHINE.

Et puis, toujours en rechignant, elle achete. Tout cela c'eſt pour jouer la détachée, l'indifférente ; pour faire croire qu'elle ne ſe ſoucie plus de parure, parce qu'au fond elle ſait bien qu'il eſt ridicule, à ſon âge, d'en être ſi occupée : mais le plus drôle, c'eſt quand on lui montre quelque chiffon viſiblement trop jeune pour elle ; oh, alors c'eſt une comédie.... Fi donc, dit-elle, qui eſt-ce qui peut porter cela ? Quelle extravagance !... Quel mauvais goût !... cela eſt ignoble à un excès !...

(*Les jeunes Filles recommencent à rire.*)

JUSTINE.

Ah ça, Joſephine, dites-moi un peu ſi Madame Dupré étoit ici, feriez-vous tous ces contes-là ?

JOSEPHINE.

Ce ne sont point des contes, je n'invente rien.

JUSTINE.

Mais est-il joli de se moquer comme cela de son prochain, & sur-tout des personnes à qui on doit du respect... Vous n'inventez rien, pardi v'là un beau mérite, & la médisance donc, croyez-vous que ce ne soit pas un défaut ?...

ANNETTE.

Justine a raison ; & nous autres, nous avons eu tort de rire....

JUSTINE, *à Josephine.*

Ce que je vous en dis, Josephine, c'est par amitié pour vous.

JOSEPHINE.

Aussi j'en profiterai, ma chere Justine ; (*Elle l'embrasse.*) ne soyez plus fâchée. Dame, vous êtes plus âgée que moi ; il y a long-tems que vous êtes avec Madame Dupré, c'est naturel que vous soyez prudente & raisonnable, mais je vous promets que je ne ferai plus de médisances....Allons, je vais me remettre à l'ouvrage ; viens, Isabelle. (*Elles retournent à leur place.*)

ISABELLE.

Mademoiselle Justine, pourquoi donc est-ce que Madame Dupré ne m'envoie jamais en ville ?

JUSTINE.

Parce que vous n'avez que quatorze ans...

ISABELLE.

Mais Josephine n'en a que quinze....

JOSEPHINE.

Aussi, au grand jamais, je n'y vas toute seule... Il n'y a qu'Annette & Justine qui sortent quelquefois sans compagnes, encore c'est rare.

ISABELLE.

Mais je pourrois aller avec une autre...

JOSEPHINE.

Sûrement; mais, en général, Madame Dupré n'aime pas que des jeunesses comme nous sortent souvent.

ISABELLE.

J'aimerois pourtant bien voir des Dames à leurs toilettes... Ah, vlà un carrosse qui s'arrête à la porte.

JUSTINE.

Annette, vas voir ce que c'est.

(*Annette se leve & va ouvrir la porte, elle revient en riant.*)

Eh bien?

ANNETTE, *riant.*

C'est...

JUSTINE.

Qui donc?

ANNETTE.

C'est Madame la Baronne d'Elsac....

(*Toutes les jeunes filles se mettent à rire.*)

ISABELLE.

Quoi ! la Dame que Josephine vient de contrefaire ?

JOSEPHINE.

Justement.

JUSTINE.

Ah ça, Mesdemoiselles, point de ricanneries....

MARTHE.

Oh, n'ayez pas peur.

JOSEPHINE, *bas à Isabelle.*

Prends donc ton sérieux.

ISABELLE, *bas.*

Je ne peux pas.

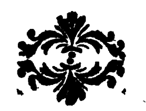
JOSEPHINE, *bas.*

Ni moi... Faisons semblant de nous moucher... (*Elles tirent leurs mouchoirs.*)

JUSTINE.

La voilà.

(*Toutes les jeunes Filles se levent.*)



SCENE III.

LA BARONNE, *suivie de ses gens, qui restent dans le fond du Théâtre*, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE.

OU est Madame Dupré?

JUSTINE.

Madame, elle est sortie.

LA BARONNE.

Et ma robe est-elle garnie?

JUSTINE.

Madame ne l'a demandée que pour lundi.

LA BARONNE.

Je veux l'avoir demain absolument.

JUSTINE.

Cela est impossible.

LA BARONNE.

Impossible!.... Vous n'avez qu'à passer la nuit...

JUSTINE.

Madame, on ne passe jamais ici de nuit la veille des Fêtes, à cause des offices du lendemain...

LA BARONNE.

Ah, vous ne passez pas de nuits.... cela est différent...

JUSTINE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai l'honneur de vous dire...

LA BARONNE.

Allez-moi chercher ma robe, Mademoiſelle, je vais la remporter. (*Juſtine ſort.*)

ANNETTE.

Le jupon eſt tout garni, & fait le plus joli effet...

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie : je ne mets pas grande attache à tout cela..., mais je veux être ſervie avec promptitude...

ANNETTE.

Si Madame avoit dit d'abord qu'elle vouloit l'avoir pour demain, on auroit tout quitté.

LA BARONNE.

Montrez-moi des bonnets.

(*Annette & Marthe ſe levent, & prennent des cartons.*)

JOSEPHINE.

Madame veut-elle une chaiſe ?

LA BARONNE.

Non. Je ne compte pas faire un long établiſſement ici....

JOSEPHINE, *à part.*

Je parie qu'elle y reſtera une heure.

(*Annette & Marthe apportent un carton.*)

LA BARONNE.

Tout cela eſt bien commun....

ANNETTE.

En voilà deux charmans.

LA BARONNE.

Oui, comme cela, ſur la main; & puis, quand on s'en coëffera, ils iront à faire horreur.

MARTHE, *à part.*

Je le crois, ſur ce viſage-là...

LA BARONNE.

Allons, je les prends... Et des chapeaux, en avez-vous de tout faits?

ANNETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Je les veux très-ſimples, ſans prétentions; d'ailleurs, ils ne ſont jolis que comme cela.

JOSEPHINE.

Madame en veut-elle voir un de ſix louis qui nous a été commandé?

LA BARONNE.

Un chapeau de ſix louis! cela doit être curieux... Comment peut-on mettre ſix louis à un chapeau? Il faut être bien folle!

JOSEPHINE.

Pourtant, Madame, eſt elle-même bien magnifique, car nous avons eu l'honneur de faire pour elle, il y a quinze jours, une Conti en blonde, qu'elle a payé ſept louis. Voilà le chapeau. *Elle lui apporte un chapeau garni de fleurs & de plumes.*

LA BARONNE.

Cela eſt effroyable !... (*Les jeunes filles ſe détournent en riant.*) Pour qui eſt-il ?

JOSEPHINE.

Pour Madame la Marquiſe de Lincé....

LA BARONNE.

C'eſt d'une folie.

JOSEPHINE.

Oh ! ce n'eſt pas elle qui l'a commandé ; c'eſt M. ſon beau-pere.... Elle n'aime pas les chiffons chers, elle n'a pas beſoin de cela ; elle eſt ſi jeune & ſi jolie !...

LA BARONNE, *avec beaucoup d'humeur.*

Remportez donc ce chapeau, & même les autres auſſi ; ils ſont tous affreux. Je ne ſais pas pourquoi j'en prends ici, car on ne les fait bien que chez Mademoiſelle Maillard.

ANNETTE.

Ah ! voilà Juſtine. *Juſtine revient, tenant un jupon de robe garni.*

LA BARONNE.

Voyons : approchez-moi cela : Eh bien, je n'en ſuis pas mécontente ; c'eſt d'un aſſez bon goût....

JUSTINE.

Madame a demandé tout ce qu'il y avoit de plus beau en blonde....

LA BARONNE.

Cela eſt fort bien, fort noble.... Quelle différence de cela à une robe garnie de fleurs !... Vous m'ajouterez des glands ?

JUSTINE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Je vous en ai donné l'échantillon.

JUSTINE.

Ils ſont déjà faits....

LA BARONNE, *réfléchiſſant ſur ſon jupon.*

Il me ſemble qu'il faudroit des nœuds dans ces creux ?...

JUSTINE.

Eh bien, Madame, on en mettra.

LA BARONNE.

Mais de quelle couleur ?

JUSTINE.

Blancs ?

LA BARONNE.

Non, cela ſe confondroit avec la blonde.... mais couleur de chair ?...

JUSTINE.

Cela ſera très-joli.

JOSEPHINE, *à part, en hauſſant les épaules.*

A quarante-cinq ans, porter une robe garnie de rubans couleur de roſe....

LA BARONNE.

Je n'aime que les couleurs gaies, je ne puis ſouffrir le *prune de Monſieur* & le *puce...*

JOSEPHINE.

J'entends encore une voiture qui s'arrête. (*Elle y va voir.*)

LA BARONNE, *regardant toujours son jupon.*

Quand les glands & les nœuds seront posés, cela sera véritablement charmant.

JOSEPHINE, *revenant.*

Ah, Mademoiselle Justine, c'est Madame la Marquise de Lincé !

JUSTINE *pose le jupon sur le comptoir.*

Bon !... ah, que j'en suis aise ! (*Elle court à la porte.*)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, quels transports !... Mesdemoiselles, reportez mon jupon là-haut, & ne faites voir ma robe à personne... Allons ; où sont mes gens ?... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller, la Marquise paroît.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, LA MARQUISE, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE, *à la Marquise.*

AH, Madame, enfin vous voilà revenue !.. Oserois-je vous demander depuis combien de jours ?...

LA MARQUISE.

Nous sommes arrivées cette nuit....

LA BARONNE.

Et un de vos premiers ſoins eſt de venir chez Madame Dupré ; cela me paroît tout ſimple : au reſte, à votre âge... Je vous trouve un peu maigre.....

LA MARQUISE.

Je ſuis peut-être changée, mais je me porte à merveille.

LA BARONNE.

Je me flatte que nous ſoupons enſemble lundi chez Madame de Clémont.

LA MARQUISE.

Non, Madame, je n'aurai point cet honneur, je pars demain pour trois ſemaines.

La BARONNE.

Quoi, ſi promptement !....Allons, Madame, je vous laiſſe, car ſûrement vous avez de grandes affaires ici...

LA MARQUISE.

Mais, Madame ; moi-même, n'ai-je pas troublé les vôtres ?

LA BARONNE.

Je n'étois venue ici que par haſard, comme vous le croyez bien...

JOSEPHINE, *à la baronne.*

Madame n'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit emporter ſa robe ?

LA BARONNE, *ſéchement.*

Non, gardez-la...

JOSEPHINE, *prenant le jupon qui est resté sur le comptoir.*

Il faut ôter ce jupon de dessus ce comptoir.

LA MARQUISE, *regardant le jupon.*

Ah, cela me paroît charmant !...

JOSEPHINE.

Il y aura des rubans couleur de chair dans les creux...

LA MARQUISE.

Et cette robe est à Madame ?...

LA BARONNE.

Vous la trouvez peut-être un peu jeune pour moi ; mais c'est une fantaisie de Madame Dupré...

LA MARQUISE, *regardant toujours le jupon.*

C'est une fantaisie très-gaie...

JOSEPHINE, *à part.*

Risible même...

LA BARONNE.

Adieu, Madame, je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer, mais, je vous en prie, ménagez votre santé, afin de nous rapporter cette charmante fraîcheur que vous aviez.

LA MARQUISE, *en souriant.*

Quel prix doit-on attacher à un agrément que trois mois peuvent faire perdre ?

LA BARONNE.

Mais la santé est une chose si précieuse !...

Mademoiſelle, vous direz à Madame Dupré qu'elle vienne me parler demain. Adieu, Madame. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, *& les jeunes filles qui viennent toutes auprès d'elle.*

JUSTINE.

MAIS où prend-elle donc que Madame la Marquiſe eſt changée...

JOSEPHINE.

Elle avoit bonne envie de dire qu'elle étoit enlaidie, je vous en réponds.

LA MARQUISE.

Ma chere Juſtine, j'aurois bien voulu voir Madame Dupré; j'ai beſoin d'une femme-de-chambre, je voudrois la tenir de ſa main; elle eſt ſi honnête, Madame Dupré !... Comment ſe porte-t-elle ?

JUSTINE.

A merveille, Madame, Dieu merci...elle eſt allée chez Madame de Clémont...

LA MARQUISE.

Chez ma mere ?... C'eſt ſûrement pour mon affaire. Mais j'en ai encore une autre. J'ai amené avec moi une pauvre petite payſanne, qui a, je crois, cinq ou ſix freres, & je voudrois que Madame Dupré la prît chez elle.

JUSTINE.

Pour apprendre les modes ?

LA MARQUISE.

Oui, elle n'a que quatorze ans, & elle est tout-à-fait gentille, bien douce, bien modeste. Elle a fait des pleurs en quittant son pere & sa mere ! Pauvre petite, elle est réellement intéressante : je suis sûre qu'elle conservera ici un bon cœur, de la piété & des mœurs pures ; & Madame Dupré me rendra un vrai service en s'en chargeant.

JUSTINE.

Eh, mon Dieu, Madame, certainement elle la prendra avec plaisir : Madame Dupré est si dévouée à Madame la Marquise !.... qu'elle a vu naître, à qui elle doit tout !...

LA MARQUISE.

Je l'aime aussi de tout mon cœur ; & la bonne mere, comment est-elle ?

JUSTINE.

Parfaitement bien.

LA MARQUISE, *regardant Isabelle.*

Voilà une jeune fille que je ne connois pas.

ISABELLE, *faisant la révérence.*

Je ne suis ici, Madame, que depuis trois semaines.

JUSTINE.

Ah, Madame, c'est une jolie enfant !.... Elle a une mere qui travaille en linge pour les gens du commun, mais qui n'a pas moins gagné sa vie tout doucement, quand par

malheur elle a fait une maladie de langueur ; & s'est vue réduite à la derniere misere ; alors cette jeune personne s'est mise servante de peine chez une bourgeoise qui demeure ici près, & tous les jours elle portoit son dîner & son souper à sa mere ; & puis, quand sa mere est devenue plus malade, elle passoit les nuits à la veiller, sans se vanter de cela, de façon qu'on ne l'a découvert qu'au bout d'un certain tems : la pauvre fille étoit devenue maigre comme du bois, jamais ne se plaignoit, & travailloit toujours ; enfin, Madame Dupré ayant appris tout cela, s'est chargée d'Isabelle, & la traite comme sa fille.

LA MARQUISE, *regardant Isabelle.*

O la charmante enfant !... Venez ici, ma chere Isabelle... Mon Dieu, que je la trouve jolie, depuis que je sais cela sur-tout !... Embrassez-moi, mon cœur.

(*Elle l'embrasse : Isabelle lui baise la main.*)

LA MARQUISE.

Servante de peine !... avec cet air délicat... Quelle force, quelles vertus un bon cœur peut donner !... Et votre mere, est-elle rétablie ?

ISABELLE.

Oui, Madame, graces à Dieu, & elle a repris son travail. Elle avoit vendu le peu de meubles qu'elle possédoit ; mais Madame Dupré lui en a racheté, & même de plus une belle armoire de bois de noyer : ma mere est bien heureuse à présent.

LA MARQUISE.

Bonne Madame Dupré !.... Comme vous devez l'aimer !

ISABELLE.

Oh, oui, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut le lui prouver, en ſuivant bien ſes conſeils, & en travaillant avec application. (*Elle tire une bourſe de ſa poche, & la lui donne.*) Mais, tenez, mon enfant, j'imagine que vous ſerez bien-aiſe de donner cela à votre mere; tenez, Madame Dupré trouvera bon que vous acceptiez de moi cette petite preuve d'intérêt. (*Elle l'embraſſe encore.*)

ISABELLE.

Mon Dieu, Madame, je ſuis confuſe....

JUSTINE, *bas à Annette.*

Quelle adorable jeune Dame !....

LA MARQUISE.

Juſtine, je vous en prie, n'oubliez pas ma commiſſion pour Madame Dupré, au ſujet de ma petite payſanne ; Meſdemoiſelles, je vous la recommande.

JOSEPHINE.

Ah, Madame, nous l'aimerons toutes comme ſi elle étoit notre ſœur !...

LA MARQUISE.

Allons, je compte là-deſſus, & que vous rendrez ma petite Jeannette auſſi obligeante & auſſi aimable que vous. Adieu, Juſtine ; adieu, Iſabelle....

ISABELLE.

Je voudrois remercier Madame... mais je ne peux pas... j'ai le cœur si gros.

LA MARQUISE.

Ne me parlez jamais de cela, mon enfant... Adieu, je vous charge de dire à Madame Dupré que sa bonté pour vous me la fait aimer encore davantage. Voilà véritablement une belle action, & qui doit vous inspirer une reconnoissance éternelle. (*Elle sort; toutes les jeunes filles la suivent jusqu'à la porte.*)

SCENE VI.

JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

JUSTINE.

EH bien, y a-t-il dans le monde une plus charmante Dame que cela ?...

(*Toutes à la fois.*)

Oh, pour cela non.

ISABELLE, *à Justine.*

Tenez, Mademoiselle, voyez ce qu'elle m'a donné. (*Elle lui donne la bourse.*)

JUSTINE, *après avoir compté l'argent.*

Il y a dix louis !...

ISABELLE.

O ma pauvre mere !... mon Dieu, Made-

moiselle Justine, il est tard, mais pourtant je voudrois bien porter cela ce soir à ma mere...

JUSTINE.

Cela est juste; Annette, veux-tu aller avec elle?...

ANNETTE.

Moi, de tout mon cœur, me voilà prête.

ISABELLE.

Ma chere Mademoiselle Annette, que vous êtes bonne!.... Mais Madame Dupré ne grondera-t-elle pas?....

JUSTINE, *à Isabelle.*

Non, non; j'en réponds.

JOSEPHINE, *à Isabelle.*

D'ailleurs, pour que ta tâche d'aujourd'hui soit faite, je t'aiderai quand tu reviendras, & nous nous coucherons une heure plus tard.

MARTHE.

Je lui aiderai aussi, moi, d'autant que j'ai fini mon bonnet...

JUSTINE.

Allons, vas, Isabelle...

ISABELLE.

En vous remerciant, Mesdemoiselles; je vous assure que vous n'obligez pas une ingrate.

ANNETTE.

Viens, ma chere amie. (*Elle lui donne le bras.*)

Attends, que je t'embrasse.... car je suis aise de ton bonheur comme toi-même. Allons, ne perds plus de tems ; vas-t-én bien vîte.

(*Isabelle & Annette sortent.*)

SCENE VII.

JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

(*Elles se remettent à l'ouvrage.*)

JUSTINE.

Cette pauvre Isabelle ; elle mérite bien d'être heureuse !....

JOSEPHINE.

Oh, oui, elle est si bonne !...

MARTHE.

Avec cela un air d'une modestie !... L'autre jour, un jeune Seigneur est venu dans la boutique.

JOSEPHINE.

Oui, pour acheter des fleurs ?...

MARTHE.

Justement ; eh bien, Isabelle lui a donné dans l'œil, je voyois ça, moi !...

JOSEPHINE.

Et moi aussi ; il rôdoit toujours de notre côté pour la regarder, & puis il a dit qu'elle avoit *une jolie mine*, & les plus beaux yeux !... A tout cela elle faisoit la sourde

oreille, & elle avoit comme ça la tête penchée sur son ouvrage. Il a été bien attrapé de ce qu'il n'y avoit plus de moyen de parler de ses yeux, puisqu'ils étoient baissés.... mais il s'est retourné, & il s'est mis à louer ses *paupieres*...Je vous demande si on s'est jamais avisé de penser à des *paupieres* !.... Moi, je mourois d'envie de rire...Pour Isabelle, que cela regardoit, elle étoit comme une souche, & elle faisoit la moue, si bien que le Monsieur s'en est allé avec un air tout sot & tout décontenancé.

JUSTINE.

Voilà comme une jeune fille doit se conduire, sans quoi elle s'attire le mépris de ceux même qui lui disent de pareilles balivernes... Mais parlons donc de Madame la Marquise de Lincé; mon Dieu, que je l'aime !...

JOSEPHINE.

Pourquoi donc toutes les Dames ne sont-elles pas comme cela ? Je ne le comprends pas, moi; car on dit qu'il n'y en a pas une qui n'ait envie de plaire & d'être aimée; eh bien, elles n'ont qu'à être simples, obligeantes, affables, compatissantes !... Voilà des moyens sûrs pour réussir auprès de tout le monde...Pardi, sans cela on ne gagne le cœur de personne...vouloir être aimée sans bonté, cela n'a pas de raison.

JUSTINE.

On frappe !...

JOSEPHINE.

J'y vas. (*Elle se leve, & va à la porte.*)

JUSTINE.

C'est peut-être Madame Dupré.

JOSEPHINE, *revenant.*

C'est une vieille Milady, nouvellement débarquée, car elle a un terrible baragouin, & qui demande des chiffons dans sa voiture. Je vais lui porter quelques vieux gardes-boutique, qui sont-là dans un carton, & elle achetera cela, comme tout ce qu'il y a de plus nouveau...

JUSTINE.

Fi donc, Josephine! Est-ce qu'il faut tromper une Dame, parce qu'elle est étrangere? Enfin, les plus petites tromperies, & dans les moindres choses, ne sont-elles pas toujours contre la probité? D'ailleurs, par une semblable conduite, vous nuiriez même aux vrais intérêts de Madame Dupré; car le marchand qui n'est pas honnête, en est bientôt puni par la perte de sa réputation, de son crédit & de ses pratiques.

JOSEPHINE.

Voilà un raisonnement clair comme le jour; on ne me prendra plus à surfaire, allez, m'en vlà guérie: mais cependant je vendrai à cette Dame Angloise un peu plus cher qu'à celles qui prennent d'habitude ici.

JUSTINE.

Il ne faut rançonner personne; mais vous

ſavez bien que le prix des pratiques n'eſt pas celui des étrangers.

(*Joſephine prend un carton , & ſort.*)

MARTHE.

Ma foi, il y a des pratiques qui paient ſi mal, qu'elles ne méritent guere cet égard.

JUSTINE.

Auſſi, quand cela eſt reconnu, on leur vend plus cher, & cela eſt juſte; mais il y a des bornes que la conſcience ne permet pas de paſſer; &, comme dit Madame Dupré, jamais rien ne peut autoriſer un marchand à devenir uſurier.

MARTHE.

J'entends, je crois, la voix de Madame Dupré.

JUSTINE.

Oui, elle parle à Joſephine...

MARTHE.

Ah, les voilà!



SCENE VIII.

Madame DUPRÉ, JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

Madame DUPRÉ.

ALLONS, Joſephine, fermez la boutique; il eſt neuf heures...

JUSTINE.

Madame, ſavez-vous l'hiſtoire d'Iſabelle?

Madame DUPRÉ.

Oui, j'ai trouvé Joſephine à la porte, au carroſſe d'une Dame, & elle m'a conté la générosité de Madame la Marquiſe de Lincé, qui ne me ſurprend point; car je ſais d'elle mille traits de ce genre. Mais, Meſdemoiſelles, montez là-haut, vous attendrez Annette & Iſabelle pour ſouper, &, pendant ce tems, je cauſerai avec Juſtine; j'ai quelque choſe à lui dire. Allez... (*Joſephine & Marthe ſortent.*)



SCENE IX & derniere.

Madame DUPRÉ, JUSTINE.

Madame DUPRÉ.

JE viens, comme vous savez, de chez Madame de Clémont, qui m'a chargée de chercher une femme-de-Chambre pour Madame la Marquise de Lincé ; elle me demande un bon sujet, une fille enfin dont je puisse répondre, & j'ai jetté les yeux sur vous, ma chere Justine...

JUSTINE.

Moi, Madame, vous quitter, après tout ce que je vous dois ! il n'y a point d'avantages qui puissent me tenter à ce prix.

Madame DUPRÉ.

Mon enfant, je fais certainement un grand sacrifice en vous cédant ; mais Madame de Clémont est ma bienfaitrice ; je me trouve trop heureuse de pouvoir lui donner cette preuve d'attachement, & je vous demande en grace d'y consentir.

JUSTINE.

Mon Dieu ; Madame, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez ; cependant...

Madame DUPRÉ.

Vous aurez dans Madame de Lincé une maîtresse bonne, vertueuse...

JUSTINE.

Je le sais ; Madame, & sûrement, sans le chagrin que j'ai de vous quitter, j'entrerois à son service avec la plus grande joie....

Madame DUPRÉ.

Elle part demain ; il faut, Justine, partir avec elle ; je l'ai promis à Madame de Clémont, qui le desire beaucoup.

JUSTINE.

Quoi, sitôt ?

Madame DUPRÉ.

Oui, mon enfant ; dès qu'on se décide à une chose, on doit y mettre toute la bonne grace qu'on peut.

JUSTINE.

Mais, Madame, je n'ai pas d'idée du service d'une Dame, ni de la maniere dont il faut se conduire dans une grande maison.

Madame DUPRÉ.

Il faut être polie avec tous les Domestiques, n'avoir de familiarité avec aucun, & vous serez considérée de tous. Vous aurez une compagne ; témoignez-lui beaucoup d'égards, mais ne vous liez avec elle qu'après une longue connoissance, & quand vous serez sûre qu'elle est aussi honnête que vous.

JUSTINE.

Et, si elle est méchante, envieuse ?

Madame DUPRÉ.

Vous n'en serez pas votre amie ; & en

remplissant bien votre devoir, vous n'aurez rien à craindre d'elle.

JUSTINE.

Mais si elle me noircit auprès de ma maîtresse ?

Madame DUPRÉ.

Les maîtres, qui ont sur nous l'avantage de l'éducation, ont, par cette raison, en général, plus d'esprit que nous, & savent fort bien discerner les motifs qui nous font agir. D'ailleurs, il ne faut pas être bien fin pour distinguer la méchanceté du zele, les envieux se trahissent eux-mêmes à toute minute, & le moins rusé les voit venir d'une lieue....

JUSTINE.

J'aurai un grand bonheur, c'est que Madame de Lincé est la bonté même, qu'elle n'a jamais de caprice, d'humeur....

Madame DUPRÉ.

Justine, il n'y a personne de parfait sur la terre ; il faut vous attendre à cela ; mais quand on trouve dans une maîtresse de la justice & un bon cœur, on doit tout supporter sans peine.

JUSTINE.

Vous croyez que Madame de Lincé a des défauts ?....

Madame DUPRÉ.

Je ne lui en connois point ; je sais seule;

ment qu'on ne peut manquer d'en trouver à la personne qu'on voit tous les jours, sur-tout lorsqu'elle n'a nul intérêt à nous plaire, & que rien ne l'oblige à se contraindre avec nous. D'ailleurs, une Dame n'a-t-elle pas ses chagrins particuliers ? Peut-elle être dans tous les momens de la même humeur ? Souvent elle sera brusque, parce qu'elle est distraite & occupée d'affaires ; & on l'accusera de caprices, parce qu'elle est dans la peine. Il faut souffrir tout cela avec patience, & vous dire, quand vous verrez votre maîtresse en mauvaise disposition : elle est peut-être malade, ou tourmentée par quelque chagrin secret... alors, Justine, au lieu d'être aigrie par une vivacité, ou pour un propos dur, vous la plaindrez, & elle vous intéressera encore davantage.

JUSTINE.

Mais comment faudra-t-il m'y prendre pour lui plaire, pour m'en faire aimer ?

Madame DUPRÉ.

En vous attachant véritablement à elle : si vous l'aimez, elle vous aimera : ce moyen seul peut réussir ; n'en cherchez point d'autres, vous vous abuseriez. Eh, n'est-il pas naturel d'aimer celle qui nous donne de quoi vivre, qui s'occupe de notre bonheur & de nos petits intérêts, qui protege notre famille, qui ne nous desire que du bien, celle enfin qui

nous fera soigner & subsister dans notre vieillesse, si nous la servons avec fidélité ?... Tout le malheur des Domestiques vient de s'exagérer les défauts de leurs maîtres, de ne point assez penser à leurs bonnes qualités, de sentir vivement leurs torts, & foiblement leurs bienfaits. Qu'arrive-t-il de là ? Qu'on n'a nul attachement pour son maître, & qu'on n'en est pas aimé. Quand on ne sert point avec affection, on n'est plus qu'un esclave ; & tout devoir trouvé pénible & dur, n'est jamais rempli qu'à moitié.

JUSTINE.

Oh moi, j'aimerai ma maîtresse de toute mon ame, j'en suis bien sûre.

Madame DUPRÉ.

Alors vous serez parfaitement heureuse. Je vous exhorte, ma chere Justine, (telle liberté qu'elle puisse vous permettre) à ne jamais avec elle sortir des bornes du plus profond respect. Mon enfant, l'on n'est bien que lorsqu'on est à sa place ; quand on la quitte, on vous y fait rentrer, & c'est cela qui est vraiment humiliant & fâcheux ! Enfin, ne parlez jamais de votre maîtresse à qui que ce soit que pour en dire du bien : vous devez cacher ses défauts, & vous glorifier de ses bonnes qualités. Quand je servois Madame de Clémont, je me souviens que j'étois plus fiere, lorsqu'on la vantoit, que si on m'eût louée

moi-même ; je me regardois dans sa maison comme dans ma famille ; je n'avois d'intérêts que les siens ; loin de songer à tirer ; à me faire donner , je ne m'occupois que des moyens de lui épargner de la dépense ; je vivois bien avec mes camarades ; je n'avois jamais de dispute avec personne : mais si je voyois quelque domestique se mal conduire & faire du tort à ma maîtresse , après m'en être bien assurée , (car il ne faut pas soupçonner légérement , j'en avertissois sans balancer. De cette maniere , dans les quinze ans que j'ai servi Madame de Clémont , je puis me vanter de lui avoir été d'une très-grande utilité , & d'avoir établi un excellent ordre dans sa maison. J'en suis bien récompensée , d'abord par le témoignage de ma conscience , & enfin par les bienfaits sans nombre de cette bonne maîtresse. J'avois pour compagne une fille avare , intéressée , qui n'avoit d'autre idée que celle d'accrocher des présents & d'accumuler des profits : elle est sortie de chez Madame de Clémont avec beaucoup de robes , de linge , & environ cinq à six mille francs d'argent comptant , qu'elle avoit acquis aux dépens de la probité. Comme elle s'étoit payée par ses mains , elle n'a point eu de récompense ; elle a perdu pour de petites pilleries qui ne lui ont pas assuré de pain , & sa réputation , & une pension ; & moi , qui n'avois rien amassé

on m'a fait une fortune qui ſurpaſſoit toutes mes eſpérances. C'eſt ainſi, Juſtine, qu'indépendamment de la religion & de la vertu; notre intérêt ſeul devroit nous décider à nous conduire honnêtement. Mettez-vous bien ces idées dans la tête, que les maîtres jugent parfaitement leurs domeſtiques; qu'ils ont quelquefois la foibleſſe de tolérer les fripons, mais qu'ils ne les récompenſent jamais; & que tous les profits, & même toutes les voleries qu'on peut faire dans une maiſon en quinze ans, ne valent pas le ſort qu'un bon maître aſſure toujours à un domeſtique ſincerement affectionné.

JUSTINE.

Je vous écoute, Madame, avec autant de plaiſir que d'attention; car ces raiſonnements-là ſont trop clairs pour être au-deſſus de ma portée: & je penſe d'ailleurs, que dans tous les états de la vie, la ſatisfaction de ſoi-même & une bonne réputation, valent tous les tréſors du monde.

Madame DUPRÉ.

Conſerve ces honnêtes ſentiments, ma chere fille, ſois toujours pieuſe, vertueuſe; préfere l'honneur à tout; & dans ton humble condition, tu ſeras reſpectable, honorée, & la fortune même viendra chercher & préviendra tes vœux. Mais montons là-haut, allons retrouver ma mere, elle ſera bien-aiſe

d'apprendre ce détail ; car elle est attachée à la famille de Madame de Clémont, autant que je le suis moi-même. Viens, mon enfant. (*Elle la prend sous le bras. Elles sortent.*)

FIN.

LA

LINGERE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Madame DUROCHER, *Marchande Lingere.*

SILVIE, *Fille de Madame Durocher.*

ALINE, *jeune apprentie.*

GEORGETTE, *Fille de boutique.*

Madame BERTRAND, *Marchande d'étoffes, Niece de Madame Durocher.*

GOGO, *âgée de six ans, fille de Madame Bertrand.*

CATHERINE, *servante de Madame Durocher.*

La Comtesse D'OLSEY.

La Scene est à Paris, chez Madame Durocher.

LA

LA

LINGERE,

COMÉDIE.

Le plus beau droit des vertus malheureuses,
Est la faveur des ames généreuses.
J. B. ROUSSEAU.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une chambre.

ALINE, *seule.*

(Elle tient une boîte d'or, une bourse pleine d'argent, & un billet.)

O CIEL, que ferai-je !... Comment se peut-il qu'on soit entré dans ma chambre, qu'on ait mis sur ma table cette boîte, cet argent, ce billet, sans que personne ait été vu dans la maison !.... Catherine n'est pas fille à se laisser corrompre ; elle est honnête... Je ne

puis soupçonner que Joseph, le petit marmiton... Je n'ai que faire de lire cè billet; je ne sais que trop d'où tout cela vient!... Infames présens!... & ce Marquis d'Olsey est justement le Colonel de mon pere! mon pauvre pere! comment le tirerai-je de là?..... Qui m'auroit dit que je verserois tant de larmes, en apprenant des nouvelles de mon pere!.... Oh, que je serois heureuse, si je pouvois le voir, l'embrasser!... Mais le secret est nécessaire... sa sûreté, sa vie dépendent de ma discrétion. Ah, Dieu!... & ce méchant Marquis d'Olsey est son Colonel! & je ne puis, dans cet embarras, me confier à Madame Durocher!... Ciel! quelqu'un vient; cachons vîte cette boîte & cet argent... (*Elle les met dans sa poche.*)

SCENE II.

ALINE, CATHERINE.

CATHERINE.

MADEMOISELLE Aline..... je vous cherchois... Mais, bon Dieu, comme vous avez les yeux rouges; vous avez pleuré, je gage?

ALINE.

Non, Catherine, je vous assure... Mais, dites-moi, avez-vous vendu mes habits?

CATHERINE.

Pas encore. Tenez, s'il faut vous avouer la vérité, j'ai des suspicions dans la tête... des scrupules, enfin... Une jeunesse comme vous, vendre comme ça toutes ses nippes, & en cachette, ça sonne mal...

ALINE.

Mais ne vous ai-je pas dit, Catherine, que j'avois en Bourgogne une vieille tante dans la misere, qu'elle m'a fait écrire pour me demander des secours, & que je veux vendre mes habits pour lui en envoyer!

CATHERINE.

Oui, une vieille tante, vous m'avez dit ça. Que diantre! vendre ses hardes pour *une vieille tante*, c'est bien fort. Si c'étoit pour une mere ou un pere, je le croirois volontiers; mais vous êtes orpheline, nous savons ça; & cette *vieille tante*, qui vient là tout d'un coup, me met martel en tête.

ALINE.

Ne vous souvenez-vous pas que j'ai reçu hier une lettre?

CATHERINE.

Oui, je vous ai surprise comme vous la lisiez en pleurant à chaudes larmes.

ALINE.

Eh bien, cette lettre étoit de ma pauvre tante...

CATHERINE.

Et si au lieu de cela, c'étoit un billet doux...

Dame; excusez... vous n'avez que quinze ans; & vous êtes si gentille !...

ALINE, *tirant une lettre hors sa poche.*

Eh, Catherine, regardez si cela ressemble à une lettre d'amour... Vous ne savez pas lire, mais voyez comme ce papier est sale & grossier.

CATHERINE, *regardant la lettre.*

Non, il n'y a qu'un beau Monsieur que je soupçonne, & sûrement il n'écriroit pas là-dessus. Oh, les billets doux ont une autre mine que ça. D'abord, faut qu'il y ait du doré, & puis y sont tout petits, tout petits... J'en ai vu, da !... J'ai servi la veuve d'un Avocat, qu'en recevoit à foison; elle n'étoit pas jolie comme vous, mais elle étoit riche; ça revient au même.

ALINE.

Vous vous rappellez bien que c'est cette même lettre que je tenois hier quand vous êtes entrée dans ma chambre ?

CATHERINE.

Oui, je la reconnois; c'est ce gribouillage-là qui vous faisoit pleurer, c'est vrai; & sûrement n'y a non plus d'amourettes là-dedans que dans mon œil, j'en conviens. Vlà à présent que je crois à la vieille tante, d'autant que depuis deux ans que vous êtes ici en apprentissage, je ne vous ai jamais vu faire la plus petite menterie... Mais pourquoi voulez-vous cacher ça à not' maîtresse, Madame Durocher ?

ALINE.

Je vous le répete, c'est que je crains qu'elle ne veuille s'opposer à la vente des mes habits.....

CATHERINE.

Mais elle est si bonne !...

ALINE.

Sans doute, & elle m'offriroit de m'avancer de l'argent...

CATHERINE.

D'autant que cette Dame qui vous a éduquée & placée ici, le lui rendroit...

ALINE.

C'est ce que je veux éviter ; j'ai déjà tant d'obligations à cette Dame, que je rougirois de lui demander encore de nouvelles graces : il est bien plus simple de me défaire de ces habits, dont je me passerai à merveille, & que même je ne portois jamais...

CATHERINE.

Mais vous n'avez gardé que la robe que vous avez sur vous ?...

ALINE.

Si fait, si fait, j'en ai encore une autre.....

CATHERINE.

Moi, à votre place j'écrirois à cette Dame, au sujet de votre tante ; elle lui feroit donner des secours...

ALINE.

Eh, vous avez donc oublié que cette Dame voyage, qu'elle est en Italie..... (*à part.*)

Hélas, que n'est-elle ici, elle m'auroit protégée !

CATHERINE.

En Italie !... c'est donc bien loin ?

ALINE.

Il faut un mois pour avoir une réponse.

CATHERINE.

Ah, Jesus ! Eh que diantre va-t-on faire dans un pays perdu comme ça ?

ALINE.

Enfin, ma chere Catherine, vous m'avez promis de vendre mes habits...

CATHERINE.

Eh bien, j'irai à la vieille fripperie tout-à-l'heure, v'là qu'est dit... Je vois bien que vous faites une bonne action ; mais pas moins le secret de ça me tarabuste....

ALINE.

Demain vous pouvez le dire, je l'avouerai moi-même à Madame Durocher.

CATHERINE.

Demain ?

ALINE.

Oui, je ne vous demande de la discrétion que jusqu'à demain.

CATHERINE.

Allons, je ne dirai mot ; vous pouvez vous fier là-dessus. Mais, à propos, Mademoiselle Aline, parlons donc du beau Monsieur qui vous a tant regardée dimanche dernier à la messe.... savez-vous qu'il est venu ce matin à

la boutique ? Madame Durocher étoit sortie ; moi, je gardois la maison pendant que vous étiez à l'Eglise. J'étois dans la salle basse à plaiser ; vlà qu'un cabriolet s'arrête à la porte, & puis je vois entrer le beau Monsieur : Dame, j'ai été toute stupéfaite ; il est venu vers moi, *dar*, *dar*... & y m'a demandé Madame Durocher... *Monsieur, elle est à l'Office, c'est aujourd'hui Fêtè*.... Là-dessus y s'est pris à dire qu'il voudroit bien acheter du bazin, des dentelles... Tout en parlant, y regardoit de côté & d'autre ; je gagerois qu'y vous cherchoit... Moi, pour voir ce qu'il diroit, j'ai appellé Joseph, qu'est accouru, » Joseph, » ai-je fait, Mademoiselle Aline est-elle sor- » tie, que vous sachiais ? ... Oui, Made- » moiselle Catherine. ... Ah, j'en suis fâ- » chée, j'ai fait, elle auroit dit à Monsieur » combien nous avons de bazin rayé, moi » je ne le sais pas, » Ma fine, quand y vous a entendu nommer, il est devenu de toutes les couleurs ; je n'ai fait semblant de rien, & y m'a questionnée su vous tout du long, & y s'est en allé....

ALINE.

Catherine, vous avez fort mal fait de lui parler de moi, & de répondre à ses questions.

CATHERINE.

Oh, ce n'étoit que pour voir la mine qu'il feroit ; car je vous réponds que je hais bien

ces vilains hommes-là, qui veulent enjoler les filles... A présent que je sais le mauvais dessein de celui-ci, je vous promets que, s'il s'adresse encore à moi, je le rembarrerai de la bonne façon... Ah, j'oublie de vous dire : en s'en allant, il a voulu me donner un louis ; mais je l'ai refusé tout net, parce que je n'avois rien fait pour mériter ça, & que c'étoit apparemment pour me gagner à cause de vous... Oh, cette pensée-là m'a mortifiée au vif !... Je suis sûre que j'étois rouge comme du feu....

ALINE.

C'est lui qui devoit rougir, s'il avoit une méchante intention....

CATHERINE.

C'est vrai. Il a beau être un grand Seigneur ; la pauvre Catherine, dans ce moment-là, avoit le degré sur lui.

ALINE.

Enfin, il connoîtra que, dans notre état, Catherine, on peut avoir des sentiments plus nobles que dans le sien.

CATHERINE.

Vous êtes bien bonne ; Mamselle, de me dire comme ça, *notre état* ; vous êtes éduquée ni plus ni moins qu'une Demoiselle ; vous savez lire, écrire, vous avez dans la tête tout plein de belles choses, & je ne sais combien de livres ; oh, il y a de la différence de vous à moi, & une bien grande.

ALINE.

Il est vrai que ma chere Bienfaitrice m'a donné une éducation fort au-dessus de mon état ; mais enfin, je n'en suis pas moins la fille d'un paysan.

CATHERINE.

C'est toujours beau à vous de vous souvenir de ça. Il y en tant qui l'oublient !..... Mais que je vous acheve donc mon histoire. Je *sais* le nom du Monsieur ; y s'appelle le Marquis d'Olsey, y loge à deux pas d'ici, chez sa mere Madame la Comtesse d'Olsey...

ALINE.

Il a une mere ?

CATHERINE.

Vraiment oui, & qu'est une brave femme...

ALINE.

Comment savez-vous tout cela ?...

CATHERINE.

Par Joseph... C'est un petit garçon rusé s'il en fut jamais, & qui n'ignore de rien..

ALINE, *à part.*

Il a une mere !.... Il me vient une idée... (*Elle rêve.*)

CATHERINE.

Je crois que j'entends Madame Durocher & Mademoiselle Silvie....

ALINE.

Catherine, ma chere Catherine, songez à mes habits... mais, mon Dieu, c'est fête aujourd'hui...

CATHERINE.

Ça ne fait en rien : comme c'est pour faire une bonne action, la femme à la vieille fripperie dont je vous ai parlé, les achetera ; c'est une de mes connoissances, je me charge de cela, & elle en donnera même un prix raisonnable ; ainsi soyez tranquille. La fille de not' maîtresse n'est pas dans vot' confidence?...

ALINE.

Mademoiselle Silvie ? Non, sûrement.

CATHERINE.

Elle vous aime bien pourtant.

ALINE.

C'est à cause de cela ; elle auroit peut-être voulu engager sa mere à m'avancer de l'argent.

CATHERINE.

Pardi, vous avez une belle occasion pour emprunter... Et Georgette, la fille de boutique, n'en fait rien non plus ?...

ALINE.

Pas un mot.

CATHERINE.

J'en suis bien-aise, car je ne l'aime guere ; que le mal que je lui veux, m'arrive ; mais pourtant elle a une mauvaise langue, elle est trigaude. Prenez garde qu'elle ne vous fasse quelque paquet auprès de Madame Durocher ; je l'entends souvent lâcher des mots à double entente ; je vous avertis de ça..... Allez, c'est une maligne piece. Mais chut..... bouche close... vlà Madame Durocher.

ALINE.

Chere Catherine, je me recommande à vous...

CATHERINE.

N'ayez point de crainte ; ne ſçavez-vous pas que je me mettrois au feu pour vous faire plaiſir...

ALINE.

Oh ma chere bonne fille !...

CATHERINE.

Paix, on vient... Adieu, je vas ſortir pour votre affaire. (*Elle ſort.*)

ALINE.

Allons réfléchir à mon nouveau projet.

SCENE III.

Madame DUROCHER, ALINE.

Madame DUROCHER, *arrêtant Aline.*

OU allez-vous, Aline ?

ALINE.

Dans ma chambre, Madame.

Madame DUROCHER.

Reſtez un moment, je voudrois vous parler. Aline, vous avez quelque chagrin ſecret ; depuis deux jours, vous n'êtes pas dans votre état ordinaire ?...

ALINE.

Moi, Madame ?.....

Madame DUROCHER.

Vous rougissez, vous avez les larmes aux yeux... qu'est-ce que cela signifie?

ALINE.

En vérité, Madame.... Je n'ai rien à vous dire...

Madame DUROCHER.

Vous m'êtes confiée, je dois répondre de votre conduite; ainsi, puisque vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert, je vous préviens que je vous veillerai de si près, que je découvrirai le mystere que vous me cachez. Est-ce qu'une fille à votre âge doit avoir des secrets?

ALINE.

Mais je n'en ai point...

Madame DUROCHER.

Cela suffit; je vois qu'il est inutile de vous questionner davantage. Allez.

ALINE, *à part en s'en allant.*

O mon Dieu! Faut-il encore supporter l'affront d'être soupçonnée!... (*Elle sort en pleurant.*)



SCENE IV.

Madame DUROCHER, *seule.*

ELLE pleure..... Elle est toute tremblante.... Il y a quelque intrigue ; quelque amourette en l'air... Cependant elle n'a que quinze ans, & elle paroît avoir tant de sagesse & de modestie ! & même de fierté ; car, malgré sa douceur, elle est fiere au fond... mais elle est si jolie, si remarqnable !.... tout cela me tracasse.... J'interrogerai ma fille & Georgette, peut-être m'apprendront-elles quelque chose.

SCENE V.

Madame DUROCHER, SILVIE, en *robe à la Polonoise*, GEORGETTE.

Madame DUROCHER.

AH, justement les voilà... Approchez, Silvie... (*regardant sa robe.*) Mais, comme vous voilà fagottée ?....

SILVIE.

Ah, maman, je mourois d'envie d'avoir une robe à la Polonoise... c'est si commode, si joli !..... sur-tout par derriere ; regardez donc.... (*Elle se retourne.*)

Madame DUROCHER.

Fort bien... Et les nœuds de rubans, rien n'y manque.

GEORGETTE.

Oh, Mademoiselle est au parfait comme ça !.....

Madame DUROCHER.

Et qu'est-ce qu'elle a sur la tête, comme une grosse tourtiere ?

SILVIE.

C'est un chapeau.

Madame DUROCHER.

Ah ça, ma fille, êtes-vous folle de vous équiper de la sorte ?

SILVIE.

Comment donc, maman ?

Madame DUROCHER.

Savez vous à quoi vous ressemblez ? A une Danseuse de corde.

SILVIE.

Oh pourtant, maman, les Dames mêmes ne portent pas d'autres habits aujourd'hui.

Madame DUROCHER.

Mais les Dames font faire leurs Polonoises par de bonnes couturieres, & paient douze francs de façon. Les Dames prennent leurs chapeaux chez les meilleures marchandes de modes ; êtes-vous en état de faire toute cette dépense ? Non ; vous n'avez donc pas l'air d'une Dame, & vous ne passerez que pour une petite Bourgeoise ridiculement habillée ;

ou bien ; si vous joignez à toutes ces fanfreluches-là des airs évaporés, ce n'est pas pour une Dame qu'on vous prendra, ni pour la fille d'une honnête Marchande, mais pour ce qu'il y a de pis... Fi donc.... Voilà tout ce qu'on peut gagner à vouloir sortir de son état.

SILVIE.

Maman, je vais me déshabiller.

Madame DUROCHER.

Vous ferez fort bien ; mais auparavant ; écoutez-moi... Savez-vous pourquoi Aline est si triste depuis hier matin ?...

SILVIE.

Non, maman ; mais il est vrai qu'elle est bien pensive, & naturellement elle n'est pas boudeuse ni sournoise.....

GEORGETTE.

Toute la nuit elle n'a fait que geindre & sangloter, si bien que je n'en ai pas fermé l'œil. Je lui ai demandé par trois fois : Mademoiselle Aline, qu'avez-vous donc ?.... *Je suis enrhumée du cerveau*, dit-elle, *je suis enchifrenée.*

Madame DUROCHER.

Vous êtes sûre qu'elle pleuroit ?...

GEORGETTE.

O mon Dieu, Madame, très-sûre. Et puis, elle n'a ni bu ni mangé...

Madame DUROCHER.

Et elle ne vous a fait aucune confidence ?

Oh, n'y a pas de crainte, Mademoiselle Aline eſt ſi haute... Parce qu'elle lit dans l'Hiſtoire & la Géographie, elle croit qu'on n'eſt pas digne de lui délier le cordon de ſes ſouliers... Pourtant, on la vaut bien; défunt ma mere étoit tapiſſiere dans la rue des Lombards.

Madame DUROCHER.

Voilà de belles raiſons. Eſt-ce que vous croyez, Georgette, que nous n'avons de valeur que par notre naiſſance? Ces idées-là ſont ridicules dans des nobles, ainſi en nous elles ſont encore plus ſottes... Vous valez bien Aline, parce que vous êtes fille d'une tapiſſiere! Qu'eſt-ce que votre mere fait à cela, je vous prie? Il s'agit de ſavoir ſi vous êtes auſſi honnête, auſſi adroite, auſſi bien élevée qu'Aline: voilà comment vous vaudriez autant qu'elle. Et puis, pourquoi dites-vous qu'elle eſt haute?... Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas familiere; mais peut-on voir une fille plus douce, plus ſoumiſe, moins raiſonneuſe?...

SILVIE.

Oh, pour cela non; Aline eſt la bonté même, elle ne mépriſe perſonne, elle ne médit jamais, & avec cela a tant d'eſprit, elle ſait de ſi belles choſes... Elle m'a appris cinq ou ſix Fables de la Fontaine qui ſont charmantes; maman, vous ne le trouvez pas mauvais?...

Madame DUROCHER.

Non sûrement ; vous faites très-bien, Silvie : quand on n'envie pas les personnes qui en savent plus que nous, on profite de leur science ; & c'est comme cela, mon enfant, qu'on trouve toujours son compte à n'être pas méchante ; on en retire utilité & plaisir... Mais, allez, Silvie, changer de robe, je vous prie, & puis vous irez tantôt vous promener aux Champs Elisées, avec Madame Bertrand & Aline.

SILVIE.

Maman, je vous demande la permission d'aller plutôt aux boulevards neufs.

Madame DUROCHER.

Pourquoi donc ? Vous aimiez tant les Champs Elisées...

SILVIE, *embarrassée.*

Oh, c'est que....

Madame DUROCHER.

Eh bien ?

GEORGETTE.

C'est que les deux dernieres fois...

Madame DUROCHER.

Mais achevez....

GEORGETTE.

Nous avons été suivies par un Monsieur...

Madame DUROCHER.

Et ... Aline étoit avec vous ?

GEORGETTE.

Vraiment oui... & le Monsieur n'en avoit

Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Silvie, allez un peu donner l'œil au dîner... ensuite vous ferez deux regles d'arithmétique, & vous copierez trois pages dans l'Imitation....

SILVIE.

Maman, je ne pourrai pas finir tout cela avant dîner.

Madame DUROCHER.

Non; mais toujours mettez-vous à l'ouvrage; car vous savez bien que vous ne sortirez, & que vous n'irez vous divertir, que quand cela sera fait.

SILVIE.

Oui, Maman. (*Silvie sort.*)

Madame DUROCHER.

Georgette, emmenez la petite; mais auparavant viens me baiser, Gogo.

GOGO, *allant l'embrasser.*

J'ai été frisée, voyez-vous, tatan, & j'ai de beaux *cocas* tout neufs; y' sont rouges... (*Elle montre ses souliers.*)

Madame BERTRAND.

Oui, mais je parie que le petit doigt de tatan lui dira que tu n'as jamais voulu te tenir pendant qu'on te frisoit, & que tu as fait enrager la Coëffeuse.

GOGO.

Dame, pourquoi est-ce qu'elle m'arrachoit les cheveux?..... & qu'elle étoit si long-tems après moi?

Madame BERTRAND.

Il faut bien souffrir pour être belle.

GOGO.

Mais est-ce qu'il faut être belle ?

Madame DUROCHER.

Non, mon enfant : il faut être bonne & obéissante, voilà ce qui est nécessaire ; mais puisque ta maman aime à te voir frisée, tu dois, pour lui plaire, te bien tenir quand on te coëffe ; car une fille n'est chérie de tout le monde, que lorsqu'elle est bien soumise à son papa & à sa maman.

GOGO, *à Madame Bertrand.*

Eh bien, maman, je ferai tout ce que tu voudras ; mais pourtant j'aimerois mieux lire tous les jours une page de plus, que de me laisser friser.

Madame DUROCHER.

Allons, va jouer là-dedans, mon petit rat.

GEORGETTE, *lui tendant la main.*

Venez, mon chou...

GOGO.

Oh, j'irai bien seule... (*Elle sort en courant.*)

Madame BERTRAND.

Quel salpêtre !....

Madame DUROCHER.

Georgette, suivez-la. (*Georgette sort.*)

SCENE VII.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND.

Madame DUROCHER.

EN vérité, ma niece, votre petite a raiſon de ſe plaindre de la friſure que vous lui faites ſouffrir; quoiqu'elle n'ait que ſix ans, je n'ai pas voulu dire cela devant elle, car il ne faut jamais blâmer une mere en préſence de ſon enfant.

Madame BERTRAND.

Mais, ma tante, c'eſt qu'elle eſt ſi gentille comme cela!

Madame DUROCHER.

Point du tout: ſes cheveux ſans friſure ſont beaucoup plus jolis à voir que ce tapéſerré; & ce placage de pommade & de poudre, qui la fait paroître noire comme une taupe. D'ailleurs, ce qui eſt beaucoup plus important, en lui faiſant prendre de ſi bonne heure l'habitude d'être ſi long-tems à ſe coëffer, vous l'accoutumerez à perdre ſon tems, & vous en ferez une coquette, une dépenſiere & une fainéante.

Madame BERTRAND.

Le Ciel m'en préſerve! j'eſpere, ma chere tante, que vos bons conſeils me garantiront d'un pareil malheur.

Madame DUROCHER.

Ma niece, puiſque mes avis ne vous déplaiſent pas, j'ai encore quelques petites choſes à vous dire touchant votre enfant. Vous lui faites des contes bleus qui ne riment à rien. A quoi bon lui perſuader *qu'un petit doigt parle*, & vous dit tout ce qu'elle fait? Cela ne ſert qu'à la rendre niaiſe & enfant plus long-tems, & à diminuer ſa confiance en vous, quand elle ſaura que vous inventiez toutes ces balivernes-là. Elle ſe ſouviendra que vous lui faiſiez des menſonges ſans néceſſité, & elle ne vous croira plus quand vous lui direz la vérité. Il ne faut jamais tromper les enfants, & l'on doit toujours leur parler raiſon, ſuivant leur portée. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux lui dire tout bonnement que vous ſavez tout ce qu'elle fait, parce que vous la veillez, vous l'obſervez; & que vous la devinez, parce que vous avez de la raiſon & plus d'eſprit qu'elle?... L'enfant, de cette maniere, vous conſidérera davantage, & s'accoutumera à porter reſpect à l'âge & à l'expérience; ce qui eſt une bonne choſe, & qui préſerve les jeunes gens de bien de folies. Enfin, dès que nous cauſons ici à cœur ouvert, il y a encore une minutie dont il faut que je vous reprenne; votre petite fille vous tutoie, & je vous avoue que cela me choque beaucoup...

Madame BERTRAND.

Ah ; ma tante ! c'est un vrai plaisir pour moi, j'en conviens ; je veux accoutumer mon enfant à m'aimer.....

Madame DUROCHER.

Vous avez raison, mais vous vous y prenez mal. Une fille ne doit pas traiter sa mere comme une camarade ; c'est contre l'ordre. En vous ravalant, vous perdrez de votre prix, par conséquent vous serez moins faite pour être aimée, & l'on vous aimera moins ; cela est sûr ; croyez que si l'on ôtoit du cœur d'une bonne fille le respect qu'elle a pour sa mere, on en ôteroit la moitié de son amitié. Je ne vous dis pas qu'il faille être sévere, & garder son quant à soi avec ses enfants, tant s'en faut ; nous devons gagner leur confiance, & ne leur montrer que de la condescendance & de la cordialité. N'inspirons pas de crainte, mais sachons mériter le respect. *La familiarité engendre le mépris* ; c'est bien vrai, elle n'a jamais servi qu'à cela, sur-tout de la part des peres & meres.

Madame BERTRAND.

Je comprends cela, ma tante, & j'en ferai mon profit, je vous assure. Je voudrois bien que ma fille fût un jour aussi-bien élevée que Silvie ; je n'épargnerai rien pour lui donner de l'éducation.

Madame DUROCHER.

C'est le plus grand présent que nous puissions

sions laisser à nos enfants. Que comptez-vous faire apprendre à Gogo ?

Madame BERTRAND.

J'aurois quelque envie de lui donner un maître de musique pour le chant.

Madame DUROCHER.

Je ne vous le conseille pas. Le chant & la danse sont deux talents fort inutiles par eux-mêmes, & très-dangereux dans notre état.

Madame BERTRAND.

J'entends bien ce que vous voulez dire, ma tante ; mais nous sommes d'une assez bonne famille, & assez à notre aise, pour ne devoir pas craindre de pareils inconvénients.



Madame DUROCHER.

Avec tout cela nous ne sommes que des bourgeois & des marchands, & malheureusement on a vu plus d'une fois entrer à l'Opéra des filles de parents qui nous valoient. (*) Je sais bien que, Dieu merci, il est très-rare

(*) On ne veut faire dans cet Ouvrage la critique d'aucun état, & l'on croit que dans tous, on peut trouver des vertus. On ne parle ici que des jeunes filles séduites, qui entrent au spectacle contre le gré de leurs parents. Celles-là certainement méritent d'éprouver tout le poids du mépris & de l'exécration publique ; on doit même penser avec plaisir, que l'excès de leur infamie, leurs remords & la perte de leur jeunesse ne peuvent manquer tôt ou tard de venger leurs parents infortunés. Elles ont renoncé à toutes les vertus de leur sexe, trahi tous les devoirs sacrés de la nature ; elles seront à jamais les objets de l'indignation & l'horreur

de trouver des jeunes perſonnes aſſez folles & aſſez dénaturées pour s'échapper de la maiſon paternelle, & pour ſe décider à porter le poignard dans le ſein d'un pere & d'une mere, & à préférer l'infamie à un état ſolide & honorable.

Madame BERTRAND.

D'ailleurs, ſi un ſemblable malheur arrivoit à d'honnêtes gens comme nous, ſûrement nous aurions bien le crédit de faire enfermer pour la vie l'abominable créature qui nous abandonneroit ainſi.

Madame DUROCHER.

Cela n'eſt pas douteux; mais nous devons donc prendre les plus grandes précautions pour éviter d'en venir jamais à ces cruelles extrêmités. Dans toutes les conditions, une jeune perſonne coquette ſera mépriſée; mais dans notre état ſur-tout, celle à qui l'on n'a pas inſpiré la plus grande modeſtie, peut, d'un moment à l'autre, déshonorer ſes parents, puiſqu'elle eſt expoſée à des dangers & à des ſéductions qui n'exiſtent pas pour des filles de qualité: ainſi vous voyez donc bien que nous ne ſaurions donner trop de ſoins à leur éducation.

---

des ames ſenſibles. Pourſuivies par la Juſtice divine, & par la malédiction paternelle, elles éprouveront l'inévitable châtiment des enfants pervers & dénaturés, & recueilleront les fruits affreux du vice, l'opprobre, le repentir & le déſeſpoir.

Madame BERTRAND.

Mais faut-il, dans la crainte qu'elles ne tournent mal, les élever dans l'ignorance, & renoncer au plaisir de leur voir des talents ?

Madame DUROCHER.

Point du tout, ce n'est pas mon opinion ; je ne sais pas grand'chose, mais pourtant, à mes moments de loisir, j'ai par-ci par-là un peu lu, & feu mon oncle l'Avocat m'avoit fait cadeau d'une cinquantaine de livres, (*) dans lesquels j'ai trouvé de très-bonnes choses. Cela m'a persuadée de plus en plus que sans un peu d'instruction, il est presque impossible de bien remplir tous ses devoirs. En conséquence, j'ai voulu que Silvie eût de la lecture, qu'elle écrivît bien, sût l'orthogra-

(*) D'après les principes de Madame Durocher, on suppose que dans le présent de son oncle devoient se trouver l'Imitation, les Sermons de Bourdaloue & de Massillon, le Pensées de Pascal, les Essais de Nicole, Télémaque, Paméla, Clarice, Grandisson, les Contes de Madame d'Aunoy, Avis d'une Mere à sa fille de Madame Lambert, les Lettres du Marquis de Rozelle, le Magasin des Enfants, Traité de l'éducation des Femmes, ou Cours complet d'instructions, & les Conversations d'Emilie, ouvrage charmant sur l'éducation, rempli d'esprit & de vérité, aussi agréable que moral, & qui peut également éclairer & interesser les meres & les jeunes personnes de toutes les conditions. On observera sans doute qu'il est bien remarquable qu'on puisse citer six bons ouvrages relatifs à l'éducation, tous faits par des femmes.

phe, & parfaitement compter. (*) Voilà, ma niece, à-peu-près mes idées sur tout cela; mais nous en causerons encore; car ce n'est pas dans un jour qu'on peut raisonner à fond là-dessus. A présent, dites-moi quelle partie de plaisir vous vouliez me proposer pour Silvie ?

Madame BERTRAND.

Ma tante, c'est qu'avant-hier ma sœur a été voir une Comédie.

Madame DUROCHER.

Aux François ?

Madame BERTRAND.

Oh, non: c'est bien plus joli & meilleur marché, les places les plus cheres ne coûtent que trente sols; ce qui fait que nous pouvons nous procurer ce divertissement-là sans nous déranger; & puis c'est charmant. Ma sœur a vu une petite farce qui s'appelle l'*Amour-Quêteur*, elle m'en a fait des récits !.... Cela

(*) Madame Durocher devoit ajouter qu'on peut aussi donner aux jeunes filles dont elle parle, quelques talents agréables, comme le dessin, par exemple, sans négliger de leur apprendre aussi tous les petits ouvrages de femmes, afin qu'elles soient en état de travailler pour elles, au-lieu de dépenser de l'argent inutilement en achetant les chiffons dont elles ont besoin. Enfin il faut sur-tout les accoutumer à se mêler du soin du ménage, les instruire avec détail de la maniere dont on doit conduire une maison, & leur donner l'exemple de la piété, de l'économie & de l'activité.

eſt joué par des petites filles de douze à treize ans... & qui ſont gentilles !...

Madame DUROCHER.

Vous imaginez ſans doute que des enfants de cet âge ne doivent repréſenter que des petites pieces bien honnêtes, & que nos filles peuvent entendre ſans danger ? eh bien, point du tout... J'y ai été une fois, moi ; j'ai vu préciſément cet *Amour-Quêteur* dont vous me parlez, & je vous aſſure que ſi j'y avois mené Silvie, je ne me ſerois jamais conſolée d'une pareille imprudence.

Madame BERTRAND.

Bon !...

Madame DUROCHER.

Vous n'avez pas l'idée de l'indécence de cette piece ; & toutes celles qui ſe jouent-là, ſont dans le même goût...

Madame BERTRAND.

Fi donc !...mais d'ailleurs, cela doit être bien déſagréable & bien choquant, d'entendre des petites filles encore dans l'enfance dire des choſes capables de faire rougir des femmes de quarante ans, & de voir paroître auſſi, dans l'âge de l'innocence, l'effronterie & la corruption ; moi, je ne peux pas me figurer cela.

Madame DUROCHER.

Oh, c'eſt une eſpece de dépravation faite pour révolter les moins délicats ; cela eſt certain...

Madame BERTRAND.

Mais comment se peut-il que tous les gens de notre état menent-là leurs filles ?

Madame DUROCHER.

Parce que les meilleures places ne coûtent que trente sols.

Madame BERTRAND.

Voilà une belle raison pour choisir un divertissement aussi pernicieux pour les mœurs !... En sortant de-là, une mere a bonne grace de recommander la sagesse & la modestie à sa fille ?... Ah, je tancerai demain ma sœur, qu'il n'y manquera rien, pour avoir voulu m'engager à aller là....C'est horrible....

Madame DUROCHER.

Il faut espérer qu'avec le tems on reviendra de cet abus, & qu'on ne menera plus la jeunesse à des spectacles qui peuvent la corrompre.

Madame BERTRAND.

Eh bien, ma tante, si vous le permettez, nous ferons comme l'autre jour, une jolie promenade...

Madame DUROCHER.

Oui, & d'ailleurs cela est beaucoup plus sain & plus récréatif, selon moi, que de s'enfermer dans une salle où l'on étouffe ; vous n'aurez qu'à prendre un carrosse, & vous irez vous promener & goûter au bois de Boulogne.

Madame BERTRAND.

Volontiers, & Aline viendra avec nous.

Madame DUROCHER.

Oui. A propos d'elle, j'en ſuis inquiete : elle eſt d'une triſteſſe extraordinaire.... Les dernieres fois qu'elle s'eſt promenée avec vous, elle a été ſuivie par un jeune Seigneur; vous n'y avez pas pris garde ?

Madame BERTRAND.

Non, parce que je ſuis accoutumée à la voir très-regardée ; elle a une figure qui frappe chacun...

Madame DUROCHER.

Et vous paroît-elle ſe comporter toujours avec la même honnêteté ?

Madame BERTRAND.

Oh oui, je n'ai jamais vu de jeune fille plus modeſte, & qui ſe souciât moins de ſa beauté ; avec cela elle eſt ſi bien élevée, ſi polie, ſi douce !... On ne la prendroit jamais pour une apprentie.

Madame DUROCHER.

Madame la Marquiſe de Solanges, qui eſt une Dame de mérite, lui a donné une très-bonne éducation. Elle la deſtine pour femme-de-chambre à Mademoiſelle ſa fille, quand cette derniere ſera mariée. Madame de Solanges, dont j'ai l'honneur d'être protégée depuis long-tems, en partant pour l'Italie, m'a confié Aline, qu'elle aime paſſionnément ; & ſi cette jeune perſonne faiſoit chez

moi la moindre étourderie, j'en ferois véritablement inconsolable. Ainsi, comme ma santé ne me permet pas de vous suivre à vos promenades, je vous prie de me remplacer, & de la veiller avec soin.

Madame BERTRAND.

Je vous le promets, ma tante, mais je vous assure que je lui crois une raison au-dessus de son âge...

Madame DUROCHER.

Je n'ai jamais rien vu que d'honnête en elle; je ne connois point de cœur meilleur que le sien: cependant, comme elle n'a que quinze ans, il ne faut pas qu'une surveillante s'endorme sur tout cela.

Madame BERTRAND.

N'est-elle pas orpheline?

Madame DUROCHER.

Oui, selon toute apparence: sa mere étoit une pauvre paysanne qui s'amouracha d'un jeune homme qu'elle épousa. Elle mourut en couche de cette petite fille; le pere, qui n'avoit que dix-huit ans, s'engagea, passa aux Isles, où vraisemblablement il est mort; & Madame de Solanges prit, dans son château, l'enfant, dont elle a toujours eu soin depuis.

CATHERINE, *survenant, à Madame Durocher.*

Madame, la soupe est sus la table.

Madame DUROCHER.

Allons dîner : venez, ma niece... (*Elles sortent.*)

CATHERINE, *seule, tirant de l'argent de sa poche.*

J'ai eu huit louis des habits.... Mademoiselle Aline sera ben contente. Allons vîte lui donner ça. (*Elle sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, *seule, arrivant d'un air inquiet, & en cherchant.*

Elle n'est point ici ?.... Mais où diantre est-elle ?... ni dans sa chambre, ni dans dans la boutique !... Elle est peut-être dans la cuisine..... Faut y aller voir... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

SCENE II.

CATHERINE, GEORGETTE.

GEORGETTE, *arrêtant Catherine.*

Catherine, savez-vous où est Aline ? Comme elle n'a pas voulu se mettre à table, Madame Durocher en est inquiete & la demande.

CATHERINE.

Elle est dans la cuisine apparemment.

GEORGETTE.

Non ; j'en viens.

CATHERINE.

Eh mais, Seigneur, où s'est-elle donc fourrée ?

GEORGETTE.

Ma foi, je crois qu'elle est sortie....

CATHERINE.

Comment, sortie ! toute seule ?

GEORGETTE.

Tenez, vlà Mademoiselle Silvie qui en fait des nouvelles, je parie, car elle paroît toute en émoi.

SCENE III.

CATHERINE, GEORGETTE, SILVIE.

SILVIE.

Ah, Georgette....je suis au désespoir !!...

GEORGETTE.

Quoi donc ?!...

SILVIE.

Aline !!...

GEORGETTE.

Eh bien ?!....

SILVIE.

Elle s'est sauvée....

CATHERINE.

Elle s'est sauvée ?!

SILVIE.

Pendant que nous dînions.

GEORGETTE.

Vlà une belle équipée qu'elle a fait là !....

CATHERINE.

C'est-y possible ?

SILVIE.

Oh, rien n'est plus sûr, elle n'est point dans la maison, & un petit Savoyard du coin de la rue vient de dire à ma mere qu'il l'avoit vue s'enfuir, il y a une demi heure...

CATHERINE.

Je tombe de mon haut !...

GEORGETTE.

Eh bien, je me suis toujours doutée qu'elle feroit quèlque escapade... elle étoit si cachée, si en dessous !....

SILVIE.

Il ne faut pas se presser de juger en mal... je ne puis croire encore qu'Aline ne soit pas honnête.

GEORGETTE.

Pourtant une fille de quinze ans qui prend la fuite....ça ne pronostique rien de bon.....

CATHERINE.

Mademoiselle Silvie, dites-moi donc.... & votre chere mere est-elle bien estomaquée contre elle ?

SILVIE.

Elle pleure, elle se désole... elle a écrit à M. le Lieutenant de Police...mais je l'entends, ma mere...

GEORGETTE.

Oui, c'eſt elle...

SCENE IV.

Madame DUROCHER, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

SILVIE, allez dans votre chambre; ſortez, Georgette; & vous, Catherine, reſtez: il faut que je vous parle...(*Silvie & Georgette ſortent.*)

CATHERINE.

Mais, mon Dieu, Madame, eſt-ce que vous voulez me rendre reſponſable de la fraſque de Mademoiſelle Aline? ça ne feroit pas judicieux....

Madame DUROCHER.

Je vous ai toujours connue pour une honnête fille!...

CATHERINE.

Dieu merci, je n'ai jamais fait tort à perſonne.....

Madame DUROCHER.

Et j'eſpere que vous allez me répondre avec vérité...Aline ne vous avoit-elle fait aucune confidence?

CATHERINE.

Oh, Madame, (comme y faut mourir

un jour) je vous assure que je n'ai pas eu le moindre vent de son échapade...

Madame DUROCHER.

Mais pourtant ses habits étoient dans votre chambre ; elle a tout emporté, à l'exception d'un peu de linge : comment ne vous ne êtes-vous pas apperçue ?

CATHERINE.

C'est qu'elle m'avoit ensorcelée... cela est vrai....

Madame DUROCHER.

Vous saviez donc qu'elle avoit déménagé ?

CATHERINE.

Pardi.... c'est moi qui ai vendu ses hardes....

Madame DUROCHER.

Comment !

CATHERINE.

Sûrement, pour sa vieille tante...soi-disant, car je vois ben à présent ce qui en est.... elle m'a fait donner dans le panneau, avec son air de sainte mitouche... elle larmoyoit, & puis *ma petite Catherine* par ici, *ma chere Catherine* par-là.....enfin j'ai vendu tout son bataclan aujourd'hui, je lui ai donné huit louis, & elle n'attendoit que ça pour prendre la clef des champs.... la petite masque, avec sa vieille tante... Voilà le tour qu'elle m'a joué....

Madame DUROCHER.

Mais je ne comprends pas un mot à toute cette histoire..

CATHERINE.

C'est pourtant ben clair ! Elle pleurnichoit sous prétexte de sa vieille tante... & que *sa vieille tante étoit dans la peine... & qu'il falloit vous cacher ça à cause de vot' bon cœur...* & que sais-je, un tas de fagots pareils...... & puis elle me montroit un vieux chiffon de papier noir & gras comme je ne sais quoi.... C'est de ma vieille tante, faisoit-elle... Voyez un peu la malice !... oh, elle en sait long !... une morveuse de quinze ans !.... en revendre de cette façon-là, pour s'enfuir avec un jeune ferluquet (sauf le respect que je dois à sa qualité.)

Madame DUROCHER.

Comment ! vous connoissez la personne qui a séduit cette malheureuse....

CATHERINE.

Je mettrois ma main au feu que c'est ce Marquis d'Olsey qui est venu un matin dans la boutique.

Madame DUROCHER.

Mais, Catherine, est-il possible que vous ne m'ayiez pas avertie de tout cela !.....

CATHERINE.

J'en avois bonne envie ; mais Mademoiselle Aline me recommandoit toujours de ne vous rien dire, parce que vous lui prêteriez de l'argent....

Madame DUROCHER.

Qu'est-ce que cela signifie ?

CATHERINE.

Oui ! c'étoit une frime pour faire la généreuse ; vous entendez bien.

Madame DUROCHER.

Je perds patience !... mais quel est le bruit que j'entends là dedans ?

CATHERINE.

Quel sabat !...Dieu me pardonne, je reconnois la voix de Mademoiselle Aline !...

(*Elles font quelques pas pour sortir.*)



SCENE V.

Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

C'EST elle !.....

CATHERINE.

Jeſus, Maria.

SILVIE.

Maman, la voilà ; elle eſt revenue d'elle-même ; elle proteſte qu'elle eſt innocente..... Oh, maman, recevez-la....pardonnez-lui....

ALINE, *tombant ſur une chaiſe.*

Hélas ! excuſez....je n'en puis plus.

Madame DUROCHER.

Et d'où venez-vous, malheureuſe ?

ALINE.

Ah, Madame !...

Madame DUROCHER.

Sortez, Silvie, laiſſez-nous ſeules....

ALINE.

Non, Madame, qu'elle reſte, je vous en conjure ; je n'ai rien à vous dire qu'elle ne puiſſe entendre....

Madame DUROCHER.

Eh bien, parlez donc ; d'où venez-vous ?

CATHERINE.

Oui, ſachons ça....

ALINE, *se levant.*

J'ai reçu ce matin une boîte d'or, un billet & cinquante louis.

CATHERINE.

Ah, ah, voici du nouveau...

ALINE.

J'ai trouvé ces vils présents dans ma chambre, & je me suis assurée qu'on avoit corrompu Joseph, que c'est lui qui a mis l'argent & la boîte dans le tiroir de ma table...

CATHERINE.

Le petit vaurien !...

Madame DUROCHER.

Et savez-vous de quelle part viennent ces présents ?.....

CATHERINE.

Oui, oui, je crois qu'elle s'en doute.

ALINE.

De Monsieur le Marquis d'Olsey...

Madame DUROCHER.

Qui loge ici près ?...

ALINE.

Oui, Madame.

CATHERINE.

Elle ne barguigne pas dans ses réponses, toujours ; y paroît qu'elle va rondement.

Madame DUROCHER.

A présent, venons au fait ; d'après tout cela, pourquoi êtes-vous sortie ?.....

CATHERINE.

Ah, vlà le hic !.....

Madame DUROCHER.

Et où avez-vous été ?

ALINE, *avec embarras.*

J'ai été reporter ce que j'avois reçu.......

Madame DUROCHER.

Quoi, chez Monsieur d'Olsey ?

ALINE.

Oui, Madame..J'ai remis le paquet au Suisse, à l'adresse de Madame d'Olsey la mere......

Madame DUROCHER.

Et pourquoi à cette Dame ?

ALINE.

Parce que je lui ai écrit.

Madame DUROCHER.

Aline, tout ceci a peu de vraisemblance.....

CATHERINE.

Oh, ça finit mal !...

SILVIE, *à part, regardant Aline,*

Elle s'embarrasse...Je tremble....

ALINE.

Je n'ai dit que la vérité.

Madame DUROCHER.

Etes-vous entrée chez Madame d'Olsey ?

ALINE.

Non, Madame.

Madame DUROCHER.

Mais il ne faut pas un quart-d'heure pour aller & revenir d'ici chez Madame d'Olsey, & vous avez été plus d'une heure absente.

CATHERINE.

Elle se sera rudement égarée ; j'ai peur.

Madame DUROCHER.

N'avez-vous été que là ?....Répondez....

ALINE.

J'ai été... ailleurs encore...

Madame DUROCHER.

Où donc ?

ALINE.

Je ne puis le dire...

Madame DUROCHER.

Comment !....

CATHERINE.

Ahi, ahi...

Madame DUROCHER.

Vous ne pouvez le dire, malheureuse !...

ALINE.

L'apparence est contre moi....mais, Madame, par pitié, suspendez votre jugement ; un devoir indispensable m'oblige à me taire....

Madame DUROCHER.

C'est pousser trop loin l'effronterie. Préparez-vous à entrer tout-à-l'heure au Couvent ; je vais vous y conduire, & vous y resterez jusqu'à l'arrivée de Madame de Solanges.

SILVIE.

Aline, confiez-vous à ma mere ; nous allons sortir, Catherine & moi...

ALINE.

Non, Mademoiselle, je n'en dirai pas da-

vantage ; j'aime mieux paroître coupable, que de me justifier en trahissant le secret qui m'est confié...

Madame DUROCHER.

Et pensez-vous que je puisse être la dupe d'un semblable détour ?

CATHERINE.

Pardine oui, vlà un bel attrape-nigaud...

SILVIE.

Aline, Aline, ah combien vous m'avez trompée !...

ALINE.

Ainsi donc je suis soupçonnée, accusée des plus infames bassesses, & chassée de cette maison qui m'étoit si chere !...

Madame DUROCHER.

Vous n'êtes plus digne d'y être....

ALINE.

Ah, Ciel !...

Madame DUROCHER.

Allons, sortons....venez....

ALINE.

Quoi, Madame, dans ce moment !....

Madame DUROCHER.

Je ne veux pas que vous couchiez dans ma maison...

ALINE, *à Silvie.*

Et vous, Mademoiselle Silvie, ne direz-vous rien en ma faveur ?

SILVIE.

Je vous plains, mais je ne dois plus vous aimer...

CATHERINE.

Pas moins ça fend le cœur.

ALINE.

O mon Dieu, quelles épreuves !.... Eh quoi, tout m'abandonne à la fois !...

GEORGETTE, *survenant précipitamment, à Madame Durocher.*

Madame, vlà une Dame qui demande à vous parler.

Madame DUROCHER.

Je ne suis pas en état de la recevoir... Allez, Silvie....

GEORGETTE, *à part.*

Comme elles pleurent toutes !...

Madame DUROCHER, *à Georgette.*

Savez-vous son nom ?...

GEORGETTE.

Elle s'appelle Madame la Comtesse d'Olsey.

ALINE.

Grand Dieu !

Madame DUROCHER.

Madame d'Olsey !...

GEORGETTE.

Elle étoit sur mes talons... Tenez, la voilà....



SCENE VI & *derniere.*

LA COMTESSE D'OLSEY, Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

ALINE.

O CIEL, que vais-je apprendre !.... (*Elle se recule & se cache derriere Silvie, en s'appuyant contre une chaise.*)

Madame DUROCHER, *s'avançant vers la Comtesse.*

Madame desire sans doute me parler en particulier ? Je ne devine que trop le sujet qui m'attire l'honneur de sa visite.

LA COMTESSE, *montrant Silvie.*

Satisfaites mon impatience ; cette jeune personne n'est-elle pas Aline ?

Madame DUROCHER.

Non, Madame, grace à Dieu...

LA COMTESSE.

Mais Aline, Aline, où est-elle ?...

Madame DUROCHER.

La malheureuse se cache, sans doute avec raison.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

Madame DUROCHER.

Je supplie Madame de l'épargner, & de

passer dans ma chambre, où elle pourra s'expliquer sans témoins....

LA COMTESSE.

Qu'entends-je !.... Aline est soupçonnée ! Ah, que tout le monde reste ici, je veux la justifier à tous les yeux ; qu'elle vienne.....

ALINE, *avançant avec timidité.*

Me voilà, Madame ; hélas, pardonnez ma témérité, & daignez ne pas découvrir mon secret....

LA COMTESSE, *courant à elle.*

Venez, ma chere enfant....! (*Elle la prend dans ses bras, & l'embrasse à plusieurs reprises.*)

Madame DUROCHER.

Eh quoi !... seroit-elle innocente ?

LA COMTESSE.

Innocente !... c'est un ange, oui un ange ; elle en a l'ame comme la figure... Ma chere Aline, vous n'avez plus de secret, soyez tranquille ; votre pere est chez moi....

ALINE.

Dieu !....

Madame DUROCHER.

Son pere !....

LA COMTESSE.

Son affaire est arrangée ; mon fils se charge de tout, ne conservez plus d'inquiétudes....

ALINE, *se jettant aux pieds de la Comtesse.*

Ah, Madame, vous me rendez la vie !....

LA

LA COMTESSE.

Avez-vous pu douter un instant de l'excès de mon intérêt pour vous ?.... Mais je vois l'étonnement des personnes qui vous entourent, & j'ai la plus vive impatience de leur faire connoître la vérité.....

Madame DUROCHER.

Je suis confondue, je l'avoue, mais cependant au comble de mes vœux, puisqu'Aline est toujours digne de l'affection que nous avions pour elle.

SILVIE.

Je ne me consolerai jamais de l'avoir chagrinée si injustement...

CATHERINE.

Ni moi non plus; mais les apparences étoient si fortes!

Madame DUROCHER.

Il ne faut pas toujours juger par elles, sur-tout quand il s'agit de condamner... (*à la Comtesse.*) Mais, Madame, ayez donc la bonté de nous apprendre le fond d'une histoire si singuliere... Aline parle de son pere, j'ignorois qu'elle en eût un.

LA COMTESSE.

Son pere s'engagea à dix-huit ans, & partit pour les Colonies; il n'y a que six mois qu'il en est revenu, il est dans le Régiment de mon fils, & demanda une permission de venir passer un mois à Paris, avec l'intention de voir sa fille. Le matin même de son arri-

vée, il eut une dispute avec un de ses camarades, se battit, & laissa son adversaire sur la place; il se sauva, blessé lui-même, & se réfugia dans une petite auberge assez éloignée d'ici. Il n'avoit point d'uniforme; & croyant avoir tué son ennemi, il cacha avec soin son nom & son état. Une très-longue maladie, causée par ses blessures, acheva de consommer le peu d'argent qui lui restoit; alors, réduit aux dernieres extrêmités de la misere, n'osant s'adresser à personne, le Ciel lui inspira le dessein de confier son secret & ses peines à un enfant de quinze ans, à sa fille, qu'il n'avoit jamais vue, il lui écrivit; Aline reçut hier sa lettre....

Madame DUROCHER.

La chere enfant! voilà donc la cause de cette tristesse, de ces larmes qu'elle ne pouvoit cacher; ah, si elle m'avoit ouvert son cœur!....

ALINE.

Hélas, Madame, mon pere me le défendoit expressément; il m'apprenoit son histoire; il ajoutoit que M. le Marquis d'Olsey étoit son Colonel, & m'ordonnoit de ne m'adresser qu'à lui.....

LA COMTESSE.

Jugez de l'embarras d'Aline! mon fils égaré, seduit par un sentiment indigne de celle qui l'inspiroit, avoit osé se déclarer; plusieurs billets & des présents envoyés aujourd'hui

même, ne laissoient aucun doute sur ses vils desseins & ses injurieuses espérances, quoiqu'il n'eût cependant pas eu la grossiéreté de les avouer dans ses lettres. Ne rougissez point, Aline, je dois dévoiler tout ce qui peut faire triompher votre innocence... Enfin, Madame Durocher, cette charmante fille a pris le parti de m'écrire, & de m'instruire de tous ces détails. Mon fils étoit chez moi quand je reçus sa lettre; je la lui ai lue, & j'ai vu avec plaisir qu'il éprouvoit le regret le plus vif d'avoir outragé tant de vertu. Il m'a dit que l'ennemi du pere d'Aline, un jeune soldat, nommé la Tulippe, n'étoit point mort, qu'il n'avoit reçu qu'une blessure assez légere, & qu'il n'avoit même pas voulu dénoncer celui contre lequel il s'étoit battu. Après cette explication mon fils m'a quittée, ma chere Aline, pour aller chez votre pere, qu'il m'a amené, & qui nous a conté que vous aviez vendu pour lui tout ce que vous possédiez, & que vous veniez de lui donner huit louis. Cette circonstance m'a d'autant plus touchée, que vous ne m'en parliez point dans votre lettre. Enfin, brûlant du desir de vous connoître, de vous embrasser, je suis venue ici, & je trouve en vous tout ce qui peut excuser la folie de mon fils, justifier le repentir, la honte qu'il en éprouve, l'admiration que cette conduite nous inspire à tous deux.

ALINE.

O Madame, que de bontés !...

Madame DUROCHER.

La pauvre petite !... si jeune, se comporter avec tant de prudence & de sagesse ?

LA COMTESSE.

Elle avoit un guide avec lequel on ne peut jamais s'égarer, une ame pure, noble & sensible....

Madame DUROCHER.

Oh, que Madame de Solanges sera contente en apprenant tout ceci !.....

LA COMTESSE.

La bienfaictrice d'Aline en effet doit être bien contente ! Pouvoit-elle recueillir une plus douce récompense de ses soins & de sa bonté ?..... A présent, Madame Durocher, j'ai une grace à vous demander ; c'est de me confier Aline pour deux heures : je vais la conduire dans les bras de son pere : & je vous la ramenerai ce soir.

Madame DUROCHER.

Elle est aux ordres de Madame...

ALINE.

Mon pere !... je vais le voir heureux ; ah, Madame !...

LA COMTESSE, *prenant la main d'Aline.*

Oui, ma chere enfant, vous le verrez heureux... Vous êtes en de dignes mains, je ne pouvois rien faire pour vous, mais du moins il m'étoit permis de récompenser dans le pere

les vertus de la fille ; venez, je veux qu'il vous instruise lui-même de son sort...

ALINE, *baisant les mains de la Comtesse.*

Souffrez ! Madame.

LA COMTESSE.

Embrassez-moi, ma fille....

ALINE.

Vous daignez le permettre ?

LA COMTESSE.

Oui ; je le veux...

ALINE, *se jettant à son cou.*

Ah, que vous soulagez mon cœur !

LA COMTESSE.

Charmante créature !..... J'ai le bonheur d'être mere, mais je n'ai point de fille. O Ciel ! étoit-je indigne d'en avoir une semblable à cette enfant ?... Mais venez, chere Aline, votre pere vous attend ; venez. Adieu, Madame Durocher, je serai de retour avant sept heures.

Madame DUROCHER.

Ah, Madame, que le Ciel vous comble de toutes ses bénédictions... Voulez-vous bien me permettre de vous suivre jusqu'à votre voiture.

LA COMTESSE.

Volontiers, ma chere Madame Durocher, donnez-moi le bras... (*prenant Madame Durocher & Aline sous le bras :*) Allons, partons. (*Elles sortent. Silvie les suit.*)

CATHERINE, *à Georgette.*

Ma foi, voilà un beau jour pour Mademoiſelle Aline; il y a toujours à gagner à faire ſon devoir, je vois ben ça.... Mademoiſelle Georgette, vous êtes ſoucieuſe; vous avez du chagrin d'avoir tant médit de Mademoiſelle Aline; pas vrai? Dame, y ne faut pas être ſi prête à mal penſer de ſon prochain... mais allons les voir monter en voiture, nous jaſerons de ça une autre fois..... (*Elle ſort, Georgette la ſuit.*)

FIN.

LE

LIBRAIRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

DESORMEAUX, *Libraire.*

HENRI, *âgé de quinze ans, Neveu de Desormeaux.*

LEROUX, *Libraire, voisin & ami de Desormeaux.*

DURVAL, *jeune Auteur.*

La Scene est à Paris, chez Desormeaux.

LE LIBRAIRE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Cabinet.

DESORMEAUX, *seul, dans un fauteuil, lisant un manuscrit; après un moment de silence.*

QUELLE indigne satyre.... Que de personnalités! que de méchancetés!.... Et une mauvaise foi si révoltante!... Si mon voisin Leroux achete cet ouvrage, il fera là une méprisable emplette... Le pauvre homme n'a aucune des connoissances qu'exige notre état: mais il est jeune encore, il me témoigne de l'amitié; du moins tâchons de le servir par des conseils sinceres & désintéressés.... Ah, justement le voici.... (*Desormeaux se leve.*)

SCENE II.

DESORMEAUX, LEROUX.

DESORMEAUX.

VOus arrivez à propos, je viens de finir dans l'inſtant la lecture de l'ouvrage que vous m'avez confié.

LEROUX.

Eh bien, qu'en penſez-vous?

DESORMEAUX.

Que vous ferez fort mal de l'imprimer, & que l'Auteur fera très-bien de garder toujours l'anonyme...

LEROUX.

Oh, c'eſt le parti qu'il a pris; moi-même j'ignore ſon nom... Mais, dites-moi, cette ſatyre eſt donc bien mordante?

DESORMEAUX.

Et m'a indigné....

LEROUX.

Tant mieux, mon ami, cela ſe vendra.

DESORMEAUX.

Oui; mais cela ne ſe réimprimera pas. Tout ouvrage mépriſable n'a qu'un ſuccès paſſager; la malignité ſe divertit un inſtant d'un libelle; mais le dégoût ſuit de près ce coupable & frivole amuſement.

LEROUX.

Du moins, trouvez-vous qu'il y ait du talent & de l'esprit dans ce petit Poëme ?

DESORMEAUX.

Il me semble qu'un ouvrage de ce genre ne fait guere connoître de l'Auteur que le caractere & la dépravation d'esprit & de cœur. Comme il juge avec partialité, qu'il n'est jamais de bonne foi, & qu'il sacrifie sa réputation & la vérité au desir malfaisant de nuire, il est impossible qu'il ne soit pas sans cesse inconséquent, & souvent de mauvais goût ; dans ce ténébreux labyrinthe où la méchanceté l'engage, on se perd avec lui, & l'on ne peut démêler ni ses sentiments, ni ses vraies opinions.

LEROUX.

Enfin, l'ouvrage est-il plat ou spirituel ?

DESORMEAUX.

Il n'a pas le sens commun, selon moi : cependant on y trouve quelques traits ; mais la médiocrité même n'a-t-elle pas quelquefois des rencontres heureuses, quand elle se permet tout, & ne connoît aucun frein ?

LEROUX.

Allons, rendez-moi mon manuscrit.... Je réfléchirai mûrement sur tout cela...

DESORMEAUX, *lui rendant le manuscrit.*

Tenez.... je vois que vous l'achéterez ; j'en suis fâché pour vous, je ne vous le cache pas....

LEROUX.

Mais vous ne le trouvez pas mauvais, & l'on ne m'en demande que trente louis....

DESORMEAUX.

Mon cher Leroux, acheter ou imprimer un ouvrage que les honnêtes gens ne pourront lire sans indignation, c'est participer aux fautes de l'Auteur, & se déshonorer comme lui. Que dis-je, un Libraire, dans ce cas, est encore beaucoup plus condamnable que l'Auteur même, puisqu'il n'a pour son excuse, ni les illusions de l'amour propre, ni ce vain desir d'une fausse gloire qui peut si facilement égarer une jeune écrivain. Ce Poëme qu'on vous offre, déchire, sans ménagement, tous les gens de Lettres qui ont de la réputation; peut-être l'Auteur est-il animé par quelques ressentiments particuliers; peut-être a-t-il à se plaindre de ceux qu'il traite avec tant d'animosité: je sais bien que rien n'autorise l'injustice & l'oubli des bienséances; que cette espece de vengeance est toujours (sur-tout lorsqu'elle est anonyme) une bassesse inexcusable; mais si dans l'Auteur la représaille même est odieuse, que dira-t-on du Libraire, que pensera-t-on de vous, qui ne rougirez point d'imprimer de sang froid un libelle contre dix personnes qui ne vous ont jamais fait de mal, contre des citoyens estimables, distingués par leurs talents, & que, nous particuliérement, nous devons honorer & res-

pecter, puisque c'est de leurs travaux que dépend notre existence?... Vous sera-t-il possible de penser sans remords que vous les affligerez, & que vous les noircirez aux yeux de cette foule oisive qui n'examine rien, & croit qu'il suffit d'avoir feuilleté quelques mauvaises brochures, pour décider impérieusement & juger sans appel?

LEROUX.

Mais vous croyez donc que ce petit ouvrage portera coup? Morale à part, vous le trouvez donc excellent dans son genre?

DESORMEAUX, *en souriant.*

Voilà de mon sermon tout ce qui vous frappe; mes raisonnements font une grande impression sur votre esprit!

LEROUX.

Mais, mon cher Desormeaux, vous parlez de tout cela bien à votre aise; vous êtes riche, heureux, aimé des gens de Lettres, les bons ouvrages pleuvent chez vous...

DESORMEAUX.

Cela est vrai; mais je ne dois mon bonheur qu'aux principes qui m'ont guidé jusqu'ici, & dont jamais je ne me suis écarté. Je n'ai point chicané les gens de Lettres; en leur témoignant de la déférence & du respect, en leur montrant dans les affaires une probité délicate & une justice scrupuleuse, j'ai su mériter leur estime & leur confiance; le succès d'une semblable conduite est in-

lible ; car un peu d'intelligence & une excellente réputation, menent toujours à *la fortune*. Je pense que le meilleur de tous les calculs, est de s'imposer la loi d'être invariablement honnête ; & politiquement, cette maxime est sur-tout applicable aux personnes de notre classe, à la bourgeoisie, forcée pour subsister de choisir un art ou un métier. Un homme de qualité entre dans *la société* avec une *foule de brillants avantages*, dont le *plus* grand, peut-être, est la prévention heureuse qu'inspire une bonne éducation, & l'idée qu'un Gentilhomme ne peut avoir que des sentimens nobles. Tous les préjugés sont pour lui ; *ils* sont tous contre nous : s'il manque de principes, il perdra sa réputation & le repos ; mais l'intrigue lui reste : moyen vil autant qu'incertain, je l'avoue, cependant la derniere espérance d'un grand Seigneur déshonoré, & ressource qui n'existe pas pour nous. Vous voyez donc que, sans une réputation intacte, nous n'obtiendrons jamais la confiance & la considération qui peuvent seules assurer le succès de nos entreprises ; & ne croyez pas qu'il soit possible de les acquérir sans les mériter : l'hypocrisie se décele toujours ; le triomphe de l'imposture n'a qu'un terme court & limité : le titre glorieux d'homme de bien ne peut s'usurper ; & pour en jouir, il faut en être digne. Ainsi nous n'avons qu'un chemin sûr pour arriver à la fortune ; celui de la droi-

ture & de la probité : heureux & prudent qui ne s'en écarte jamais ! ses succès ne seront dus qu'à ses vertus, il en sentira le prix avec transport, & trouvera d'intarissables consolations dans le sein même des revers.

LEROUX.

Certainement votre morale est excellente, vous la mettez bien en pratique, & votre exemple doit la faire aimer. Mais, comme je vous le disois tout-à-l'heure, non-seulement vous avez un mérite distingué, mais vous êtes heureux, & il vous arrive des événements que vous ne devez qu'à votre étoile. Par exemple, ce dernier ouvrage qui a eu tant de succès, & qui vous a valu tant d'argent, il m'a été offert pour cinquante louis comme à vous; je l'ai refusé, & prudemment j'ai dû le faire, car je l'avois communiqué à un homme de beaucoup d'esprit, qui m'assura qu'il ne valoit rien. D'ailleurs, l'Auteur est très-jeune, il n'étoit point connu ; il arrivoit de Province : toutes ces raisons m'engagerent à lui rendre son manuscrit. Il s'est adressé à vous ; & malgré ces sages considérations, vous avez acheté l'ouvrage qui a fait fortune... Voilà du bonheur !

DESORMEAUX.

Savez-vous pourquoi je m'en suis chargé ? c'est que je l'ai lu, & qu'il m'a paru excellent. Ainsi, je dois ce bonheur non à mon étoile, mais à mon bon sens.

LEROUX.

Je croyois bien que vous étiez en état de juger d'une brochure ; mais d'un ouvrage aussi considérable, aussi érudit, j'avoue que je n'avois pas cette idée de vos connoissances. Allons, j'en conviens, il n'y a plus d'*Étoile* à cela ; si j'avois été aussi instruit que vous l'êtes, j'aurois été plus heureux dans cette occasion, puisque c'est à moi qu'on apporta d'abord le manuscrit...Vous ne l'avez acheté que cinquante louis ?

DESORMEAUX.

C'est en effet le prix que me demanda ce jeune homme....

LE ROUX.

Pour trois gros volumes...quel marché !...

DESORMEAUX.

Mais après avoir lu, je fus si singuliérement étonné du talent prodigieux de l'Auteur, que je lui conseillai de l'imprimer à ses frais, en lui offrant de lui faire les avances nécessaires...

LEROUX.

Je ne m'attendois pas à celui-ci !...

DESORMEAUX.

En effet, j'imprimai l'ouvrage sans demander d'argent à l'Auteur ; j'ai déjà retiré mes fraix & le profit raisonnable que doit faire un Imprimeur ; le surplus sera pour l'Auteur, à qui cet ouvrage vaudra au moins douze mille francs...

LEROUX.

Voilà pourtant ce que vous auriez gagné ; & très-légitimement ; je vous en demande pardon ; mais je trouve que vous poussez la générosité jusqu'à l'extravagance...

DESORMEAUX.

Je suis assez riche pour avoir pu, dans cette circonstance, satisfaire sans folie mon inclination : d'ailleurs, je n'aurois pas eu ce procédé pour un homme médiocre ; & comme les grands talents sont rares, il y a beaucoup d'apparence que je ne trouverai pas dans toute ma vie une seconde occasion comme celle-ci. Eh quoi, vouliez-vous que je profitasse de la situation malheureuse & du peu d'expérience d'un jeune Auteur, dont l'ouvrage annonçoit tant d'esprit & de génie?... Cet homme aura certainement une grande réputation ; ne sera-t-il pas glorieux pour moi, de lui avoir procuré les premiers moyens de l'acquérir ? Pensez-vous que je ne doive pas être sûr d'imprimer tous ses ouvrages ? Je trouve donc dans l'action que j'ai faite, mon intérêt ainsi que ma satisfaction particuliere.

LEROUX.

Cela est vrai ; je n'ai pas le plus petit mot à dire à tout cela... voilà un homme de mérite que vous vous êtes attaché pour la vie, d'autant mieux qu'on m'a dit que vous aviez imprimé son ouvrage avec un soin !...

DESORMEAUX.

A cet égard je n'ai rien fait de particulier pour lui; car je tâche toujours qu'il n'y ait point de fautes d'impression dans mes ouvrages...

LEROUX.

Point de fautes !..... Ah ! cela est impossible.....

DESORMEAUX.

Oui, quand nous manquerons d'attention; mais on ne doit pas trouver la moindre incorrection dans les ouvrages d'un Imprimeur qui a véritablement de l'instruction, & le louable desir de se distinguer dans son état. (*)

LEROUX.

Il faut pour cela une bien grande vigilance. Mais voici, je crois, votre neveu. Adieu, mon cher Désormeaux; nous souperons ensemble, je vous dirai ce que j'aurai décidé sur ce manuscrit, car je dois rendre réponse dans trois heures. A ce soir.

(*) Robert Etienne, Imprimeur de Paris, qui vivoit dans le seizieme siecle, & l'un des hommes les plus savants de son tems dans les Lettres Grecque & Latine, attachoit un très-grand prix au mérite de la correction typographique; & l'on prétend que, pour y parvenir plus sûrement, il exposoit en public les feuilles d'impression à mesure qu'elles sortoient de la presse & donnoit une récompense à quiconque lui montroit une faute. On lui doit les éditions les plus belles & les plus correctes de plusieurs Auteurs anciens.

DESORMEAUX.

A revoir, mon ami. (*Leroux sort.*)

DESORMEAUX, *seul.*

Je devine sans peine sa décision ; il est bien difficile de faire entendre raison aux gens d'un esprit borné.



SCENE III.

DESORMEAUX, HENRI, *tenant un livre.*

DESORMEAUX.

QUE voulez-vous, Henri ?

HENRI.

Je viens, mon oncle, vous rendre le livre que vous m'avez prêté, & vous en demander un autre.

DESORMEAUX.

Et l'avez-vous extrait, ce livre ?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DESORMEAUX.

Avez-vous fait vos petites observations sur le style, les défauts & les beautés de l'ouvrage ?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DESORMEAUX.

Pourquoi n'avez-vous pas apporté votre papier ?

HENRI.

Oh, c'est que sûrement cela ne vaut rien...

DESORMEAUX.

Je m'y attends bien: vous n'avez que quinze ans, à votre âge on n'est point en état de ju-

er par soi-même ; mais en vous exerçant ainsi, vous pourrez acquérir de la justesse & du goût, puisque je vous démontre à mesure en quoi vous en manquez.

HENRI.

Monsieur l'Abbé me quitte dans l'instant ; il est très-content de moi pour mon latin....

DESORMEAUX.

Il faut, sur-tout, qu'il le soit *de votre François* ; car vous n'ignorez pas, Henri, que je vous destine à mon état ; vous me succéderez ; & si vous ne savez pas parfaitement votre langue, vous ne serez jamais qu'un mauvais Imprimeur. D'ailleurs, si vous n'avez pas de l'instruction, de la littérature & du goût ; comment pourrez-vous juger des ouvrages qui vous seront offerts ? Tout marchand connoît la valeur des choses qu'il achete pour en faire un commerce ; s'il n'avoit pas toute l'instruction relative à son négoce, il seroit sous peu de tems infailliblement ruiné. Il en est de même d'un Imprimeur, à l'exception que sa profession exige des connoissances plus difficiles à acquérir, mais plus distinguées & plus estimables. Enfin, votre parrain Roland ne peut être abusé sur la valeur d'une étoffe ; & vous, mon cher Henri, vous devez vous mettre en état de ne point l'être sur celle d'un livre.

HENRI.

Sûrement. Par exemple, ce pauvre M. Le-

roux, par ignorance, a refusé l'excellent ouvrage de M. Durval ; & vous, mon oncle, vous n'avez point balancé à l'imprimer, parce que vous en avez connu le mérite. A propos de M. Durval, je sais pourquoi il est si triste depuis quelques jours ; c'est qu'il est mal dans ses affaires : il est arrivé de sa Province sans recommandations, il est jeune, il a dépensé étourdiment tout son argent, & il est dans l'embarras.

DESORMEAUX.

De qui tenez-vous ces détails ?

HENRI.

C'est son laquais qui l'a dit en confidence à notre cuisiniere ; cela m'a fait de la peine : il est si aimable, M. Durval !... Il est vrai qu'à présent que vous avez retiré vos fraix d'impression, le produit des exemplaires qui restent sera pour lui ; mais si sa situation est pressante...

DESORMEAUX.

J'aime à vous voir cette inquiétude, Henri.... Honorez toujours les talents : en effet, l'homme opprimé par la fortune, & qui réunit les vertus au génie, est, sans doute, l'objet le plus digne du respect & de l'intérêt des ames nobles & sensibles.

HENRI.

Ah, mon oncle, j'entends M. Durval !

DESORMEAUX.

Oui, c'est lui. Allez, mon enfant, dans

ma chambre, j'irai vous y retrouver tout-à-l'heure, & nous causerons sur votre lecture d'aujourd'hui.

HENRI.

Oui, mon oncle. (*Il sort.*)

SCENE IV & derniere.

DESORMEAUX, DURVAL.

DESORMEAUX, *allant au devant de Durval.*

VOus me prévenez, Monsieur, mon projet étoit d'aller chez vous ce soir....

DURVAL.

Je viens vous chercher, parce que j'ai besoin de consolations : vous êtes ici mon seul ami....

DESORMEAUX.

Je me flatte que je ne me rendrai jamais indigne d'un titre qui m'honore autant qu'il m'est cher...

DURVAL.

Eh bien, voilà encore une nouvelle critique de mon ouvrage qui vient de paroître !... Je suis outré ; je vous l'avoue...

DESORMEAUX.

Cette critique n'est-elle pas dans le Mercure ?....

DURVAL.

Non, elle forme une brochure entiere de cent pages...

DESORMEAUX.

Je ne la connois pas. C'eſt donc la ſixieme critique de votre ouvrage ; vous avez-là une aſſez joli ſuccès, pour votre coup d'eſſai...

DURVAL.

Je ſais bien qu'il eſt reçu qu'on ne critique que les bons ouvrages ; mais ce ſuccès-là ne m'enorgueillit point du tout.

DESORMEAUX.

J'entends ; vous aviez trop de modeſtie pour vous flatter de tant d'honneur.

DURVAL.

Ah, Monſieur Deſormeaux, vous plaiſantez ; mais moi, je ſuis au déſeſpoir, furieux, découragé...

DESORMEAUX.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre : en dépit des critiques, le débit de votre livre va ſon train ; on en a déjà fait une édition contrefaite ; je ſais qu'on le traduit dans pluſieurs langues ; que voulez-vous de mieux ?

DURVAL.

Ah, ſi vous aviez lu cette derniere critique !.... Pas une raiſon, pas une objection ſérieuſe, un perſifflage continuel.....

DESORMEAUX.

Quoi donc, aimeriez-vous mieux que cette critique fût ſolide, raiſonnable & fondée ?

DURVAL.

DURVAL.

Non, sans doute ; cependant si la vérité blesse quelquefois, du-moins elle peut être utile ; mais l'injustice accable & révolte....

DESORMEAUX.

Elle ne devroit exciter que le mépris.

DURVAL.

Quel mal ai-je fait à tous ces gens-là, pour me déchirer avec tant d'acharnement ?

DESORMEAUX.

Le mérite commence par éveiller l'envie ; mais il peut toujours la désarmer par la modération & la modestie.

DURVAL.

Non, non ; l'on me pousse à bout, je me défendrai....

DESORMEAUX.

Comment ?....

DURVAL.

En répondant à mes adversaires, en leur rendant les ridicules dont ils veulent me couvrir....

DESORMEAUX.

C'est tout ce qu'ils desirent. Vous avez fait un bon ouvrage, qui non-seulement fait honneur à votre esprit, mais donne l'opinion la plus avantageuse de vos mœurs, de vos principes & de votre caractere ; cette estimable production vous acquiert, à juste titre, la bienveillance de tous les honnêtes gens ; & la méchanceté qui vous attaque, ne fait qu'ac-

croître encore un intérêt si mérité. Mais si, vous laissant égarer par un ressentiment aveugle, vous vous engagez dans de frivoles disputes, si vous montrez à vos adversaires cette aigreur, cette injurieuse ironie qu'ils ont employées contre vous, vous donnerez à leurs écrits plus de poids & plus d'importance, & vous perdrez, peut-être sans retour, la considération & l'estime du public. Ah, Monsieur, rappellez-vous cette saine Philosophie, ces sentiments d'indulgence répandus dans votre ouvrage ! Voulez-vous détruire l'idée flatteuse que vous avez donnée de vous-même ? Aurez-vous l'imprudence de démentir, par votre conduite, des préceptes qui n'ont excité autant d'admiration, que parce qu'il semble que l'Auteur les ait tous puisés dans son ame ? Pardonnez à mon âge, à mon attachement, la liberté de ces réflexions ; faites un meilleur usage de votre esprit, je vous en conjure ; la plus grande vengeance que vous puissiez tirer de vos ennemis, n'est pas de perdre votre tems à leur répondre, mais de paroître au-dessus des injures & de l'injustice, & de faire un nouvel ouvrage, qui puisse ajouter encore à votre réputation.

DURVAL.

Je reçois avec reconnoissance des avis si sages ; ils me frappent & me touchent également. Mais cependant, est-il possible de se voir sans cesse outragé, sans témoigner son juste ressentiment ?

DESORMEAUX.

Les critiques tombent d'elles-mêmes, lorsqu'on dédaigne d'y répondre. D'ailleurs, on rougit bientôt de poursuivre celui qui s'interdit toute défense : dans ce cas il y a trop de bassesse à l'attaquer, pour que l'ennemi le moins généreux ne soit pas retenu par la crainte du blâme public & du mépris universel. (*) Mais, Monsieur, puisque vous me permettez de vous parler franchement, souffrez encore quelques questions sur vos affaires : le séjour de Paris a dû les déranger...

DURVAL.

N'importe, je puis attendre.

DESORMEAUX.

Pourquoi me refuseriez-vous la satisfaction de vous offrir quelques avances sur votre ouvrage? Cette proposition doit d'autant moins blesser votre délicatesse, que je suis dépositaire de fonds qui vous appartiennent à présent, puisque tous les frais sont à couvert, &

(*) On ne prétend parler ici que de ces critiques inspirées par la haine, souillées par les injures, les personnalités, la mauvaise foi, & que l'amere & fausse gaieté de la méchanceté s'efforce d'embellir de tous les lieux communs d'ironie & de froides plaisanteries de ce genre méprisable, qui demande aussi peu d'esprit & de talents, qu'en exige au contraire la véritable critique, toujours impartiale, modérée, fine & délicate, qui peut seule instruire & corriger sans offenser, perfectionner le goût, & mériter l'estime des Auteurs même qu'elle éclaire & qu'elle reprend.

qu'ainsi je pourrai me payer par mes mains.

DURVAL.

Ah ! je suis pénétré comme je le dois, d'une reconnoissance aussi vive qu'elle est fondée... Que je serois vil à mes yeux, si j'étois capable d'abuser de tant d'honnêteté !... Ce n'est point mon orgueil qui vous refuse ; non, je vous regarde comme un pere, vous m'en donnez les conseils, vous en avez les procédés....mais la délicatesse du cœur surpasse encore celle de la vanité... Et vous avez déjà tant fait pour moi !...

DESORMEAUX.

Toute delicatesse exagérée n'est plus qu'une bizarrerie, un excès produit par une cause estimable sans doute, mais que la raison désapprouve, & que l'amitié sur-tout doit corriger. Me dire que vous daignez me regarder comme un pere, c'est m'en donner les droits; ainsi je suis autorisé à terminer de vains compliments... Je vais envoyer cent louis chez vous. Au reste, ce procédé n'a rien que de fort simple : j'ai cet argent, je vous le prête, & pour un tems très-limité ; car le débit de votre ouvrage me remboursera vraisemblablement avant deux mois.

DURVAL.

Je ne puis vous répondre.... je suis trop ému... trop touché... Ah, Monsieur Desormeaux, si vous saviez l'étendue du service que vous me rendez !....

DESORMEAUX.

Mais ne ſuis-je pas heureux autant qu'honoré de pouvoir vous donner cette foible marque de zele & d'attachement ?...

DURVAL, *après un moment de réflexion.*

Je ne dois plus rien vous cacher... (*Il tire un manuſcrit de ſa poche.*) Ayant le plus preſſant beſoin d'argent, animé d'ailleurs, par toutes les critiques qu'on a faites de mon ouvrage, j'ai composé en huit jours un petit poëme ſatyrique contre tous ceux que j'ai ſoupçonnés mes ennemis....

DESORMEAUX.

En huit jours un poëme !.....

DURVAL.

Ce genre odieux eſt ſi facile ! il n'exige ni ordre, ni plan, ni raiſon ; il ne faut pour s'y diſtinguer que de la raillerie, du fiel & de l'injuſtice. J'étois violemment aigri, je fis avec rapidité cet ouvrage indigne de mon caractere, & que déſavouent mon cœur & ma raiſon. J'abjure un emportement dont vos ſages conſeils m'ont fait connoître l'imprudence & la noirceur. (*Il lui donne le manuſcrit.*) Tenez, mon reſpectable ami, liſez cette mépriſable production : je veux que vous ſoyez inſtruit de tout ce que je vous dois ; vous ne pouvez le ſavoir qu'en parcourant ce manuſcrit ; alors vous goûterez véritablement la plus douce joie dont une belle ame ſoit ſuſceptible, celle d'avoir ramené un cœur hon-

nête à l'amour de ses devoirs & de la vertu.

DESORMEAUX, *jettant les yeux sur le manuscrit.*

Que vois-je !....Je connois cet ouvrage !..... Leroux devoit l'acheter !....

DURVAL.

Oui. C'est à lui que je me suis adressé, sachant bien qu'il n'avoit ni vos principes, ni votre honnêteté.... On ne pourroit vous offrir une satyre de ce genre, sans vous outrager; mais Leroux s'est facilement décidé à devenir mon complice : on m'a dit tout-à-l'heure de sa part, qu'il acceptoit ma proposition... J'ai fait redemander mon ouvrage, avec l'intention de le lui renvoyer demain, après y avoir fait quelques changements. Mon bonheur m'a conduit chez vous; vos conseils ont éclairé mon esprit, persuadé mon cœur; votre amitié m'a tiré d'embarras; vous me conservez ma réputation, & vous m'épargnez enfin la douleur insupportable des remords affreux que m'auroit inspiré ma faute.

DESORMEAUX.

Oh, que je m'applaudis en effet d'avoir pu mériter votre confiance !.... Cet ouvrage..... qui vous perdoit....je l'ai lu...

DURVAL.

Vous l'avez lu !

DESORMEAUX.

Combien il est indigne de vos talents, & de cette noblesse, de cette sensibilité qui vous distinguent !....

DURVAL.

Je le ſens... Ce premier égarement m'entraînoit à mille autres, & me livroit à tous les emportements de la haine & de l'injuſtice... Vous avez banni de mon cœur ces noirs mouvements qui l'agitoient. Je ne puis ſonger, ſans frémir, que j'étois au moment de perdre toutes mes vertus ! A préſent je ne ſuis enflammé que du deſir de me diſtinguer par l'équité, la modération & la généroſité; je mettrai ma gloire à rendre juſtice à mes ennemis; le noble orgueil de paroître impartial me les fera louer ſans effort.... Je m'éleve au-deſſus d'eux, je ne puis les haïr... Hélas ! malgré cet abſurde déchaînement, peut-être que leurs cœurs étoient faits pour la vertu !... Moi-même, ſans un ami, qu'aurois-je été ?..

DESORMEAUX.

Quelles délicieuſes émotions vous me faites éprouver ! Quel plaiſir pur je goûte en voyant renaître dans cette ame ſi noble la paix, heureux fruit de la modération, & l'aimable & douce indulgence, compagne inſéparable de la juſtice & de la généroſité !...... Mais mon neveu m'attend dans ma chambre, allons-lui rendre ſa liberté, nous reprendrons enſuite une converſation ſi intéreſſante.

DURVAL.

Oui, mais nous commencerons par brûler ce manuſcrit ſur lequel je ne puis jetter les yeux ſans rougir....

DESORMEAUX.

Ah, combien vous vous applaudirez un jour de cet estimable sacrifice !...

DURVAL.

J'en suis déjà récompensé par votre estime: allons, ne le différons plus... venez.....

DESORMEAUX.

Puissent tous les Auteurs éclairés sur leurs vrais intérêts, adopter à jamais ces nobles sentiments !.... (*Ils sortent.*)

FIN.

LE

VRAI SAGE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

OPHÉMON, *Marchand retiré du commerce.*

VERCEIL, *fils d'Ophémon.*

RENAUD, *jeune Médecin, parent d'Ophémon.*

LE CHEVALIER, *voisin d'Ophémon.*

ANDRÉ, *jeune Paysan.*

PICARD, *Valet d'Ophémon.*

La Scene est en Champagne, dans le Château d'Ophémon.



LE VRAI SAGE, COMÉDIE.

On est heureux dès qu'on est sage.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Château.

LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER.
Le bon-homme Ophémon n'est point ici ?

PICARD.
Non, Monsieur ; il est allé à la ferme voir ce pauvre Eustache qui a pensé mourir.

LE CHEVALIER.
Eustache, le pere de Colette ?

PICARD.
Justement. Monsieur Renaud, un jeune Médecin, parent de mon maître, l'a tiré d'affaire.....

LE CHEVALIER.

Et Verceil, où est-il ?

PICARD.

Avec Monsieur son pere.

LE CHEVALIER.

J'ai grande envie de le revoir, Verceil...

PICARD.

Cela est naturel, quand on a été élevés pour ainsi dire ensemble...

LE CHEVALIER.

Oui, mon oncle faisoit beaucoup de cas de la bon hommie d'Ophémon... qui d'ailleurs est fort instruit... un penseur !

PICARD.

Oh, c'étoit un digne Seigneur que Monsieur votre oncle ! Mon maître l'a bien pleuré....

LE CHEVALIER.

Picard, parlez-moi un peu de Colette, est-elle toujours aussi jolie ?

PICARD.

Ma foi, six mois de plus ne l'ont pas enlaidie, au contraire....

LE CHEVALIER.

Je me souviens que je la trouvois ravissante...Je n'avois jamais rien vu... Mais je crois bien que six mois de séjour à Paris rendent le goût un peu plus délicat...

PICARD.

On dit pourtant que les Parisiennes sont fardées : moi, je m'imagine que je n'aimerois pas cela ; mais peut-être bien aussi qu'en

même tems cela me feroit paroître après les villageoises trop blêmes...de façon que je ne gagnerois rien d'un côté, & que je perdrois de l'autre...Ce seroit-là un mauvais marché... Cela me rappelle que j'ai une fois entendu dire à Monsieur, que ce qui raffine trop le goût, finit par le gâter...

LE CHEVALIER.

Suivant cette maxime, le goût est ici dans toute sa pureté; car assurément je ne connois rien de moins raffiné que Messieurs les Champenois...

PICARD.

Ah, j'entends, Monsieur, je pense.....

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, le voilà... (*Picard sort.*)

SCENE II.

LE CHEVALIER, OPHÉMON, VERCEIL, RENAUD.

LE CHEVALIER.

EH, bon jour, Monsieur Ophémon..... Bon jour, Verceil...

VERCEIL.

Vous ici !... Quelle agréable surprise !......

(*Il s'avance pour l'embrasser.*)

LE CHEVALIER *se recule doucement, ne l'embrasse point, & lui tend la main.*

VERCEIL.

Ravi de vous voir, véritablement...

VERCEIL, *à part.*

Quel froid accueil !...

OPHÉMON, *au Chevalier.*

Nous ignorions votre retour...

LE CHEVALIER.

Je ne suis arrivé que Dimanche... & je ne compte pas faire un long séjour ici ; jusqu'à ce que mon château soit arrangé, vous ne m'y verrez guere....

OPHÉMON.

Mais il est superbe... & meublé avec une magnificence...

LE CHEVALIER.

Il n'est pas logeable...je le fais abattre.

OPHÉMON.

Abattre !....

LE CHEVALIER, *en riant.*

C'est un meurtre, n'est-ce pas ?... Et ces jardins, objet de l'admiration de la Province, cette belle allée d'ormes, ces majestueux marroniers ; je fais couper tout cela... Ne suis-je pas bien impitoyable ? bien original sur-tout?

OPHÉMON.

Original ! Oh non, ce n'est pas cela... Je ne trouve rien que de fort commun dans vos projets. Votre intention, Monsieur, n'est-elle pas de dépenser beaucoup d'argent pour faire une petite campagne d'un grand jardin ?....

LE CHEVALIER.

Et justement, un jardin Anglois, en un mot....

OPHÉMON.

Et de changer en *maisonnette* un vaste château !.....

LE CHEVALIER.

Précisément...

OPHÉMON.

Eh bien, Monsieur, en tout cela vous vous conformez à la mode; on ne pourroit donc, sans injustice, vous accuser de singularité, puisque vous n'êtes qu'imitateur...... Mais, Monsieur Renaud, nous avons encore le tems de faire notre petite tournée dans le Village avant l'heure indiquée pour le prix de l'arc...

LE CHEVALIER.

Quelle tournée?...

RENAUD.

Nous allons visiter les pauvres malades.

LE CHEVALIER, *à Renaud.*

Fort bien pour vous qui êtes Médecin; mais Monsieur Ophémon, que fait-il là?

RENAUD.

Monsieur, il paie les bouillons & les remedes que j'ordonne...

LE CHEVALIER.

Il me paroît tout simple de donner de l'argent; mais le porter soi-même...

RENAUD.

L'on en donneroit bien moins, si l'on contentoit de l'envoyer.

VERCEIL.

En effet, il faut voir les malheureux pour leur accorder le degré d'intérêt & de compassion dont ils sont dignes!

LE CHEVALIER.

Ne disiez-vous pas qu'on tire de l'arc aujourd'hui?...

VERCEIL.

Oui; mon pere donne un prix...

LE CHEVALIER.

Ah, j'en suis charmé; je verrai cela....

OPHÉMON.

M. le Chevalier veut donc bien me permettre de le quitter pour une heure seulement?....

LE CHEVALIER.

Traitez-moi en voisin, je vous en prie, Monsieur Ophémon, point de complimens..

OPHÉMON.

Mon fils aura l'honneur de me remplacer, si vous le trouvez bon. Allons, M. Renaud. (*Il sort, & M. Renaud le suit.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

Je ne connoissois pas ce M. Renaud.

VERCEIL.

Il a exercé la médecine à Lyon pendant deux ou trois ans avec succès ; il a desiré de s'établir à Paris, & mon pere lui en a facilité les moyens : par reconnoissance, il est venu passer six semaines ici.

LE CHEVALIER.

Votre pere fait un très-digne usage de sa fortune.... Mais, Verceil, j'ai mille questions à vous faire après une absence de sept mois... Vous ne me parlez point de Colette... Ah, ah, vous rougissez ; eh bien, vous l'aimez donc toujours ?...

VERCEIL.

Comment aurois-je pu changer en si peu de tems ?....

LE CHEVALIER.

Si peu de tems ! sept mois !.... Vous avez des idées bien provinciales sur la durée d'une passion...Et Colette, enfin, est-elle instruite de votre amour ?...

VERCEIL.

Vous allez vous moquer de moi... Mais

vingt fois j'ai formé le projet de lui en parler, & je n'en ai jamais eu la hardiesse.

LE CHEVALIER.

En effet, la fille d'un fermier, une paysanne de seize ans, est une personne très-imposante.

VERCEIL.

Mais, oui; car l'innocence & la vertu le sont toujours. D'ailleurs, la condition de Colette n'a rien de méprisable, pour moi, surtout, puisque ma naissance n'est pas plus distinguée que la sienne.....

LE CHEVALIER.

L'amour vous rend bien modeste.... Cependant vous devez observer entre vous & Colette une petite différence; c'est que vous aurez un jour cent mille livres de rentes !.....

VERCEIL.

Il faut être bien humble d'ailleurs, pour ne s'enorgueillir que de cet avantage....

LE CHEVALIER.

Comment, bien humble?

VERCEIL.

Mais oui; celui qui regarderoit sa fortune comme le vrai moyen de réussir, assurément ne compteroit guere sur les agréments de son caractere & de son esprit...

LE CHEVALIER.

Vous avez des sentiments tout-à-fait romanesques; & réellement, mon cher Verceil, vous étiez né pour aimer une bergere........

Mais, plaisanterie à part, je veux vous servir dans vos amours champêtres. Dites-moi, ne venez-vous pas à Paris l'hiver prochain ?

VERCEIL.

Oui, c'est le projet de mon pere. J'en suis fâché, je l'avoue; je m'éloignerai à regret d'ici... J'ai été élevé dans cette Terre, je ne l'ai pas quittée...

LE CHEVALIER.

Et vous n'avez nulle curiosité de voir Paris ?....

VERCEIL.

Pas la moindre....

LE CHEVALIER.

Oh ! j'en sais bien la raison... Mais si je vous disois que j'imagine un moyen très-facile de faire venir Colette à Paris ?....

VERCEIL.

Cela est impossible...

LE CHEVALIER.

Je suis sûr de mon fait...

VERCEIL.

Mais comment ?....

LE CHEVALIER.

Ah, voilà mon secret... Vous avez de la tendresse, & moi du génie & de la discrétion; car vous ne saurez mon moyen que lorsqu'il aura réussi.....

VERCEIL.

Mais ne plaisantez-vous point ?...

LE CHEVALIER, *d'un air très-sérieux.*

Fi donc, sur une affaire de cette importance, une affaire de cœur.

VERCEIL.

Je ne sais, vous avez rapporté de Paris un certain air, un ton.... qui vous rendent bien différent de ce que vous étiez...

LE CHEVALIER, *en souriant.*

Mais véritablement, je crois bien que je suis un peu changé...

VERCEIL.

Oh, beaucoup...

LE CHEVALIER.

Vous m'effrayez... Aurois-je entiérement perdu cette aisance, cette grace *Champenoise* dont je suis toujours cependant le sincere admirateur ?...

VERCEIL.

Ah, j'aime mieux ce langage : jusqu'ici j'ignorois si vous parliez sérieusement ou non, à présent je n'ai plus de doute....

LE CHEVALIER.

Vous prenez mes discours pour un persifflage, peut-être ?... Quelle folie !.... Je ne suis qu'un bon-homme, n'est-ce pas ?

VERCEIL.

Je crois, en effet, que vous avez la prétention de le paroître.

LE CHEVALIER, *éclatant de rire.*

La prétention, voilà le mot.... (*Très-sérieusement.*) Oui, c'est là ma *prétention*.... Je n'en ai point d'autre.....

VERCEIL.

Je dois le penser ; car, ainsi qu'un bonhomme, vous renoncez à toute finesse, & vous vous montrez tel que vous êtes.

LE CHEVALIER.

Comment, Verceil... vous prenez votre revanche, je crois... Eh bien, je vous le prédis, vous aurez *du trait* dans l'esprit... & beaucoup... A présent, parlons sérieusement. (*d'un ton grave & important.*) Au vrai, je desire infiniment... mais je dis infiniment, de vous voir établi à Paris. Votre pere vous a donné une très-bonne éducation... Cet Abbé, cet homme qui vous a élevé, avoit du mérite.... & vous avez parfaitement répondu à ses soins. Vous pouvez jouir à Paris d'une existence très-agréable... & j'ai déjà prévenu tous mes amis sur votre personnel... En un mot, je me chargerai de vous produire..... Mais il faut que votre pere ait une excellente maison...Dans votre position, c'est une chose indispensable... Ayez beaucoup de chevaux, des loges à tous les spectacles, jouez gros jeu ; & je vous promets les liaisons les plus brillantes, & tous les agréments dont je jouis moi-même.

VERCEIL.

Qu'appellez-vous, *des liaisons brillantes* ?

LE CHEVALIER.

Mais cela s'entend... des liaisons avec des personnes distinguées par leur rang & leur naissance.

VERCEIL.

Avec celles qui le ſont par leurs vertus & leur eſprit : voilà ce qu'on doit deſirer.

LE CHEVALIER, *d'un ton mépriſant.*

Fort bien... Cependant, mon cher Verceil, dans votre ſituation... il ſeroit flatteur.

VERCEIL.

Quoi, d'être admis dans la ſociété la plus brillante ? A la bonne heure, ſi je devois cette faveur à mon mérite perſonnel ; mais quand je ne pourrai l'attribuer qu'à un ſouper & à de folles dépenſes, j'en ſerai très-peu flatté... Non, non, je ne ferai des avances à l'homme au-deſſus de moi, & je ne deſirerai l'honneur de me lier avec lui, qu'autant qu'il me paroîtra aimable. Celui qui, dans mon état, ſe laiſſe tourner la tête par un beau nom, mérite en effet de n'être recherché que pour ſa fortune. Je n'aurai point ce ridicule, je l'eſpere, ni l'abſurde extravagance de me ruiner par des baſſeſſes.

LE CHEVALIER.

Toute cette philoſophie-là cédera au deſir de vous produire dans la bonne compagnie.

VERCEIL.

La bonne compagnie...Je la rechercherai ſans doute ; mais un cercle unique ne la renferme pas, elle eſt par-tout où l'on trouve les mœurs, l'eſprit & le goût.

LE CHEVALIER.

L'air de Paris vous fera bientôt changer d'opinion.

VERCEIL.

Je ne nierai point que Paris ne puisse gâter un jeune homme...Mais je crois, en même tems, qu'un esprit sain peut conserver en tous lieux du bon sens & de la raison...

SCENE IV.

LE CHEVALIER, VERCEIL, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR Ophémon m'envoie demander à ces Messieurs s'ils veulent venir voir tirer de l'arc ?

VERCEIL.

Va-t-on commencer ?

PICARD.

Dans une demi-heure ; & déjà l'on s'assemble sur la place ; le coup d'œil est charmant...

LE CHEVALIER.

Allons-y, Verceil....

VERCEIL.

Volontiers, je vous suis. (*Ils sortent.*)

PICARD, *seul.*

Pardi, M. le Chevalier n'a pas profité de son voyage, toujours !... Il étoit gracieux, affable ; à présent ce n'est plus cela. Il a un air si fier, si ricanneur !.... Il n'a guere d'esprit, je le parierois ; car il n'y a qu'un petit

génie qui puiſſe changer comme cela du bien en mal, en ſept mois !.... Mais quelqu'un vient ; comment, c'eſt André.

SCENE V.

PICARD, ANDRÉ.

PICARD.

ANDRÉ, par quel haſard n'êtes-vous pas ſur la place ?

ANDRÉ.

Oh, j'ons du tems... ça ne commencera qu'au coup de douze heures, & j'entendrons l'horloge d'ici. Dites-moi, M. Picard, par où loge M. le Médecin ?

PICARD.

Quoi donc, avec ce gros viſage fleuri, veux-tu l'aller conſulter ?

ANDRÉ.

Nenni, je n'en ons pas beſoin, & j'en ſommes quaſiment fâché, puiſqu'il baille, dit-on, les ordonnances gratis.

PICARD.

Pardi oui, c'eſt déſagréable de ne pas avoir quelques bonnes maladies, pour profiter de cela !....

ANDRÉ.

Dame, ſûrement ; je n'avons qu'à être pris après ſon départ, ça ſeroit guignonnant pour le coup...

PICARD.

PICARD.

Mais enfin, qu'as-tu donc à lui dire !

ANDRÉ.

Je voulons le remarcier...

PICARD.

Et de quoi ?....

ANDRÉ.

De la guérison d'Eustache... Oh, queu miracle il a fait là !.... Eustache qu'a été si moribond, eh ben le vlà sur ses deux pieds, comme si de rien n'étoit... Y vient d'arriver avec Colette pour voir la fête.....

PICARD.

Mais Eustache ne t'est rien ?...

ANDRÉ.

Hélas non..... Pas moins, c'est le pere à Colette...

PICARD.

Ah, ah, j'entends.... Colette t'a touché le cœur ?.....

ANDRÉ.

Pour l'amour de Dieu, M. Picard, n'ébruitez pas ça.... Eustache est un richard; moi, je n'avons rien; voyez-vous; faudra peut-être que je renoncions à Colette...

PICARD.

Parle-moi confidemment; t'aime-elle ?

ANDRÉ.

Vous ne jaserez pas ?...

PICARD.

Non, je te le promets. Je ne veux que te

rendre service auprès de mon maître ; ainsi ne crains rien.

ANDRÉ.

Eh bien, je vous dirons tout... Vlà comme ça vint : je sommes voisins d'Eustache ; & voyant Colette si gentille, j'avions toujours queuque raison pour aller chez eux, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre..... *Voisin, je venons prendre une pelletée de braise... Voisin, je venons allumer not' lampe...* ça durit tout l'hyver... & puis l'été vinrent les danses sous le grand orme... Je dansions toujours avec Colette, je n'osions l'y parler, mais je la regardions de tous mes yeux, & je m'avisai qu'a rougissoit drès que je la fisquais tant seulement deux minutes... Je me dis à part moi, que c'étoit bon signe, & vlà que ça me déniaisa... Ma fine, je risquâmes le paquet, & je l'y glissai queuques petits mots d'amourette... A fit l'étonnée..... *Allons done, M. André, vous voulais rire... Non pardine, Mamselle Colette !...* Là-dessus a devint pensive, & pis a me dit : *Ne m'en parlez pus, mais parlez à mon pere* ; & a me quita. Depuis ce tems, alle est toute sérieuse, alle me fuit ; pourtant n'gnia que ses pieds qui m'évitons, car a me cherche avec les yeux... & je nous parlons sans mot dire. Je vois ben qu'a pense à moi ; & de la trouver si prudente & si sage, na fait que redoubler mon amiquié.... Vlà, M. Picard, où j'en sommes...

PICARD.

Et tu n'oses t'adresser au bon homme Eustache ?....

ANDRÉ.

Non.... car s'y me refuse, ça me tuera...

PICARD.

Sois tranquille, j'intéresserai mon jeune maître en ta faveur...

ANDRÉ.

Ah, queu bonne pensée !...Not' jeune Seigneur est si humain !... & pis je crois qui veut du bien à Colette...

PICARD.

Paix ; n'entends-je pas l'horloge ?...

ANDRÉ.

Vraiment oui.....

PICARD.

Allons sur la place ; as-tu ton arc ?

ANDRÉ.

Oui, je l'ons laissé à la porte... Oh, que je voudrions gagner le prix ; car sûrement Colette seroit bien-aise de me voir le plus habile !...

PICARD.

Et vive l'amour, dit-on, pour donner de l'adresse !... Viens, mon garçon.. (*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OPHÉMON, RENAUD.

OPHÉMON.

LA joie naïve de tous ces bons Villageois me fait un plaisir !...

RENAUD.

Celle d'André sur-tout est bien vive.....

OPHÉMON.

Cela est tout simple ; il a remporté le prix, il est le héros de la fête !.....

RENAUD.

Que vous devez jouir de tout cela !... Quel bonheur peut se comparer à celui d'un homme riche & bienfaisant qui vit dans sa Terre !.....

OPHEMON.

Ces délicieuses jouissances d'une ame sensible, vous pourrez les goûter dans votre état, mon cher Renaud : conservez cette précieuse humanité ; sans elle, le Médecin le plus habile ne remplit qu'imparfaitement ses obligations sacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir ; c'est la compas-

ſion qui le conduira chez le pauvre dénué de ſecours ; c'eſt elle qui peut ſeule lui faire mettre en uſage toutes les reſſources de ſon art, & le préſerver d'une coupable négligence, ou d'une décourageante dureté ; c'eſt ce tendre mouvement qui ſaura lui découvrir les moyens de conſoler, de fortifier ſes malades, & de ranimer l'eſpérance au fond d'un cœur abattu par la crainte, & flétri par la triſteſſe !..... Quelle profeſſion ſublime ! lorſqu'elle eſt dignement exercée !..... Eſt-il un dévouement plus héroïque que celui de conſacrer ſes talents, ſes veilles & ſa vie à l'humanité ſouffrante ?... La charlatanerie, la pédanterie, & une ridicule préſomption, n'ont que trop ſouvent fait mépriſer ce noble état ; mais un Médecin habile, compatiſſant, & qui chérit tous ſes devoirs, eſt ſans doute l'objet le plus reſpectable, & celui qui mérite le mieux la reconnoiſſance & l'admiration de tous les hommes.

RENAUD.

Votre généroſité m'a procuré les moyens d'embraſſer l'état que je préférois à tout autre, & vos conſeils m'apprennent comme je puis m'y diſtinguer. Croyez, Monſieur, que vos leçons & vos bienfaits ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir.....

OPHEMON.

Je compte ſur votre amitié, mon cher Renaud ; & le plaiſir que j'éprouverai en vous

retrouvant à Paris, adoucira beaucoup le regret que j'aurai de quitter cette agréable retraite.

RENAUD.

Vous partirez ſur la fin de l'Automne?

OPHEMON.

Oui, & certainement je ne puis faire un plus grand ſacrifice à mon fils; car c'eſt pour lui ſeul que je me décide à renoncer aux douceurs d'une vie ſi douce & ſi tranquille. Sa premiere jeuneſſe s'eſt écoulée loin du tumulte & de la corruption: mais avec la fortune qu'il doit avoir, il eſt impoſſible qu'il ne vive pas un jour dans le grand monde: il faut donc le lui faire connoître; je veux du moins obſerver ſa conduite, lui ſervir de guide dans les premiers moments de ſon début, & lui choiſir une femme eſtimable. Je ſuis vieux; ſi je différois plus long-tems, je ne pourrois plus peut-être exécuter des projets qui me ſont ſi chers. Voilà, mon ami, les raiſons qui m'empêchent de différer mon départ.

RENAUD.

Il me ſemble que Monſieur votre fils eſt affligé de cette prompte réſolution...

OPHEMON.

Je le crois: il a les vertus & les goûts ſimples qui font aimer la campagne. Mais d'ailleurs, je ſoupçonne qu'une cauſe ſecrete contribue encore à l'attacher ici...

RENAUD.

J'ai la même idée, je vous l'avoue ; & Colette est si singuliérement jolie !

OPHEMON.

Je suis persuadé qu'il en est amoureux...

RENAUD.

Et je ne doute pas que le Chevalier ne soit son rival, ou ne le devienne ; car il m'a paru tout-à-l'heure extrêmement frappé de la figure de cette jeune fille....

OPHEMON.

J'entends mon fils ; je veux absolument m'expliquer avec lui.

RENAUD.

Oui ; le voici... Je vous laisse... (*Il sort.*)

OPHEMON.

Verceil est sincere ; je suis sûr qu'il répondra sans déguisement à toutes mes questions.

SCENE II.

OPHÉMON, VERCEIL.

OPHÉMON.

APPROCHEZ, mon fils. Je desire m'entretenir avec vous, & profiter du moment où nous sommes seuls. D'abord, dites-moi ce que vous pensez du Chevalier : les bontés & l'amitié de son respectable oncle pour moi, formerent entre ce jeune homme & vous,

une liaison sur la solidité de laquelle je n'ai jamais compté ; & vous voyez, Verceil, que je ne me trompois pas...

VERCEIL.

Il est vrai, mon pere, que le Chevalier est absolument changé pour moi. Au lieu de cette confiance, de cette amitié qu'il me témoignoit, je ne trouve plus en lui que de la morgue, de la froideur, & un air de moquerie ou de protection qui me blesse & me glace.

OPHEMON.

Le Chevalier n'a point de caractere; il a peu d'esprit, & toute la puérile vanité des gens bornés ; je vous l'avois prédit, qu'il rougiroit un jour d'avoir donné le titre de son ami intime à un homme sans naissance. Il vous le fait sentir, il vous afflige & vous humilie peut-être ; voilà, mon fils, l'inconvénient de s'attacher aux personnes d'un rang au-dessus du nôtre, quand elles n'ont pas les qualités & l'esprit qui peuvent seuls nous empêcher de craindre les caprices & l'inconstance d'un méprisable & frivole orgueil.

VERCEIL.

Assurément, mon pere, grace aux principes que je vous dois, je suis bien certain de ne jamais rougir de ma naissance ; cependant, je ne pourrois supporter le dédain, telle injuste qu'en fût la cause. Dois-je donc, pour l'éviter, m'imposer la loi de ne vivre jamais qu'avec des gens de mon état ?

OPHEMON.

Non. Toute perſonne eſtimable qui vous accueillera, méritera d'être recherchée par vous, tel que ſoit ſon rang. N'oubliez jamais que vous êtes le fils d'un Marchand, que vous ne devez votre fortune qu'à un concours inoui de circonſtances heureuſes : ſoyez modeſte, ayez une maiſon agréable & un bon ſouper, mais n'affichez ni le faſte, ni la magnificence; ſi votre opulence paroît vous enivrer, elle vous rendra ridicule & mépriſable. A l'égard de votre conduite avec les gens de qualité, j'ai ſur-tout une choſe à vous preſcrire; c'eſt de les traiter toujours avec la plus exacte politeſſe : voilà le ſeul moyen de mériter leurs égards; trop d'aiſance & de liberté, loin de vous élever juſqu'à eux, vous feroit bien-tôt ſentir la diſtance que vous auriez cru rapprocher, en vous attirant de leur part une ſorte de familiarité groſſiere, à laquelle vous ne pourriez répondre, ſans vous oublier tout-à-fait, & ſans les offenſer.

VERCEIL.

Je ſens, mon pere, combien la modération & la ſimplicité ſont des qualités néceſſaires, ſur-tout dans ma ſituation; vous daignerez toujours être mon guide, & je me flatte qu'avec de telles inſtructions, je ne pourai jamais m'égarer. Mais je ſuis bien jeune, je n'ai que dix-huit aus; la premiere vertu de mon âge, vous me l'avez dit ſouvent, c'eſt

la méfiance de soi-même ; celle-là seule peut nous conserver toutes les autres... Pourquoi m'exposer sitôt aux dangers du monde....... avant que ma raison soit entiérement perfectionnée ?.....

OPHEMON.

Ces modestes craintes font honneur à votre caractere ; mais sont ce-là, mon fils, les seuls motifs du regret que vous éprouvez de quitter la Champagne ?... Pourquoi rougissez-vous ?...

VERCEIL.

Je me plais ici, mon pere, je l'avoue...

OPHEMON.

On prétend (& j'ai peine à le croire) que Colette sur-tout vous y attache.... J'ai trop bonne opinion de vos mœurs & de votre probité, pour pouvoir me persuader facilement que vous ayez l'infame projet de séduire une jeune fille modeste & vertueuse, & de déshonorer une honnête famille : vous le fils du Seigneur de ces respectables gens ; vous, fait pour être leur protecteur, & pour donner l'exemple ici !...

VERCEIL.

Hélas, je n'ai point de projet... Je respecte son innocence.... mais je n'ai pu résister, j'en conviens, aux charmes séduisants de sa figure.....

OPHEMON.

Comment la raison n'a-t-elle pas triomphé

d'une fantaisie coupable, qui ne peut que vous avilir ?...

VERCEIL.

M'avilir !.... Et pourquoi ?.... Les vertus & la beauté ne justifient-elles pas l'amour ?.....

OPHEMON.

Quoi donc ? Formeriez-vous le dessein d'épouser Colette ?

VERCEIL.

Je vous le répete, mon pere, je n'ai point de projet.... Mais enfin nulle distance réelle ne se trouve entre Colette & moi. Un Bourgeois pourroit-il se déshonorer en épousant la fille d'un honnête Laboureur ?... Elle est belle, elle est sage ; si je l'aime, si j'en suis aimé, quelle cause aux yeux de la raison la rendroit indigne de moi ?

OPHEMON.

Son défaut d'éducation... Et voilà l'inégalité la plus remarquable & la plus réelle qui puisse exister entre les hommes. Nous devons respecter les distinctions établies dans la société ; c'est l'orgueil plutôt que la philosophie qui les dédaigne ; le vrai Sage les reconnoît toutes, il est ami de l'ordre, observateur exact des bienséances, & jamais il ne paroîtra mépriser les droits de la naissance & du rang. Je sais bien que la noblesse n'est qu'un avantage d'opinion ; aussi n'exige-t-elle de moi qu'un hommage extérieur, une vaine formule aussi frivole qu'elle : mais la supériorité

véritable qui ſubjugue l'eſtime, imprime le reſpect, eſt celle que peuvent donner l'eſprit, l'inſtruction & les talents, une bonne éducation enfin qui rapproche les diſtances les plus éloignées, par l'attrait de la converſation, lien le plus doux & le plus utile qui puiſſe réunir les hommes. Cet avantage, que vous poſſédez, mon fils, & qui n'eſt ni de mode, ni de convention, vous aſſure celui d'être admis par-tout, &, préjugés à part, vous rend l'égal de tout être penſant & raiſonnable. Vous voyez donc quelle diſproportion réelle exiſte entre vous & Colette ?... Dites-moi, choiſirez-vous pour votre confident & votre ami, un homme de la plus profonde ignorance, dénué d'inſtruction, de lumieres, & groſſier par ſon langage comme par ſes manieres ? Non ſans doute. Et penſez-vous que le choix d'une femme ſoit moins important ? Elle, deſtinée à ne jamais vous quitter ; elle, dont les vices ou les vertus cauſeront votre déshonneur ou feront votre gloire ; elle enfin, qui doit élever vos enfants ?... Malheur à celui qui, pour former cette chaîne éternelle & reſpectable, ne conſidere que les charmes paſſagers de la figure ! le repentir le plus amer, & le juſte mépris du monde, le puniront bientôt d'une ſi coupable folie !... Mais on vient nous interrompre ; nous reprendrons cet entretien.

SCENE III.

OPHÉMON, VERCEIL, PICARD.

PICARD, *à Ophémon.*

MONSIEUR, le bon homme Euſtache demande à vous parler...

OPHEMON.

Que me veut-il?...

PICARD.

Je n'en ſais rien, Monſieur; mais il a l'air bien triſte: & je viens de rencontrer tout-à-l'heure Colette toute en larmes...

OPHEMON.

Où eſt Euſtache?....

PICARD.

Sur la terraſſe....

OPHEMON.

Allons, j'y vais... (*Il ſort.*)



SCENE IV.

VERCEIL, PICARD.

VERCEIL.

ECOUTEZ, Picard... Colette vous a-t-elle parlé ?....

PICARD.

Oh, oui... je suis son confident...

VERCEIL.

Comment !... Eh bien ?... que vous a-t-elle dit ? pourquoi pleuroit-elle ?...

PICARD.

Ah ! cela, je l'ignore ; elle n'a jamais voulu m'apprendre la cause de son chagrin...

VERCEIL.

Mais ses confidences ?...

PICARD.

Vous y êtes plus intéressé que vous ne pensez, Monsieur....

VERCEIL, *troublé.*

Que voulez-vous dire ?...

PICARD.

Vraiment oui ; elle ne m'a tout avoué, que parce qu'elle sait que vous avez des bontés pour moi, & que je lui ai promis ma protection....

VERCEIL, *vivement.*

Achevez donc, Picard...

PICARD.

Je vas vous conter des folies... La pauvre fille a la tête tournée... Quoique ça, elle est innocente & simple comme l'enfant qui vient de naître....

VERCEIL, *avec impatience.*

Mais au fait...

PICARD.

Eh bien, c'est que son petit cœur s'est donné.....

VERCEIL., *très ému.*

Elle aime ?...

PICARD.

Oh, si vous saviez comme elle a rougi pour convenir de cela !... Comme elle tortilloit son tablier avec une petite moue plus gentille !... les yeux baissés & de grosses larmes qu'on voyoit reluire à travers ses grandes paupieres noires... Je ne l'ai jamais trouvée si jolie !.... elle étoit à peindre....

VERCEIL.

Et.... vous a-t-elle nommé.... celui ?.....

PICARD.

Nommé !... Oh, elle n'auroit pas prononcé ce nom-là pour un Royaume... Je l'interrogeois, & elle répondoit seulement de tems en tems, entre ses dents, & bien bas : *Oui, Monsieur Picard... C'est vrai, Monsieur Picard... En vous remerciant, Monsieur Picard.*

VERCEIL.

Enfin....

PICARD.

Enfin, Monſieur, vous voulez connoître l'amoureux, n'eſt-ce pas ? Ma foi, elle n'eſt pas de mauvais goût.... C'eſt le jeune André....

VERCEIL.

André !....

PICARD.

Juſtement, celui qui a gagné le prix aujourd'hui, un grand gaillard bien découplé, & le plus joli garçon du Village ; d'ailleurs bon enfant, bien ſage, bien rangé... n'allant jamais au cabaret, travaillant du matin au ſoir pour faire vivre une vieille grand'mere & deux ſœurs qui ſont à ſa charge, & auxquelles il donne tout ce qu'il gagne ; avec cela toujours de belle humeur, & aimant Colette de toute ſon ame.

VERCEIL, *ſortant d'une profonde rêverie.*

Vous êtes ſûr qu'elle aime André ?

PICARD.

Oh, pardi, très-ſûr.... & elle ſe flatte, Monſieur, ainſi qu'André, que vous voudrez bien protéger leurs amours....

VERCEIL.

J'entends le Chevalier ; allez, Picard, & dites à Colette que je m'occuperai du ſoin de ſon bonheur.

PICARD.

Grand merci, Monsieur, je m'en vais porter cette joyeuse nouvelle à nos amoureux... (*Il sort.*)

VERCEIL, *seul.*

Elle aime André! un paysan!... Elle pleuroit, dit Picard!... André sans effort a gagné son cœur, tandis que mes soins n'étoient pas même remarqués!... Ah, je le vois; sans la conformité des esprits, l'amour ne peut exister!... Moi-même je m'abusois sur mes sentiments!... Heureux de reconnoître une si dangereuse erreur avant qu'elle ait pu m'égarer!....

SCENE V.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

Ah, Verceil, je vous cherchois... Je me suis occupé de vous depuis que je vous ai quitté... J'ai vu Colette, je lui ai expliqué le projet que j'ai formé pour la faire venir à Paris; mais il faudra que vous lui parliez; car cette petite fille est aussi simple & aussi niaise qu'elle est jolie, &...

VERCEIL.

Laissons cela, je vous en prie, je ne pense plus à Colette; mon pere m'a fait sentir les

inconvénients de cette coupable fantaisie, & j'y renonce de très-bonne foi...

LE CHEVALIER.

Réellement ?...

VERCEIL.

Rien n'est plus vrai...

LE CHEVALIER.

Eh bien, dans ce cas, Colette ne viendra à Paris que pour moi, & je me charge de la consoler de votre changement....

VERCEIL.

Son pere, soyez-en sûr, ne consentira point à son départ...

LE CHEVALIER.

Je compte bien aussi me passer de son consentement...

VERCEIL.

Quoi, prétendez-vous enlever Colette ?...

LE CHEVALIER.

Enlever, vous me faites rire... ce mot ne peut s'appliquer à une petite créature de cet état... On enleve une fille de qualité, mais on *emmene* une paysanne...

VERCEIL.

Fort bien ; selon vous, la violence change de nom lorsqu'elle n'est employée que contre le foible ?.. J'avoue que dans ce cas précisément, il me semble que cet abus de la force, & cet espoir de l'impunité, lui donnent un caractere de bassesse, qui en augmente l'atrocité....

LE CHEVALIER.

Vous prenez tout au tragique..... Colette n'eſt point faite pour vivre dans une chaumiere ; je veux la produire & faire ſa fortune : ſont-ce là de ſi grands crimes ?.... D'ailleurs, par les meſures que je prendrai, ſon pere n'aura plus de droits ſur elle ; je la ferai inſcrire à l'Opéra en qualité de danſeuſe...

VERCEIL.

Danſeuſe !... Colette !.... Mais c'eſt une plaiſanterie ; comment la recevroit-on ?... Elle ne ſait pas danſer...

LE CHEVALIER.

N'importe, cela ſe fait tous les jours ; c'eſt un moyen très-ingénieux qu'on a trouvé, pour ſouſtraire une jolie fille à l'autorité fantaſque de parents obſcurs..... un bon Bourgeois trouveroit bien moyen de ſe remettre en poſſeſſion de ſes droits ; mais cette poſſibilité exiſte-t-elle pour un pauvre ruſtre, auſſi ignorant que groſſier, & relégué pour toujours au fond de ſa cabane ?....

VERCEIL.

Non, je ne puis croire que vous me parliez ſérieuſement.

LE CHEVALIER.

Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaiſante point... Cet uſage de faire inſcrire à l'Opéra des petites filles qui ne ſavent point danſer, eſt parfaitement établi, & cela, comme je vous le diſois, dans la vue

de les délivrer des pourſuites de leurs parents. Moi, qui vous parle, j'ai fait recevoir deux danſeuſes qui n'ont jamais fait deux pas de rigodon dans toute leur vie ; l'une eſt la fille d'une laitiere, & l'autre d'une loueuſe de chaiſes... toutes deux âgées de quinze ans & très-jolies, quoique cependant moins piquantes & moins fraîches que Colette....

VERCEIL.

Et quoi, le Gouvernement ſouffriroit que le vice & la rebellion filiale euſſent un aſyle aſſuré, un refuge impénétrable à l'autorité paternelle ? Une jeune infortunée de quinze ans, une enfant égarée par un infame ſéducteur, s'y laiſſera conduire ; & ſa malheureuſe mere ne pourra l'en arracher ?... Non, s'il eſt vrai qu'un abus ſi vil & ſi honteux puiſſe exiſter, il eſt trop révoltant ; il viole trop évidemment les droits les plus ſacrés de la nature, pour n'être pas réprimé tôt ou tard.

LE CHEVALIER.

Vous oubliez, ſans doute, *Monſieur de Verceil*, que cette énergique déclamation m'attaque perſonnellement : il eſt vrai que tout *ce pathos* n'eſt fait ni pour me choquer, ni pour me convertir ; mais par l'intérêt que je vous conſerve, j'aime à croire que l'uſage du monde vous ôtera cette pédanterie de college, & vous rendra plus meſuré dans vos diſcours.

VERCEIL.

Trop de chaleur à pu m'emporter ; j'apprendrai peut-être à ne pas m'y livrer impunément ; mais je conſerverai, je l'eſpere, le ſentiment qui me l'inſpire.

LE CHEVALIER.

Il faut ſur-tout acquérir une connoiſſance qui pourra vous tenir lieu de beaucoup d'autres, & vous épargner quelques fâcheux déſagréments... Apprenez donc à ne point oublier à qui vous parlez.... & qui vous êtes.

VERCEIL.

Je m'en ſouviens toujours, & n'en rougis jamais. Je ſuis le fils d'un Marchand, qui, par ſes talents, ſes travaux & ſa probité, a ſu acquérir une fortune conſidérable, & dont la modération & la bienfaiſance ont mérité l'eſtime publique & même ont anéanti cette envie ſecrete & baſſe que trop ſouvent la Nobleſſe orgueilleuſe & pauvre porte au bonheur d'un parvenu. Ainſi, Monſieur, quand le reſſentiment ne me reprochera que ma naiſſance, je ſerai à l'abri de ſes inſultes, & de toute humiliation. Le ſang qui m'a donné la vie, n'eſt pas illuſtre, mais il eſt pur, du moins ; il a tranſmis dans mon cœur le goût des mœurs, l'amour de la vertu, & l'horreur du vice & des mauvais principes.

LE CHEVALIER.

Ah ça, *Monſieur de Verceil*, ceci devient trop plaiſant, trop comique, pour que je

puiſſe m'en fâcher..... Vous avez une *abondance* & une emphaſe véritablement ſurprenantes ! Je ne ſuis pas de votre force, à beaucoup près ; mais je vous avoue bonnement que je ne me ſouviens pas d'un mot de vos longues tirades, ſi ce n'eſt que vous avez *le ſang pur*, & une invincible horreur, & une extrême compaſſion pour les jolies danſeuſes de quinze ans... *ces jeunes infortunées*, comme vous les appellez !.... Cela eſt charmant !... charmant !... Parbleu, vous aurez un prodigieux ſuccès à Paris, avec ce ton-là ! que de réformes vous allez faire !... Il n'y aura plus de *jeunes infortunées*, je prévois cela ; nous autres pervertis, nous ſerons baffoués, chaſſés honteuſement..... Pour ma part, je ſuis déjà battu d'une rude maniere... Le parti de la retraite eſt le ſeul qui me reſte, auſſi prudemment je vais le prendre.... Adieu, mon cher Verceil, ſans rancune, je vous aſſure ; car vous m'avez donné une trop bonne hiſtoire à conter, pour ne pas vous pardonner la ſingularité de la choſe... *Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

VERCEIL, *à part.*

Comment cette froide & puérile ironie a-t-elle jamais pu paroître mordante ou ſpirituelle ?

SCENE VI.

OPHÉMON, LE CHEVALIER, VERCEIL.

OPHÉMON, *arrêtant le Chevalier.*
De grace, Monſieur le Chevalier, ayez la bonté de m'accorder un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.
De quoi s'agit-il, Monſieur Ophémon?

OPHEMON.
D'une choſe dont je ne prendrois pas la liberté de vous parler, ſi mon fils n'y ſembloit intéreſſé. Mon fermier Euſtache vient de me dire que vous aviez propoſé à Colette de l'emmener à Paris, & de la faire entrer à l'Opéra, en ajoutant que mon fils vous avoit prié de vous mêler de cette affaire...

VERCEIL.
Moi, mon pere? Je me flatte que vous n'en croyez rien. M. le Chevalier a fait cette étrange propoſition ſans me conſulter; je ne lui ai pas caché, lorſqu'il me l'a communiquée, mes ſentiments à cet égard.

LE CHEVALIER, *embarraſſé.*
Je vous proteſte que je n'ai compté faire qu'une plaiſanterie!.... Il eſt inoui que cette petite fille ait pris l'alarme ſur un mot que

je lui ait dit en paſſant... de gaieté... de légé-reté ; je n'ai pas mis la moindre importance à tout cela... même avec vous, Verceil, tout-à-l'heure, je m'amuſois à vous tourmenter ; mais au vrai, ce n'étoit qu'un badinage... je vous le jure ; car, au fond, je penſe abſolument comme vous. Je vous prie, Monſieur Ophémon, raſſurez Colette & ſon pere ſur mes prétendus mauvais deſſeins. Adieu, Monſieur Ophémon, je reviendrai avant mon départ ſavoir de vos nouvelles... Verceil, nous chaſſerons enſemble, au moins une fois, j'eſpere... (*Il fait quelques pas, Ophémon veut le reconduire.*) Eh bien, vous moquez-vous ? de grace, ne prenez pas garde à moi ; entre amis & voiſins, les compliments doivent être bannis... Adieu, mon cher Verceil. (*Il ſort.*)



SCENE

SCENE VII & derniere.

OPHÉMON, VERCEIL.

VERCEIL.

ENFIN, du moins il sent ses torts, puisqu'il voudroit les désavouer; c'est votre présence respectable, mon pere, qui l'en a fait rougir; je suis fâché que vous ne lui ayez pas fait une petite leçon...

OPHÉMON.

Elle auroit été déplacée. A ceux qui ne nous sont rien, nous n'en devons donner que par notre exemple.

VERCEIL.

Mais, mon pere, oserois-je vous demander si Colette a pensé que la proposition du Chevalier vînt de moi?

OPHÉMON.

Non; ni elle, ni son pere ne l'ont pu croire, d'autant mieux que le Chevalier n'a parlé que pour son compte, & ne vous a nommé qu'à la fin de l'entretien, & sans dire que vous fussiez amoureux de Colette. Cette jeune fille a reçu sa proposition avec les larmes de l'innocence outragée & le plus grand mépris; & au même instant elle a tout avoué à son pere...

VERCEIL.

J'ai découvert qu'elle aime André; permettez-moi, mon pere, de donner au jeune homme deux mille écus, afin qu'Eustache consente à leur union.

OPHEMON, *embrassant son fils.*

Je vous reconnois, mon fils !... Vous ne pouvez faire une plus digne action, & vous en serez récompensé par le bonheur de deux honnêtes familles... & par la douce satisfaction que cette générosité fait éprouver à votre heureux pere..... J'y veux participer; je me charge du trousseau de la mariée, & des frais de la noce. Allons leur annoncer ces bonnes nouvelles; ils sont encore tous rassemblés dans les jardins où l'on danse: venez, mon cher fils. (*Ils sortent.*)

FIN.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

Madame DUCHEMIN.

DELPHINE, *fille de Madame Duchemin.*

OPHÉMON.

VERCEIL, *fils d'Ophémon.*

CLÉANTE, *ami de Madame Duchemin & d'Ophémon.*

Le Marquis de LIMOURS, *ami de Verceil, & amoureux de Delphine.*

FANCHON, *Servante de Madame Duchemin.*

La Scene est à Paris, chez Madame Duchemin.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

... Ma chi può mai si ben dissimular gli affetti sui,
Chi gli asconda per sempre occhi altrui ? (*)
Catone Metastase.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Sallon.

OPHÉMON, CLÉANTE, FANCHON.

OPHÉMON, *à Fanchon.*

MADAME Duchemin & sa fille sont sorties ?

FANCHON.

Oui, Monsieur ; y a déjà autour d'une heure, ainsi a seront bientôt de retour...

CLEANTE.

Mademoiselle Delphine n'est-elle pas allée

(*) Mais qui peut dissimuler assez bien ses affections, pour les cacher toujours aux yeux des autres ?

chez Madame la Vicomtesse de Germeuil?...

FANCHON.

Justement; &, Dieu merci, c'est aujourd'hui la derniere séance... c'te Dame-là a ben fait endêver Mamefelle Delphine toujours... V'là la troisieme fois qu'a fait recommencer son portrait; car a n'a pas voulu des deux premiers, parce qu'ils étoient ressemblants comme deux gouttes d'eau. Vous la connoissez, M. Cléante?..

CLÉANTE.

Madame de Germeuil? Oui. Je l'ai vu peindre ici la premiere fois.

FANCHON.

Eh ben, a disoit toujours: *Les yeux sont trop petits, la bouche trop grande, le teint trop brun...* Ma fine, pour c'te fois-ci, alle est ben-aise; car Mamefelle Delphine l'a fait si blanche & si jolie, que personne au monde ne la reconnoît. Et vlà ce qui contente les Dames. C'est une drôle de fantaisie qu'alles ont là.... Mais, Messieurs excusez.. n'y a-t-il plus rien pour vot' service?

CLÉANTE.

Non, Mademoiselle Fanchon; en vous remerciant. (*Fanchon sort.*)

SCENE II.

OPHÉMON, CLÉANTE.

OPHÉMON, *regardant à sa montre.*

JE suis étonné que mon fils ne soit pas encore arrivé; il est midi...

CLÉANTE.

Delphine doit le peindre ?...

OPHÉMON.

Oui; & j'imagine que cette premiere séance pourra peut-être m'éclaircir plus d'un doute...

CLÉANTE.

Comment ?...

OPHÉMON.

Vous, mon cher Cléante, qui logez dans cette maison depuis dix ans; vous, le voisin & l'ami de Madame Duchemin, & de sa charmante fille, se pourroit-il que vous n'eussiez pas observé des choses dont je suis moi-même si vivement frappé ?

CLÉANTE.

Quoi! soupçonneriez-vous Verceil d'éprouver pour Delphine un sentiment trop tendre ?

OPHÉMON.

Vous-même, qu'en pensez-vous ?

CLÉANTE.

Mais, depuis quelque tems, depuis trois

mois sur-tout, il est bien triste & bien rêveur !... & Delphine est si intéressante, elle a tant de vertus, de graces, de talents... Cependant votre fils pourroit-il se résoudre à devenir le rival du Marquis de Limours, de son ami intime ?...

OPHEMON.

Cette passion, indigne de celle qui l'inspiroit, ne fut qu'un égarement coupable...

CLEANTE.

Il est vrai ; le Marquis, sensible & généreux, mais impérieux & violent, osa d'abord concevoir d'injurieuses espérances : il outragea le vertueux objet qu'il adoroit : il s'attira son mépris & sa haine, & l'accès de cette maison lui fut interdit. Ensuite, il crut longtems que le dépit, les préjugés & l'orgueil pourroient triompher de l'amour ; cependant vous savez que, dégoûté de la dissipation & des plaisirs, plongé dans la plus profonde mélancolie, il fuit le monde, & ne se plaît qu'avec Verceil ; cette conduite semble prouver qu'il aime encore Delphine. La réflexion & le tems guérissent d'une fantaisie, mais rendent plus profonde encore la vive impression d'une passion véritable ; & Verceil, le confident du Marquis, Verceil, son unique ami depuis cinq ans, Verceil enfin, si généreux, si noble, si délicat, le trahiroit en secret, & seroit son rival ?... Non, je ne puis le croire...

OPHÉMON.

Il m'est doux, mon cher Cléante, de vous voir une telle opinion de mon fils, & je me flatte qu'en effet il la justifie. Malgré la distance extrême qui séparoit Verceil (le fils d'un Marchand retiré) & le Marquis de Limours, la conformité d'esprit & d'éducation a su former entr'eux une amitié d'autant plus solide, qu'elle ne fut l'effet ni du hasard, ni des frivoles convenances de la société, mais de l'estime & de la sympathie. Mon fils a pour le Marquis l'attachement le plus sincere & le plus tendre; il n'y a point de sacrifices qu'il ne lui fît sans hésiter; mais enfin, Delphine ne peut jamais être unie au Marquis. Mon fils, pour la gloire même de son ami, doit l'exhorter à triompher d'une passion que la raison condamne; & que tôt ou tard elle éteindra. Avec cette opinion, Verceil ne seroit-il pas excusable, si, malgré lui, sans doute, il aimoit Delphine en secret? Ce sentiment n'est qu'une foiblesse dans le Marquis; mais mon fils peut s'y livrer sans blesser les bienséances, ni les préjugés...

CLÉANTE.

Vous m'étonnez, je l'avoue. Delphine, il est vrai, doit le jour à d'honnêtes parents; elle étoit même née pour jouir d'un sort plus heureux; elle a reçu l'éducation la plus distinguée: cependant de funestes revers l'ont plongée dans la misere, elle n'a rien; son

talent pour la peinture est devenu son unique ressource ; & votre fils aura cent mille livres de rente !...

OPHÉMON.

En pourra-t-il mieux jouir qu'en les offrant à la vertueuse indigence, à la beauté ornée par tout le charme des talents ?.... C'est au hasard que je dois la grande partie d'une fortune, dont la moitié auroit été plus que suffisante pour satisfaire tous mes desirs : il y a vingt ans que j'ai renoncé au négoce, aux entreprises ; j'ai su m'arrêter & borner mon ambition, de tous les mérites *le plus rare*, peut-être, dans les gens de mon état favorisés de la fortune. Si les richesses eussent ouvert mon ame aux desirs insatiables, elles m'auroient enlevé ce bonheur si pur dont je jouis, la paix intérieure, doux & précieux fruit de la modération, inestimable bien qui nous préserve à jamais des égarements honteux de la cupidité, & de l'humiliante ivresse que peut causer un sort brillant & prospere. *J'ai cent mille livres de rente* ; que me reste-t-il donc à souhaiter pour Verceil ? une alliance ? Un riche Bourgeois, en épousant une fille de qualité, hasarde son bonheur, & n'ajoute rien à sa considération personnelle... Ainsi la femme qu'au fond du cœur je desirerois à mon fils, seroit une jeune personne d'une naissance assortie à la sienne, distinguée par ses vertus, ses graces, ses talents, &

qu'une situation malheureuse rendroit plus intéressante encore... Quelle félicité, de pouvoir à la fois tirer de l'obscurité le mérite inconnu, soustraire l'innocence aux entreprises du vice, & récompenser les vertus, en unissant sa destinée à celle d'une compagne aimable, dont la juste reconnoissance seroit le sûr garant d'une tendresse vive & durable !...

CLÉANTE.

De tels sentiments vous rendent bien digne de cette considération & de cette estime universelle qui vous sont accordées !... Ah, Delphine, en effet, est la femme que vous cherchez, &, sans doute, elle vous intéresseroit encore mille fois davantage, si vous la connoissiez comme moi...

OPHÉMON.

Depuis un an je l'étudie avec soin, & je suis également charmé de son caractere & de son esprit; la noblesse, la sensibilité qui la distinguent, son tendre respect pour sa mere, sa douceur, son égalité, toutes ses vertus enfin me sont connues : une seule chose m'arrête dans mes projets...

CLÉANTE.

Quoi? la passion du Marquis?

OPHÉMON.

Non; car je suis sûr qu'il y renoncera : mais je voudrois, avant de me déclarer, avoir la certitude que Delphine préféreroit mon fils à tout autre; & j'avoue que toutes mes ob-

servations ont été vaines jusqu'ici.... Cependant quelquefois j'ai cru remarquer que les regards de Verceil embarrassoient Delphine ; je l'ai vue souvent rougir en lui parlant : mais peut-être ai-je pris l'aimable timidité de la modestie, pour le trouble involontaire de l'amour... Je voudrois des signes moins équivoques, plus certains... Enfin, j'ai imaginé de lui faire peindre mon fils ; si elle l'aime, pourra-t-elle soutenir cette épreuve *sans* se trahir ? Obligée de le fixer pendant une heure, ses yeux ne décéleront-ils, dans aucun moment, le sentiment de son ame ?...

CLÉANTE.

J'en conviens, votre idée me paroît excellente ; & si vous n'aviez pas d'aussi bons desseins, je trouverois cette invention aussi perfide qu'ingénieuse. Mais, dites-moi, vous croyez que Verceil aime Delphine ; & pensez-vous qu'il soit sans espérance ?...

OPHEMON.

Verceil, absolument dénué de toute espece de présomption, est aussi timide que sensible ; ainsi, quand le plus tendre retour lui seroit accordé, à moins d'un aveu positif, je crois qu'il ne s'en flatteroit pas. Cependant il seroit possible que quelques circonstances particulieres l'eussent éclairé sur les sentiments de Delphine, & c'est ce que vous pourriez découvrir mieux que moi : il a de la confiance en vous ; il sait d'ailleurs, qu'ayant vu naître

Delphine, vous avez pour elle la tendresse d'un pere; &, sans doute, s'il ose ouvrir son cœur, il vous sera facile d'en pénétrer tous les secrets.

CLEANTE.

Eh bien, je le questionnerai dès aujourd'hui, je vous le promets, si j'en puis trouver l'occasion... N'entends-je pas sa voix?

OPHÉMON.

Oui, c'est lui: mais Delphine n'est point encore rentrée, profitez de ce moment, parlez-lui; je vais vous attendre dans votre appartement; vous reviendrez m'y trouver....

CLÉANTE.

Fort bien; mais sortez donc par le petit cabinet, afin de ne point rencontrer Verceil...

OPHÉMON.

Adieu, je vous laisse.... car il vient.... (*Il sort.*)

CLÉANTE, *seul.*

Oh, il cause avec Fanchon, cela peut durer long-temps; Fanchon n'est pas fille à laisser échapper une occasion de parler... Ah, cependant le voici.



SCENE III.

CLÉANTE, VERCEIL.

VERCEIL.

Mon pere n'est point ici ?

CLEANTE.

Il avoit affaire ! il est sorti ; *mais il reviendra* pour assister à la premiere séance de votre portrait.

VERCEIL.

Monsieur, avez-vous vu Madame *Duchémin* aujourd'hui ?

CLEANTE.

Oui, ce matin, un moment..

VERCEIL.

Quelle estimable personne, que Madame Duchemin !... si bonne, si tendre mere !...

CLEANTE.

D'autant plus respectable, que son indigence n'est que l'effet de sa probité. Elle n'étoit point engagée à payer les dettes que son mari a laissées en mourant; mais elle a voulu les acquitter toutes... Accoutumée à l'aisance, elle a su se faire à sa pauvreté, & la supporte avec autant de courage que de noblesse... Je vois, mon cher Verceil, combien vous êtes compatissant ; ce détail vous émeut & vous touche....

VERCEIL.

Je ne m'en défends pas. Pourquoi cacheroit-on l'intérêt si tendre que doit inspirer la vertu malheureuse ? Oui, je l'avoue, j'en fais gloire, j'ai pour Madame Duchemin le respect & l'attachement le plus vrai.... il n'y a rien que je ne fisse pour le lui prouver...

CLEANTE.

Et Delphine ?.... N'êtes-vous sensible qu'aux vertus de la mere ?.... Celles de la fille n'ont-elles fait aucune impression sur vous ? comme vous rougissez !... Cette question est donc bien embarrassante ?...

VERCEIL.

L'intention qu'on suppose, embarrasse souvent plus que la vérité... Je devine votre pensée... & je m'afflige d'être soupçonné par vous de pouvoir trahir l'amitié...

CLEANTE.

Quoi ! voulez-vous parler du Marquis ? Mais sa passion n'est qu'un outrage pour Delphine...

VERCEIL.

Et si l'amour enfin l'emportoit sur les préjugés ?....

CLEANTE.

Comment ! il pourroit concevoir le projet d'épouser Delphine ?.. il se résoudroit à braver ainsi l'opinion publique ; le ressentiment de sa famille ?

VERCEIL.

Delphine elle-même obtiendra son pardon : qui pourra la connoître, & ne pas excuser les fautes qu'elle aura fait commettre !

CLEANTE.

Mais si Delphine, insensible à l'ambition, préféroit peut-être au Marquis un autre objet plus aimable à ses yeux?...

VERCEIL, *vivement.*

Que dites-vous?... Comment!... Seriez-vous informé?... Vous auroit-elle appris?...

CLEANTE.

Non; je ne sais rien. J'ignore absolument les dispositions de son cœur...

VERCEIL, *à part.*

Hélas! quelle étoit mon erreur & ma folle présomption!.... J'ai pu croire un *instant*!...

Ah, malheureux!...

CLEANTE.

Vous pensez donc que le Marquis, avec des sentiments dignes d'elle, pourroit parvenir à lui plaire!...

VERCEIL.

Eh, ne mérite-t-il pas d'être aimé?... Vertus, instruction, agréments, naissance, fortune, il réunit tout... Son ame est aussi noble, aussi *généreuse que celle même de Delphine*; il a l'esprit délicat & cultivé de Delphine, il a presque tous ses talents... Enfin, Delphine & lui semblent formés l'un pour l'autre... En dépit du caprice & de l'injustice du hasard & de la fortune qui les séparent, tant de conformité dans des avantages si rares & si réels, fait disparoître une inégalité chimérique, & doit tôt ou tard les rapprocher & les réunir à jamais.

SCENE IV.

CLÉANTE, VERCEIL, FANCHON.

FANCHON, *apportant un chevalet.*
MESSIEURS, avec votre permission... faut que j'arrange tout ce attirail-là....

CLÉANTE.
Oui, Fanchon, disposez tout pour la séance... Adieu, Verceil. Je vais un moment chez moi... (*A part.*) Allons retrouver Ophémon, & lui rendre compte de cet entretien. (*Il sort.*)

SCENE V.

VERCEIL, FANCHON.

VERCEIL, *à part.*
COMMENT aurai-je la force de m'acquitter de cette cruelle commission !... Il veut la revoir, lui parler.... Elle y consentira facilement ; elle l'aime en secret, j'en suis sûr... Ah, Ciel !...

FANCHON, *arrangeant toujours le chevalet, la toile, les couleurs.*
Monsieur, sans trop de curiosité.... c'est Monsieur qui va faire tirer son portrait ?...

VERCEIL.

Oui, ma chere Fanchon...

FANCHON.

Oh, je gage que Mameſelle Delphine vous attrapera au parfait...

VERCEIL.

Elle peint ſi bien !... N'a-t-elle jamais fait ſon portrait ?

FANCHON.

Pardi !... vous ne ſavez donc pas ?...

VERCEIL.

Quoi donc ?

FANCHON, *ſe rapprochant, & d'un air de confidence.*

Sûrement a s'eſt peinte.... Y falloit qu'a fit une peinture pour une Egliſe, (car y n'y a qu'un an qu'a travaille en portrait) ſi ben donc que ne pouvant pas trouver une ſainte comme y faut, a pris ſon propre minois, qu'a mit d'abord ſur une petite toile : mais vlà qu'un Monſieur ayant reluqué ça dans ſon cabinet, voulut l'avoir ; & la fille qu'étoit ici avant moi, l'y donna pour je ne ſais combien d'argent... Oh, Mameſelle Delphine fut piquée au vif ; la fille fut renvoyée ; & de cette affaire-là j'ai eu ſa place, parce que Madame Duchemin me connoiſſoit ; car je ſuis la couſine de la ſœur de lait de Mameſelle Delphine... Vlà l'hiſtoire... Oh, j'en ai vu ben d'autres, quoiqu'il n'y ait que huit mois que je ſuis ici !... A préſent Mameſelle Delphine

a des pratiques, ça va mieux ; mais avant qu'a fût connue, tout ce qu'alle a souffert !... Dans la derniere maladie de sa chere mere, par exemple !... Jesus !... a travailloit jour & nuit pour pouvoir payer le Médecin & le Chirurgien : le jour, a peignoit ; quand venoit le soir, a copioit de la musique, ou faisoit des broderies que j'allois vendre le lendemain matin... Avec tout ça, toujours aussi douce, aussi tranquille que si de rien n'étoit... *Mamesette*, que je l'y fesois, *vous vous tuerez... Non, non*, fesoit-elle, *c'est pour ma mere, ça ne sauroit me fatiguer* !...

VERCEIL.

Quel récit !... Quels détails !...

FANCHON.

Je crois qu'on frappe... C'est elle, sûrement.... (*Elle crie.*) On y va... (*Elle sort en courant.*)

VERCEIL, *seul.*

O Delphine !... O fille incomparable !... Heureux, mille fois heureux celui qui peut vous offrir un rang, un sort digne de vous !... Mon cœur est oppressé.... mes larmes coulent malgré moi... Cependant, j'en suis sûr, le bonheur de Delphine pourra me consoler de tout... On vient... Dieu, c'est elle!...

SCENE VI.

VERCEIL, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

PARDONNEZ nous, Monsieur, de vous avoir fait attendre... Mais Monsieur votre pere n'est point ici; il est sans doute chez Cléante; j'y vais envoyer...

VERCEIL.

Auparavant, Madame, daignez m'accorder un moment d'entretien...

DELPHINE.

Dois-je me retirer?...

VERCEIL.

Non, Mademoiselle... cette explication doit se faire en votre présence...

DELPHINE, *à part.*

Il paroît interdit... Que va-t-il nous apprendre?...

Madame DUCHEMIN.

Eh bien, Monsieur?...

VERCEIL, *à part.*

Je tremble... (*Haut.*) Je suis embarrassé, je l'avoue.... Je crains votre méfiance... votre colere....

Madame DUCHEMIN.

Vous m'étonnez... de quoi s'agit-il donc?

DELPHINE, *à part.*

Que mon trouble est extrême !...

VERCEIL.

Puis-je me flatter, Madame, que mon caractere vous soit connu, & que vous ne douterez ni de ma probité, ni de ma bonne foi ?..

DELPHINE, *à part.*

Ah, comment dissimuler la vive émotion de mon cœur !...

Madame DUCHEMIN.

Je suis persuadée que vous justifierez toujours l'opinion que j'ai conçue de votre prudence & de vos sentiments... Ainsi, Monsieur, expliquez-vous, je vous en conjure.

VERCEIL.

Vous connoissez, Madame, la sincerité de l'amitié qui m'unit au Marquis de Limours. Confident (malgré moi) de ses égarements, j'ai senti vivement ses torts avec vous, & je n'ai pu, sans une profonde douleur, voir mon ami s'avilir, en outrageant & méconnoissant la vertu. Depuis long-tems banni de votre présence, le mépris l'a puni, mais n'a pu le guérir ; quelles armes devoit-il espérer de la raison, contre une passion qu'elle ne pouvoit qu'épurer, mais non détruire.... Que dis-je, dont elle n'a fait qu'augmenter la violence...

DELPHINE, *à part.*

Qu'entends-je, ô Ciel !... Ah, combien je me suis abusée !...

VERCEIL.

Enfin, Madame, j'ose vous répondre maintenant de la pureté de ses intentions.... (*A part.*) Je ne puis achever !...

Madame DUCHEMIN.

Un tel changement, en effet, doit nous surprendre !...

VERCEIL, *à part*, *regardant Delphine.*

Delphine !... elle rougit ! Elle paroît attendrie ; ah, je l'avois prévu !...

Madame DUCHEMIN, *à Verceil.*

Quels sont ses projets, ses espérances ?

VERCEIL.

Il vous conjure de l'entendre... Il vous a écrit, Madame ; mais vous renvoyez toutes ses lettres sans les ouvrir... & le voyant au désespoir, j'ai consenti à vous parler... (*à part.*) Quelle indigne foiblesse !... mes pleurs vont me trahir !...

Madame DUCHEMIN.

Parlez, ma fille... c'est à vous à répondre...

DELPHINE, *vivement.*

Je n'hésiterai pas... (*à Verceil.*) Dites, Monsieur, à cet ami qui vous est si cher... à cet homme qui m'a si cruellement outragée, que je ne puis ni lui pardonner, ni le voir.... Voilà mes vrais sentiments, & mon irrévocable résolution....

VERCEIL, *à part.*

Quelle véhémence, quelle chaleur !... Ah, c'est-là le langage du dépit, & non celui de l'indifférence !...

DELPHINE.

Vous, Monsieur, je vous en supplie, daignez avoir pour moi l'égard de ne jamais prononcer son nom.

VERCEIL.

Je vois, Mademoiselle, que vous doutez de la vérité; cependant...

DELPHINE.

C'en est assez; souffrez que je termine cet entretien; vous demandiez une réponse, je l'ai faite; ayez la bonté, Monsieur, de la rendre exactement à votre ami.

VERCEIL.

Vous ordonnez..., je dois obéir... (*A part en s'en allant.*) Hélas, je ne sais que penser, ni démêler ce qui se passe dans mon ame !...
(*Il sort.*)



SCENE VII.

Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

TAnt de vivacité me surprend, ma fille !.. Pourquoi ce prompt refus ? s'il est vrai que ses intentions soient pures, pourquoi du moins ne pas l'écouter ?...

DELPHINE.

Non, maman ; c'est un nouveau piege, un indigne artifice, soyez en sûre... Il semble que cet homme ne soit né que pour m'importuner, me tourmenter !... Il me devient odieux... Je ne puis en entendre parler de sang-froid, j'en conviens... Quand cessera-t il donc de me persécuter ?... Qu'il m'est insupportable ! Que je le hais !...

Madame DUCHEMIN.

Vous ! connoître la haine, Delphine !... Eh quoi, cet affreux mouvement est-il fait pour votre ame ?... Mais dans le tems où le Marquis employoit toutes les ressources de son esprit pour vous séduire, vous ne vous vengeâtes que par le dédain ; je ne vis en vous qu'un mépris froid & tranquille... Pourquoi donc aujourd'hui, lorsqu'il vous assure de son repentir, lorsqu'on vous fait entendre qu'il consent à vous élever jusqu'à lui, pourquoi

pourquoi cette agitation, ces transports violents ?...

DELPHINE.

M'élever jusqu'à lui..... Non, non, jamais....

Madame DUCHEMIN.

Non, Delphine ! c'est son projet ; je n'en doute pas : après tout il a vingt-huit ans, il est son maître, il vous aime avec passion ; qui peut l'empêcher de vous épouser ?...Blessera-t-il l'honneur, en s'unissant à tant de vertus ?.... Oui, le Ciel vous destine à cette brillante fortune, j'en ai l'heureux pressentiment. Mais quoi, Delphine, vous pleurez !... Je ne vous comprends pas !...

DELPHINE.

Non, le bonheur n'est pas fait pour moi !... J'y renonce...

Madame DUCHEMIN.

Hélas, mon enfant, vous n'avez en effet connu jusqu'ici que l'infortune, & voilà cependant la premiere fois que vous me causez le mortel chagrin de vous entendre plaindre de votre destinée.

DELPHINE.

Ah, maman ! que ma vie s'écoule toujours auprès de vous.... que je reste à jamais dans cette obscurité qui me convient ; que ma mere m'accorde son indulgence... qu'elle me conserve sa tendresse...& je pourrai tout supporter !

Madame DUCHEMIN.

Dans quel état vous êtes, ma fille!...Que signifient donc ces larmes ameres, ce *trouble* affreux qui vous surmonte?... Vous le dirai-je, Delphine, je crois que vous vous abusez sur vos sentiments pour le Marquis...Vous n'osez compter sur sa sincérité, & ce doute produit une inquiétude & des craintes qui ne seroient pas si vives si vous étiez insensible....

DELPHINE.

Moi, l'aimer! Ah, Ciel!...

Madame DUCHEMIN.

Tout me le prouve. Depuis *qu'il ne vient* plus ici, une tristesse secrete vous dévore, & semble s'accroître chaque jour... Enfin, l'espérance à présent vous est permise. Mais avant cet instant, Delphine, comment avez-vous pu livrer votre ame à une passion si dangereuse; deviez-vous en laisser ignorer les funestes progrès à votre mere, à votre amie?... Deviez-vous négliger de lui demander des conseils?...

DELPHINE.

Vos conseils?... Ah, sans doute, ils me sont chers; sans eux, je ne pourrois que m'égarer...

Madame DUCHEMIN.

La timidité seule vous a donc empêchée d'y avoir recours?...

DELPHINE.

Eh, quel autre motif me feroit mettre des

bornes à la confiance que je vous dois ?...

Madame DUCHEMIN.

Ainsi donc, Delphine, vous m'avouez que je ne me trompe point dans mes conjectures ; & que le Marquis ne vous est pas indifférent ?

DELPHINE.

Lui !... Non, non, maman, vous vous abusez... (*A part.*) Ah, comment peut-elle s'y méprendre !...

Madame DUCHEMIN.

Ce désaveu n'est qu'un caprice...mais n'en parlons plus ; dans cet instant vous n'êtes point à vous même : terminons cette conversation, nous la reprendrons ce soir... Il est tard, allons nous mettre à table ; car puisque Verceil est sorti, vous ne pourrez le peindre qu'après le dîner. Venez, ma fille.

DELPHINE, *à part, en s'en allant.*

Un moment de plus, & j'allois tout avouer. (*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, FANCHON.

DELPHINE.

OU sont mes couleurs ?

FANCHON.

Les voici, Mademoiselle, ainsi que la toile.

DELPHINE.

Cette toile est trop grosse, ces couleurs ne valent rien ; allez dans mon cabinet m'en chercher d'autres.

FANCHON.

Pourtant, c'est avec tout ça que vous avez peint c'te Vicomtesse...

DELPHINE.

Et, faites ce que je vous dis...

FANCHON.

Ah, j'entends, c'est que vous voulez faire quelque chose de plus beau... Ma fine, M. de Verceil en vaut la peine, il a une physionomie si revenante !... & ça fait honneur à peinture....

DELPHINE.

Allez donc, Fanchon.

FANCHON.

J'y cours. (*Elle sort.*)

DELPHINE, *seule.*

Ma mere !... quelle est son erreur !... Et je n'ai pas eu le courage de la désabuser !... Si j'avois osé lui déclarer plutôt ma foiblesse, elle m'auroit guidé ; elle m'auroit enseigné les moyens d'en triompher... Quoi ! j'aime, & j'ignore si je suis aimée ; que dis-je, hélas, je suis sûre de ne pas l'être !... Il sacrifieroit tout à son ami ! ... Ah, que mon cœur est déchiré, que je suis humiliée, malheureuse, & mécontente de moi-même !...

FANCHON, *revenant.*

Mademoiselle, vlà tout ce que j'ai trouvé.

DELPHINE.

C'est bon...&...& des pinceaux ?

FANCHON.

Eh, les vlà...

DELPHINE.

Ils sont déteſtables !...Allez prendre ceux que vous trouverez dans le tiroir de ma petite table....

FANCHON.

Pardienne, Mademoiselle, je ne vous ai jamais vu si difficultueuse. (*Elle sort.*)

DELPHINE, *arrangeant ses couleurs sur une palette.*

Je vais le peindre !... Comment le pourrai-je ?... moi qui jamais n'osai fixer ce visage aimable & doux, dont chaque trait pourtant est gravé dans le fond de mon ame !

FANCHON, *revenant.*

Mademoiselle, vlà les pinceaux... & pis

vot' chere mere & toute la compagnie qu'arrivent...

DELPHINE, *à part.*

Ah, cachons mon trouble, s'il est possible!..

SCENE II.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, CLÉANTE, DELPHINE, VERCEIL.

OPHÉMON.

ENFIN, nous voilà tous assemblés... (*à Delphine.*) Mademoiselle, pardonnez-moi de n'être pas plutôt venu, quoique je fusse chez Cléante; mais j'attendois mon fils, & il rentre dans l'instant. A présent nous sommes à vos ordres.

Madame DUCHEMIN.

Tout est-il prêt, Delphine ?

DELPHINE.

Oui, maman.

CLÉANTE.

Allons, allons, Mademoiselle Delphine, à l'ouvrage.

VERCEIL, *à part.*

Comme elle a l'air triste !...

OPHÉMON.

Ah ça, d'abord, Mademoiselle, il faut que vous ayez la bonté de placer mon fils... là... Comme cela, vis-à-vis de vous, sera-t-il bien ?

DELPHINE.

Oui, Monſieur...

OPHÉMON.

Aſſeyez-vous, Verceil...

VERCEIL.

Mais ne ſuis-je pas un peu trop loin ?

CLÉANTE, *à Delphine.*

Faut-il qu'il ſe rapproche ?...

DELPHINE.

Mais... comme il voudra... (*Verceil ſe rapproche avec timidité.*)

DELPHINE.

Le jour en effet eſt mieux à cette diſtance... (*Verceil ſe rapprochant encore un peu.*)

VERCEIL, *à part.*

Que mon ame eſt émue !... Elle va donc être forcée d'attacher ſes regards ſur moi, & je pourrrai la contempler ſans contrainte !..

Madame DUCHEMIN.

Allons, ma fille, commencez. (*Delphine prend ſa place; Verceil s'aſſied; Madame Duchemin s'aſſied auprès de ſa fille, tire de ſon ſac un ouvrage, & travaille. Ophémon & Cléante reſtent debout, & vont tantôt derriere Delphine, & tantôt derriere Verceil. Après un moment de ſilence.*)

CLÉANTE, *bas à Ophémon.*

Regardez donc Delphine.... voyez donc comme ſes mains ſont tremblantes !....

OPHÉMON, *bas à Cléante.*

Elle n'a pas encore oſé lever les yeux ſur Verceil...

CLÉANTE, *haut.*

Mademoiselle, vous êtes bien long-tems à broyer vos couleurs !...

DELPHINE, *troublée.*

Il eſt vrai... c'eſt que... il fait ſi froid aujourd'hui...j'ai un engourdiſſement dans les doigts.

CLÉANTE.

En effet, votre main ne paroît pas bien ſûre !...

DELPHINE.

Je ſuis toujours comme cela. (*A part.*) Je ne ſais ce que je dis !...

CLÉANTE.

Quoi ! vos mains tremblent naturellement ?...je ne l'avois pas encore remarqué.....

Madame DUCHEMIN, *travaillant toujours.*

Mais quels contes vous faites-là !... Allons, ma fille, finiſſez donc...

DELPHINE, *à part.*

Je ne puis ſurmonter mon embarras !..... Ah, qu'ai-je entrepris !.... (*Elle commence à peindre.*)

(*Un grand ſilence.*)

OPHÉMON.

Mais, mon fils, quittez donc cette mine langoureuſe, votre portrait ſera d'une triſteſſe mortelle... Mademoiſelle, ordonnez-lui de ſourire, je vous en prie...

DELPHINE.

Je ne veux point gêner Monſieur... D'ail-

leurs, je trouve fort simple qu'il n'ait pas l'air gai ; se faire peindre, est une chose si ennuyeuse !...

VERCEIL.

Ennuyeuse ! quelle expression ! quand c'est vous, Mademoiselle, qu'on regarde & qu'on occupe...

CLÉANTE.

Fort bien, voilà de la galanterie !... Sûrement, Mademoiselle est très-bonne à voir, & il est très-doux de fixer son attention de telle maniere que ce puisse être ; mais cependant il faut convenir que de rester ainsi immobile pendant une heure, n'est pas une chose amusante... & la preuve en est, mon cher Verceil, que depuis que vous êtes-là, vous avez changé vingt fois de visage...

OPHÉMON, *regardant le portrait.*

Venez voir, Cléante ; en vérité, je trouve déjà de la ressemblance dans cette ébauche...

CLÉANTE.

Mais, oui... beaucoup...

OPHÉMON.

Cela me fait un plaisir ! J'attache un grand prix à ce portrait ; car je le destine à ma future belle-fille.....Et j'espere que je pourrai faire ce présent avant six mois...

VERCEIL.

Six mois, mon pere !

OPHÉMON.

Oh, je sais bien que vous n'avez nulle en-

vie de vous marier !...Il eſt d'une indifférence, d'une inſenſibilité !... Mais cependant je dois lui rendre juſtice, je l'ai vu amoureux il y a cinq ou ſix ans.....

VERCEIL.

Moi !...

OPHÉMON.

Oui, oui, & très-amoureux ; c'étoit une premiere paſſion, & il n'y a que celle-là de véritable...

VERCEIL.

Une paſſion !...

Madame DUCHEMIN.

Qu'avez-vous, Delphine ?...

DELPHINE.

Maman... j'ai perdu mon pinceau...Ah ; le voilà...

VERCEIL.

Une paſſion !... Quel nom vous donnez, mon pere, à un léger mouvement de préférence qui ne dura qu'un inſtant... Oui, je crois bien qu'on n'aime qu'une fois dans ſa vie.... Mais ce n'eſt que lorſque le choix du cœur eſt approuvé par la raiſon.

OPHÉMON.

Tâchez, s'il vous plaît, de parler ſans tant geſticuler ; vous vous tenez ſi mal, que Mademoiſelle, depuis un moment, ne fait qu'effacer.

CLÉANTE, *conſidérant le portrait.*

La reſſemblance vient à merveille !... Cependant, Mademoiſelle, ne trouvez-vous pas les yeux un peu trop grands ?

OPHÉMON.

En tout, il me semble que vous embellissez beaucoup mon fils, ne le pensez-vous pas ?

DELPHINE.

Je le peins tel que je le vois...

Madame DUCHEMIN, *regardant le portrait.*

C'est bien l'expression de sa physionomie !.. En vérité, pour une seule séance, ce portrait est surprenant....Mais que nous veut Fanchon?

SCENE III.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, VERCEIL, CLÉANTE, FANCHON.

FANCHON.

MADAME !...

Madame DUCHEMIN.

Quoi ?...

FANCHON.

C'est Monsieur le Marquis de Limours qui a voulu entrer malgré moi...

DELPHINE, *se levant.*

Comment !... (*Tout le monde se leve.*)

FANCHON.

Tenez, le vlà.

(*Fanchon sort après avoir rangé le chevalet dans un coin du Théâtre.*)

SCENE IV.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, CLÉANTE, VERCEIL, LE MARQUIS.

VERCEIL, *à part.*

O CIEL !...

LE MARQUIS, *à part.*

J'ose à peine approcher !...

(*Delphine veut sortir, le Marquis la retient par sa robe.*)

LE MARQUIS.

Ah, Mademoiselle, arrêtez... daignez m'écouter un instant !...

DELPHINE.

Que signifie cette violence ?...

LE MARQUIS.

De la violence !...Ah, n'êtes-vous pas sûre de ma soumission !... Je ne viens ici que pour vous rendre l'arbitre de mon sort, pour recevoir enfin les loix que vous voudrez me prescrire...

DELPHINE.

Eh bien, Monsieur... ne me retenez point... ne me suivez pas, & oubliez-moi... (*Elle sort.*)

LE MARQUIS.

Quel mépris !... (*A Madame Duchemin.*) Et vous, Madame, refuserez-vous aussi de m'entendre ?....

Madame DUCHEMIN.

Souffrez, Monsieur, que j'aille rejoindre ma fille. *Elle sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, VERCEIL, CLÉANTE.

LE MARQUIS.

Ah ! Verceil, quel parti dois-je prendre ?

VERCEIL.

Vous avez fait une grande imprudence en venant ici.

LE MARQUIS.

Mon cher Cléante... M. Ophémon, conseillez-moi...

CLÉANTE.

Je vous conseille, Monsieur, de renoncer à Delphine...

LE MARQUIS.

Y renoncer ! Je ne le puis !...

OPHÉMON.

Mais quels sont vos projets ?

LE MARQUIS.

De tout faire pour elle... Parlez-lui, je vous en conjure...

OPHÉMON.

L'attachement que j'ai voué à votre famille, Monsieur, ainsi qu'à vous, doit m'empêcher de faire une démarche contraire à votre gloire & à vos vrais intérêts.

dant je partirai, oui, je vous le promets ; mais restez, je l'exige, je le veux....

VERCEIL.

Non, non, je vous suivrai.... je le desire avec ardeur, & j'y suis décidé... Je vous conjure seulement de presser notre départ...

LE MARQUIS.

Pensez-vous que cette résolution puisse surprendre Delphine ? croyez-vous qu'au fond de l'ame elle n'en soit pas piquée ?

VERCEIL.

Delphine a de l'élévation, mais point d'orgueil...

LE MARQUIS.

Si j'étois sûr qu'elle n'eût que du dépit contre moi !.... Si je pouvois me flatter de lui plaire & d'en être aimé !.... Du moins est-elle incapable de tromper !.... C'en est fait, je cede à mon destin !... Je veux lui faire connoître mon cœur...

VERCEIL.

Que dites-vous ?....

LE MARQUIS.

Vous voyez ma foiblesse ; j'en rougis, mais je ne puis la surmonter... Jusqu'ici je n'ai eu que des projets vagues : ce matin encore, je ne voulois voir Delphine que pour obtenir mon pardon, & lui donner l'espoir qu'un jour je pourrois lui sacrifier tous les préjugés qui s'opposent à mon bonheur... A présent je suis décidé... Qu'elle me rende son estime,

qu'elle me dise qu'elle pourra m'aimer, & je l'épouse sans différer davantage...

VERCEIL.

Y pensez-vous ?...

LE MARQUIS.

Mon parti est pris. Il seroit inutile d'essayer de le combattre. Vous m'avez dit déjà tout ce que la raison & l'amitié peuvent inspirer de plus solide ; vous employeriez désormais de vains efforts pour me dissuader...

VERCEIL.

Et comment instruirez-vous Delphine de cette subite résolution ? Elle ne veut ni vous voir, ni recevoir vos lettres....

LE MARQUIS.

Vous lui parlerez, mon cher Verceil...

VERCEIL.

Qui, moi ?...

LE MARQUIS.

Oui, voilà le seul service que vous puissiez me rendre. Vous lui direz que je l'aime plus que jamais ; que sa fierté & son noble ressentiment n'ont fait que redoubler un sentiment si tendre ; & qu'enfin, si son cœur ne m'est pas contraire, je lui demande à genoux de m'accorder sa main... Mais qu'avez-vous, Verceil, vous paroissez rêver, vous ne m'écoutez pas ?...

VERCEIL.

Non, non, n'espérez point que je puisse accepter une semblable commission... Eh,

parlez, parlez vous-même ; Delphine & sa mere, enchantées d'une proposition si formelle n'hésiteront pas un instant... (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Arrêtez...où courez-vous ?...

VERCEIL.

Je ne sais...

LE MARQUIS.

Ah, Verceil, voulez-vous m'abandonner?

VERCEIL.

Je ne puis ni ne dois vous servir dans un projet qui vous brouillera sans retour avec vos parents, vos amis...

LE MARQUIS.

Vous me resterez....D'ailleurs, ne suis-je pas mon maître ?...Si le Ciel m'eût conservé un pere, une mere, je respecterois en eux les préjugés que je n'ai pas : mais je suis libre ; j'aime, j'aime passionnément, depuis trois ans, l'objet le plus aimable & le plus vertueux ; rien n'a pu l'arracher de mon cœur ; je cede à ce penchant si doux ; quelle ame sauvage pourroit me condamner, ou du moins me refuser de l'indulgence ?

VERCEIL.

Mais en formant une alliance aussi disproportionnée, vous donnez l'exemple le plus dangereux...

LE MARQUIS.

Eh, jamais les mésalliances n'ont été plus

communes ; si Delphine, avec une naissance encore au dessous de la sienne, avoit deux cents mille livres de rente, & que même elle n'eût aucun des charmes qui la distinguent, quel grand Seigneur refuseroit de l'épouser ?... Eh bien, je ferai par enthousiasme pour les talents & les vertus, ce que le seul amour de l'argent a fait faire à tant d'autres... Enfin, n'en parlons plus, mon cher Verceil, je vous demande, non des conseils, mais un service dont dépend tout le bonheur de ma vie.

VERCEIL, *à part.*

Ah, quelle pénible épreuve !...

LE MARQUIS.

Promettez-moi donc de voir Delphine, de lui parler aujourd'hui même...

VERCEIL.

Non... je ne puis m'y résoudre...

LE MARQUIS.

Mais....préjugés à part, blâmez-vous mon choix ?

VERCEIL.

Moi, le blâmer !... Ah, Delphine est digne du sacrifice que vous voulez lui faire !...

LE MARQUIS, *avec émotion.*

Croyez-vous que je sois haï...& que son cœur soit prévenu pour un autre ?

VERCEIL.

Si je l'eusse pensé, je vous en aurois averti. Non, je suis persuadé, qu'elle recevra vos

offres avec autant de sensibilité que de reconnoissance...

LE MARQUIS.

Eh bien, mon ami, quand vous voyez que ma résolution est inébranlable, qui peut donc vous empêcher de me servir ?...

VERCEIL.

Tout autre, peut-être, parlera mieux que moi...

LE MARQUIS, *avec étonnement.*

Comment !... Verceil...vous vous troublez... Juste Ciel, que me laissez-vous entrevoir !... Je puis me vaincre... je puis même me sacrifier à l'amitié !...mais si j'étois abusé, trahi !..

VERCEIL.

Trahi !... Ce soupçon entre dans ton cœur, & ta bouche ose l'exprimer !....

LE MARQUIS.

Ah, pardonne...Ce lâche mouvement des ames basses, la défiance, n'est pas dans mon caractere, tu le sais... Mais j'ai la tête tournée.... je ne suis plus à moi....Ah, daigne excuser la coupable imprudence d'un emportement passager ; va, je te connois, & m'abandonne à toi.

VERCEIL,

Le mot cruel qui vous est échappé, demande une explication ; je vais vous la donner : je n'ai jamais remarqué que Delphine eût la moindre préférence pour moi ; je suis très-sûr qu'elle ne peut imaginer qu'elle ait

fait la plus légere impression sur mon cœur: je desire avec ardeur votre bonheur & le sien; voilà ce que je puis protester par tous les serments....

LE MARQUIS.

C'en est assez... cette explication même étoit inutile; en avez-vous besoin avec moi, cher Verceil ? Un mot, un seul mot de vous ne suffira-t-il pas toujours pour dissiper mes craintes, & me rendre toute la confiance que je dois à cette délicatesse, à cette exacte probité, qui, pour jamais, m'ont attaché à vous ?... Enfin, mon ami, accordez-moi mon pardon; & pour me prouver que je n'ai perdu aucun de mes droits, promettez-moi de parler à Delphine...

VERCEIL,

Mais le puis-je, quand vous m'avez soupçonné ?

LE MARQUIS.

Ah, fussiez-vous en secret mon rival, je m'en fierois à vous...

VERCEIL.

Vous ne vous tromperiez point.... mais voyez encore Cléante, péut-être voudra-t-il consentir...

LE MARQUIS.

Non, il m'a refusé; je n'ai d'espoir qu'en vous seul : d'ailleurs, après ce qui vient de se passer entre nous, je trouve une douceur extrême à vous donner cette preuve de confiance....

VERCEIL, *à part.*

O Delphine !...

LE MARQUIS.

Parlez...répondez donc, mon ami.

VERCEIL.

Nous nous oublions ici... Sortons, venez chez moi... donnez-moi le tems de réfléchir...

LE MARQUIS.

Venez, mon cher Verceil...je ne vous quitterai point que je n'aie obtenu cette preuve touchante de votre amitié !

VERCEIL, *à part, en s'en allant.*

Hélas, à quelle extrêmité je me trouve réduit !... (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, *seule*.

ENFIN, me voilà seule !....Ah, dans quelle affreuse contrainte s'est écoulé ce jour pour moi !... Toujours au moment de me trahir !... Verceil....se peut-il que l'excès de mon trouble lui soit échappé !...Non, non, il ignore tout ce que j'ai souffert...l'indifférence ne remarque rien. (*Elle s'assied vis-à-vis du portrait de Verceil.*) Depuis tantôt sur-tout, j'éprouve un serrement de cœur, un abattement qui m'ôtent presque entiérement l'usage de la raison... (*Elle regarde le Portrait.*) Comme j'ai mal rendu ses traits !... Ce ne sont point-là ses yeux, ces yeux touchants qui expriment si bien toutes les vertus de son ame !...(*Elle prend ses pinceaux; elle peint.*) Quelle tendresse il a pour son pere !... pour son ami !.... Ne peut-il donc aimer que ces deux seuls objets ? (*Elle peint toujours.*) Cependant aujourd'hui, à cette même place, deux fois j'ai cru le voir s'attendrir en me regardant !... Peut-être a-t-il pénétré mon secret; peut-être me plaint-il !... Quoi, je

n'obtiendrai de lui qu'une humiliante compassion !.... Ah, que plutôt il ignore à *jamais* un malheureux sentiment, que j'abjurerois, que je saurois surmonter, s'il devoit m'exposer au tourment insupportable d'en rougir à ses yeux !....Ah, s'il se croit aimé, je le désabuserai...oui, j'en aurai le courage !... On vient.. essuyons mes pleurs ; Dieu, c'est lui !...

SCENE II.

DELPHINE, VERCEIL.

DELPHINE, *se levant avec effroi.*

COMMENT lui cacher que je m'occupois de lui, que je pleurois !...

VERCEIL, *à part.*

La voilà !...Ciel, donnez-moi la force de garder ma promesse !... (*Il s'arrête.*)

DELPHINE.

Faisons emporter ce portrait !... Fanchon.. Fanchon...

VERCEIL, *à part.*

Elle paroît agitée, troublée... (*Il s'approche.*) Mademoiselle, pardonnez...

DELPHINE, *à part, détournant le visage.*

Fanchon... Elle ne vient point, sortons... Mes jambes tremblent... je n'en puis plus !.. (*Elle tombe sur sa chaise.*)

VERCEIL.

VERCEIL.

Dieu !... Qu'avez-vous ?... Quelle pâleur !...

DELPHINE.

Ce n'est rien... j'ai pensé... j'ai cru, lorsque vous êtes entré, reconnoître la voix du Marquis de Limours, &c...

VERCEIL.

Et cette voix peut vous causer une aussi violente émotion ?... (*Il tombe dans la rêverie.*)

FANCHON, *survenant.*

Me voilà, Mademoiselle ; n'avez-vous pas appellé ?...

DELPHINE, *se levant.*

Oui... emportez ce chevalet....

FANCHON, *regardant le portrait.*

Ah, ah, vous venez d'y travailler encore...

DELPHINE.

Allez...

FANCHON.

V'là les yeux tout finis... Ma fine, à présent, c'est Monsieur tout craché..

DELPHINE, *avec impatience.*

Mais ; allez donc Fanchon...

FANCHON, *à part, emportant le chevalet.*

Je ne sais sus quelle herbe al a marché aujourd'hui, je ne l'ai jamais vue grognon comme ça... (*Elle sort.*)

DELPHINE, *à part.*

Il rêve... sachons ce qui l'occupe, & si j'ai détourné ses soupçons... (*Haut.*) La frayeur que j'ai témoigné a paru vous surprendre ;

cependant, Monsieur, quand vous réfléchirez à la conduite de M. de Limours...

Verceil, *avec un sang-froid affecté.*

Moi! Mademoiselle!..... je ne suis point surpris....

DELPHINE.

Je dois le haïr, vous le savez...

VERCEIL.

Le haïr!.... je n'ai nuls droits qui puissent me faire prétendre à votre confiance... mais en même tems, Mademoiselle, j'osois me flatter de n'avoir jamais rien fait qui dût vous décider à vouloir me tromper...

DELPHINE.

Comment!...

VERCEIL.

La haine dans un cœur tel que le vôtre ne peut produire des agitations si tumultueuses... Je les reconnois, ces vives & profondes émotions, je ne les ai que trop éprouvées!... & jamais je n'ai su haïr...

DELPHINE, *à part.*

Qu'entends-je, ô Ciel!... il aimoit... il aime encore, sans doute... eh qui donc?...

VERCEIL.

Enfin, Mademoiselle, je me félicite d'avoir découvert votre secret... j'étoit chargé d'une commission qui m'embarrassoit..... je vous abordois avec crainte... maintenant... je suis rassuré...

DELPHINE.

Qu'allez-vous me dire?...

VERCEIL, *d'une voix foible & basse.*

Que le Marquis de Limours vous adore, & qu'il vous offre sa main...

DELPHINE, *à part.*

Il pâlit !.... Il rougit !.... Ah, que dois je croire !...

VERCEIL.

Il ne demande point qu'un nœud secret vous unisse.... il met sa gloire à vous aimer... enfin, j'ai fait ma commission... (*à part.*) Je puis maintenant aller cacher ma foiblesse & mon désespoir... (*Il fait quelques pas.*)

DELPHINE.

Et vous n'attendez pas ma réponse ?...

VERCEIL.

Ah, je la devine...

DELPHINE, *à part.*

Ses yeux se remplissent de larmes !... Non, je ne m'abuse point !...

VERCEIL, *à part.*

Depuis un moment, quelle joie vive & pure anime tous ses traits !... Fuyons un spectacle qui me tue !...

DELPHINE.

Arrêtez...

VERCEIL.

Eh, pourquoi me retenir ?

DELPHINE.

Ma situation est embarrassante... le doute & l'incertitude me troublent encore...

VERCEIL.

Il est doux, je le conçois, d'entendre répéter l'assurance qui nous charme... Eh *bien*, Mademoiselle, vous êtes aimée autant que vous méritez de l'être...

DELPHINE, *à part.*

Son dépit est visible, ce n'est point une illusion... (*Haut.*) A quoi dois-je me décider? Que me conseillez-vous?...

VERCEIL, *impétueusement.*

Moi, vous conseiller!... Ah! c'en est trop!... (*D'un ton plus calme.*) N'êtes-vous pas déterminée?.... Pourquoi donc cet *artifice* indigne de vous?... Pourquoi chercher à dissimuler un penchant aussi raisonnable que légitime?...

DELPHINE.

Non, je n'ai point d'artifice... je voudrois vous faire connoître mes sentiments.... mais une juste réserve m'empêche de m'expliquer...

VERCEIL.

Ne vous contraignez point... cet aveu seroit superflu...

DELPHINE.

Je dois penser cependant..... que vous auriez quelque plaisir à l'entendre...

VERCEIL, *avec une extrême contrainte.*

Je suis...en effet... sensible... autant qu'il m'est possible, au bonheur du Marquis.. mais, Mademoiselle, à cet égard vous ne me laissez aucun doute... je vais le rejoindre & vous l'envoyer.

DELPHINE.

Me l'envoyer !... Non, non...

VERCEIL.

Il m'attend chez Cléante.

DELPHINE, *après un moment de réflexion.*

Eh bien, qu'il vienne... je lui parlerai...

VERCEIL.

Ah ! je l'avois prévu... Adieu, Mademoiſelle. (*A part.*) J'allois éclater !... ah ! le repos, la raiſon, le bonheur, j'ai tout perdu ! (*Il ſort précipitamment.*)



SCENE III.

DELPHINE, *seule*.

ENFIN, j'ai donc lu dans son ame !.... Verceil ! il m'aimoit ! & se sacrifioit à l'amitié ! La récompense d'un si noble effort, de cet excès de générosité, il la trouvera dans mon cœur !.., Verceil ! qu'il m'est cher !... il m'aime !.... ce n'est point un songe, une illusion !.... Cependant il est sorti désespéré !.... mais pouvois-je le désabuser quand ma mere ignore encore mes sentiments ? Ah, j'en suis sûre, elle les approuvera ; courons la chercher.... (*Elle fait quelques pas pour sortir.*) La voici !... mais Ophémon est avec elle... je n'oserai jamais m'expliquer devant lui.



SCENE IV.

OPHEMON, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

OPHEMON, *à Madame Duchemin.*

JE vois Delphine, elle vous apprendra ce que mon fils n'a pu nous dire...

Madame DUCHEMIN.

Delphine, Verceil vous quitte dans l'instant?

DELPHINE.

Oui, maman...

Madame DUCHEMIN.

Nous venons de le rencontrer, il avoit l'air interdit, agité; nous avons voulu le questionner, il a pris la fuite sans nous répondre.

DELPHINE.

Maman... le Marquis de Limours l'avoit chargé de me parler...

OPHEMON, *regardant Delphine, à part.*

Quel air de satisfaction !... (*Haut.*) Eh bien, Mademoiselle, le Marquis vous offre sa main ?... Qu'avez vous répondu ?...

DELPHINE.

Mais... j'ai consenti à le voir... il va venir, sans doute...

OPHEMON, *à part.*

Ah, tous mes projets sont renversés !

DELPHINE.

Je lui répondrai devant vous, *maman*.... J'allois tout-à-l'heure vous chercher, *pour* vous ouvrir mon ame toute entiere...

Madame DUCHEMIN.

Tels que soient vos sentiments, ma fille; je vous laisse la liberté de disposer de vous-même, & je vous connois assez pour être sûre que l'ambition n'aura jamais le pouvoir de vous décider seule dans votre choix.

DELPHINE, *baisant la main de sa mere.*

Ah, maman!

OPHEMON, *à part.*

Et cependant ce n'est qu'à l'ambition qu'elle sacrifie Verceil!.... A quel excès je m'étois abusé sur son caractere!...

Madame DUCHEMIN.

On vient... c'est le Marquis.

DELPHINE.

Maman, vous me permettez donc de lui parler sans déguisement?...

Madame DUCHEMIN.

Je vous le prescris, & vous le devez...

DELPHINE.

J'obéirai...

OPHEMON, *à part.*

Voyons quelle sera la fin de tout ceci!...

SCENE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, CLÉANTE, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

MALGRÉ l'eſpoir qu'on vient de me donner, je ne puis encore approcher d'elle qu'en tremblant !

DELPHINE, *à part.*

Je ne vois point Verceil !...

OPHEMON, *à Delphine.*

Voilà le Marquis... Peut-être, Mademoiſelle, deſirez-vous ne lui parler qu'en préſence de Madame votre mere ?...

DELPHINE.

Non, Monſieur, reſtez... vous ne pouvez ni me gêner, ni me contraindre...

LE MARQUIS.

Enfin, Mademoiſelle, il m'eſt donc permis?..

DEPHINE.

Souffrez, Monſieur, que j'oſe d'abord vous demander ce qu'on vous a dit ?...

LE MARQUIS.

Que vous étiez inſtruite de mes ſentiments, & que vous daigniez conſentir à me voir.

DELPHINE.

J'ai cru, Monſieur, devoir cette déférence à l'honnêteté de vos intentions...

CLEANTE, *à part, regardant Delphine.*

Elle a l'air bien contraint & bien froid !...

DELPHINE.

J'ai voulu enfin vous prouver ma réconnoissance & mon estime, les seuls sentiments que vous puissiez attendre de moi...

LE MARQUIS.

Ils me suffisent, si vous me laissez l'espérance, qu'avec le tems, il me sera possible d'en obtenir de plus doux...

DELPHINE.

Ne pas les éprouver, & vous les promettre, seroit vous tromper... Non, Monsieur, quand vous daignez oublier la distance extrême qui nous sépare, je serois indigne du sacrifice que vous voulez me faire, si je l'acceptois sans pouvoir vous offrir un sentiment égal au vôtre... Ah ! ce que l'amour donne, l'amour seul peut le payer... & je rougirois de vos bienfaits, si vous n'en trouviez pas tout le prix dans mon cœur...

LE MARQUIS.

Quel cruel discours, ô Ciel !...

Madame DUCHEMIN, *à part.*

Ma surprise est extrême !...

OPHEMON, *à part.*

Ah, quelle est mon injustice !

CLEANTE.

Trop de délicatesse, Delphine, peut-être vous égare...

DELPHINE.

L'ambition, sans doute, s'expliqueroit autrement; mais je ne connois que le langage de l'honneur & de la vérité.

LE MARQUIS.

Je demeure confondu !... Enfin, Mademoiselle... vous refusez mes offres ?

DELPHINE.

Elles m'honorent, elles m'inspirent la plus vive reconnoissance; mais je ne puis ni ne dois les accepter. Un jour, Monsieur, croyez-le, vous me saurez gré de ma franchise. Toute union disproportionnée finit par être malheureuse; quand la passion s'affoiblit, on commence à soupçonner d'ambition l'objet pour lequel on a tout fait; doute affreux, qui seul peut empoisonner le bonheur le plus pur... D'ailleurs, n'avez-vous pas des parents, qu'une semblable folie auroit réduits au désespoir ? Qui, moi, j'aurois pu me résoudre à porter le trouble & la désunion dans une famille heureuse & respectable; je me serois exposée aux malignes interprétations du monde, à cette envie secrete & basse qu'inspire toujours une fortune inattendue ? La calomnie m'auroit accusée de manege, d'artifice, de vous avoir séduit enfin... Eh, comment s'entendre reprocher d'avoir avili ce qu'on aime !... Je n'aurois pu supporter cette réunion de peines, d'injustice & d'humiliations... Rien ne décourage, rien ne rebute l'ambition

& l'intérêt ; mais l'ombre d'un soupçon offensant, flétrit & désespere un cœur *noble* & généreux. Non, ce sort brillant & malheureux n'étoit pas fait pour moi ; & même, quand j'aurois partagé les sentiments dont vous m'honorez, j'ai trop de délicatesse, & d'orgueil peut-être, pour qu'il vous eût été possible d'assurer jamais le bonheur de ma vie.

OPHEMON, *à part*.

O trop heureux Verceil !...

Madame DUCHEMIN, *bas à Delphine*.

Ah, Delphine, devois-je si tard pénétrer votre secret ?...

DELPHINE.

Hélas, je n'ai jamais voulu vous le cacher !

LE MARQUIS, *revenant à lui, après une profonde rêverie*.

L'étonnement, l'admiration... la douleur... le doute... mille mouvements confus & différents m'agitent tour-à-tour... A quelle idée dois je m'arrêter ?... Quel sentiment doit dominer dans mon cœur ?

OPHEMON.

L'estime & la reconnoissance que vous ne pouvez refuser à tant de noblesse & de candeur.

LE MARQUIS, *d'un air égaré*.

Où est Verceil ?... Pourquoi ne m'a-t-il point suivi ?

CLEANTE.

Il est resté chez moi...

OPHEMON.

Allez le chercher, mon cher Cléante ; (*bas à Cléante.*) mais ne le prévenez de rien...

CLEANTE, *bas à Ophémon.*

J'entends... soyez tranquille. (*Il sort.*)

LE MARQUIS, *avec une fureur concentrée.*

Enfin, je suis haï.... mes offres sont méprisées.... l'amitié m'abandonne !... je perds tout à la fois !... Ah, Delphine, vous seule pouvez calmer le trouble affreux qui m'égare... Si vous lisiez au fond de mon ame... vous frémiriez de votre funeste ouvrage... Ce cœur que vous dédaignez, n'est point peut être au-dessous du vôtre... mais il est profondément blessé !... Craignez des transports... que la contrainte & l'incertitude rendent encore plus violents !... Craignez enfin l'œil pénétrant.... de l'amour & de la jalousie !...

DELPHINE.

Que peut redouter l'innocence ?... Je m'affligerois de votre injustice ; mais je n'en pourrois être effrayée... Que vous ai-je promis ? Vous ai-je trompé ?... De quoi vous plaignez-vous ?...

LE MARQUIS.

Quel ascendant vous avez sur moi !... Quoi donc, devez-vous le conserver encore, même en m'ôtant toute espérance ?... (*A Madame Duchemin.*) Ah, Madame ! Ah, Delphine ! prenez pitié d'un malheureux, digne du

moins de votre intérêt & de votre amitié...

Madame DUCHEMIN.

J'entrevois vos soupçons, & je vais vous répondre avec franchise. Jusqu'à ce moment, je ne connoissois pas les vrais sentiments de Delphine ; cet entretien vient de m'ouvrir les yeux : je crois, comme vous, que son cœur n'est plus libre ; mais puisqu'il s'est donné sans mon aveu, il ne s'est point déclaré, soyez-en sûr ; & celui qu'elle préfere, ignore encore son secret.

LE MARQUIS, *accablé.*

Ah, Ciel !

OPHEMON.

Un penchant involontaire peut-il exciter votre ressentiment ?...

LE MARQUIS.

Vous le connoissez donc, ce penchant ?... un ingrat, un ami perfide osa vous le confier ?...

OPHEMON.

Vous seul êtes ingrat, quand vous doutez de lui !... Le malheureux, consumé par la passion la plus violente, se refusa jusqu'à la douceur de m'en entretenir : j'ai su pénétrer son secret ; mais il eut la force & la vertu de le cacher à celle qu'il adoroit... Il vous sacrifioit, sans murmure, & l'amour & le bonheur.... & vous l'accusez, & vous le haïssez !....

LE MARQUIS.

Seroit-il possible qu'il eût tant d'empire sur lui-même !... Voir chaque jour Delphine, l'aimer & se taire ! Ah, s'il est vrai, sans doute il est digne de son bonheur !.... En effet...il vouloit aujourd'hui même partir avec moi, quitter Delphine !... Il combattoit de bonne foi !.... Puis-je me le persuader !.... Ah, Delphine, je n'en croirois que vous... Parlez... vous seule... pouvez me convaincre, & me faire connoître mon injustice ?

DELPHINE, *avec douceur & timidité.*

Jamais votre ami ne m'a parlé que de vous.... Je pensois que l'amitié seule occupoit & remplissoit son cœur.... & lui, croit encore que je vous aime.... Voilà l'exacte vérité.

LE MARQUIS.

Il croit que vous m'aimez !... Ah, qu'il sera dédommagé des tourments qu'a pu lui causer une si folle erreur !.... Mais je ne veux plus vous parler d'un amour insensé, qui ne pourroit désormais que justifier votre haine !...

DELPHINE.

Ma haine !... Quelle injuste & cruelle expression ! ah ! plutôt, laissez-moi me flatter que mon amitié, ma tendre estime pourront un jour vous consoler... Abjurez une foiblesse indigne de vous.... Cet ami,

qui vous fut ſi cher, vous a donné l'exemple du courage & de la générosité : *oſez* l'imiter ; en égalant ſa vertu, vous ceſſerez de le haïr, &, raccommodé avec vous-même, devenu l'objet de notre admiration, vous oublierez facilement vos peines & l'amour.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je !... Ah, qui peut vous réſiſter... Oui, je juſtifierai vos deſirs & votre eſpérance.... C'en eſt fait, vous triomphez !.. Je pardonne à Verceil ſa félicité.... Oui, je ferai plus... j'aurai *le* courage de l'en inſtruire... Qu'il apprenne de ma bouche... qu'il eſt aimé, & qu'il conſerve ſon ami...

DELPHINE.

Ah, Monſieur !... Mais, maman... dois-je avouer ?...

Madame DUCHEMIN.

Je ne puis, ma fille, qu'approuver votre choix, ſi Monſieur Ophémon pouvoit conſentir...

OPHEMON.

Douteriez-vous de ma réponſe & de ma joie ?...

DELPHINE.

Eh bien, vous direz donc à votre ami, que ſa tendreſſe pour vous, ſon affection pour ſon vertueux pere, ont fait naître *le* penchant que j'ai pour lui !.... (*Elle lui*

tend la main.) Et dites-lui encore, que l'excès de votre générosité met le comble à mon bonheur.

LE MARQUIS.

Votre bonheur ! Il deviendra le mien ; n'en doutez pas !... Delphine !... Je vois couler vos pleurs !... (*Il se jette à ses pieds en tenant toujours sa main.*) Ah, ne me plaignez plus ; vous m'avez élevé au-dessus de moi-même !....



SCENE VI & derniere.

Madame DUCHEMIN, DELPHINE, LE MARQUIS, OPHEMON, CLEANTE, VERCEIL.

VERCEIL, *appercevant le Marquis aux genoux de Delphine.*

QUE vois-je ? Ciel !.... Où m'avez-vous conduit !... Par quelle injuste tyrannie veut-on que je sois témoin !.... Ah, laissez-moi fuir !...

LE MARQUIS, *se levant & courant l'arrêter.*

Arrête, Verceil !...

VERCEIL.

En vain vous voulez me retenir !... Je vous dis un éternel adieu.... Sachez enfin tout ce que j'ai souffert... Ne me retenez plus...Connoissez votre rival !...

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Reconnois ton ami, apprends ton bonheur, Delphine est à toi !...

VERCEIL.

Dieu !...

LE MARQUIS.

Elle l'aime ! Sois heureux, tu le mérites, & que la main de l'amitié vous unisse !...

VERCEIL.

Delphine !... mon ami !... Se pourroit-il !...

CLEANTE.

Quel heureux changement !...

OPHEMON.

O mon fils, tous mes vœux sont exaucés !...

VERCEIL.

Et vous consentez !... & Delphine !... Non, l'on me trompe, l'on m'abuse !.... Ah, mon pere !...

Madame DUCHEMIN.

Parlez, ma fille !...

DELPHINE, *à Verceil.*

Quand l'amitié généreuse a daigné me servir d'interprete, pouvez-vous encore conserver quelque doute ?...

VERCEIL.

Delphine, vous m'aimez !... Delphine est à moi !... Mais, grand Dieu !... trop cher & trop sensible ami... que deviendrez-vous ? Ah, je n'ose me livrer à mes transports !.... Vous êtes malheureux, mon bonheur me paroît un crime !... Quoi, les tourments que j'éprouvois tout-à-l'heure, ont passé dans ton ame !... Cette idée me déchire, elle empoisonne toute ma félicité !...

LE MARQUIS.

Peux-tu t'affliger sur mon sort, quand je conserve un ami tel que toi, & quand j'obtiens l'estime de Delphine ? Plus le sacrifice que je fais est pénible, plus il doit me satis-

faire & m'énorgueillir ! Ah, Verceil, vous avez trop d'élévation pour pouvoir vous étonner de l'empire de la raison, & pour *plaindre* le cœur qui triomphe de lui-même !.... Delphine, Verceil, chers objets de tous les sentiments de mon ame, soyez heureux, je le serai par vous... J'ai perdu les illusions fragiles de l'amour ; mais l'amitié me reste, j'ai retrouvé la vertu... Ah, voilà les véritables sources de la paix & du bonheur.

(*La toile se baisse.*)

FIN.


3 2044 004 559 597
WIDENER LIBRARY
HX 66RH K